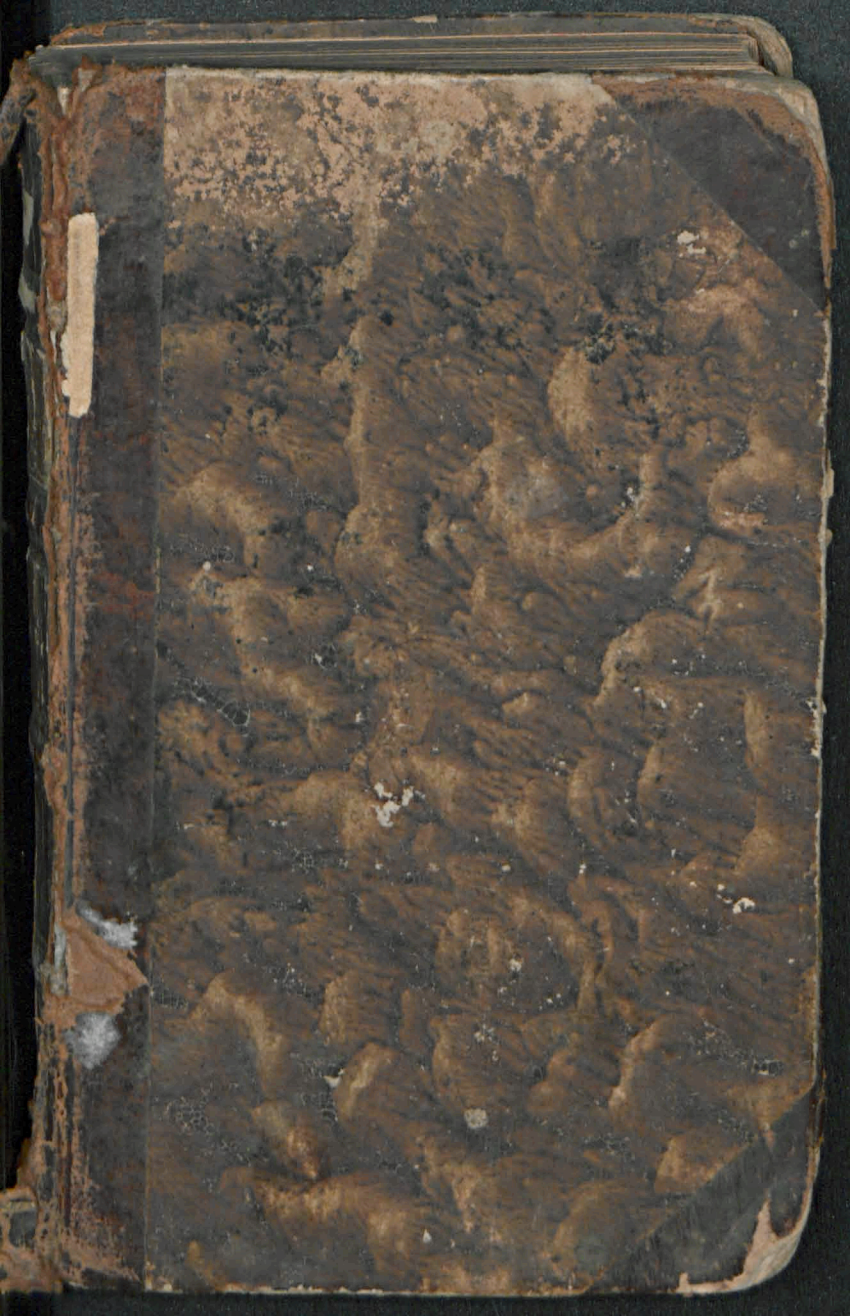

LES INCAS,

OU

LA DESTRUCTION

DE L'EMPIRE

DU PÉROU,

PAR M. MARMONTEL,

Historiographe de France, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

TOME PREMIER.

Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, & en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

FÉNELON, *Direction pour la conscience d'un Roi.*

Dział A
Znak 652
Nr inw. 3080

A PARIS,

Chez LACOMBE, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg.

M. DCC. LXXVII.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

AU ROI
DE SUEDE.

SIRE,

CET hommage de la reconnoissance ne sera point souillé par l'adulation. C'est à la Suede, heureuse de vous avoir remis le dépôt de sa liberté, à la Suede, où regne à présent la tranquillité, la concorde, la douce autorité des loix, à la place des factions & des troubles de l'Anarchie; c'est à ce peuple, trop long-temps divisé par des intérêts étrangers, & tout-à-coup éclairé sur les siens,

réuni, rendu à lui-même, enfin délivré des entraves qui retenoient captives sa force & sa vertu, c'est à lui, SIRE, *à vous louer.*

J'espere bien consigner dans les Fastes de vos augustes Alliés cette grande & premiere époque du regne de Votre Majesté, cette révolution si évidemment nécessaire au bonheur de vos États, SIRE, *puisqu'elle s'est faite sans violence d'un côté, & sans résistance de l'autre. Mais ce témoignage, que je rendrai au libérateur, au bienfaiteur de la Suede, ne sera publié que lorsque je ne vivrai plus, & que la tombe, inaccessible à l'espérance & à la crainte, garantira ma sincérité.*

Aujourd'hui, SIRE, *c'est de ma propre gloire que je m'occupe, en suppliant Votre Majesté de permettre que cet Ouvrage paroisse au jour sous ses auspices, comme un monument des bontés dont elle daigne m'honorer.*

Que dis-je ? Est ce à moi, SIRE, *est ce à ma vaine gloire que je dois penser dans ce moment ? La moitié du globe*

opprimée, dévastée par le fanatisme, est le tableau que je présente aux yeux de Votre Majesté ; je rouvre la plus grande plaie qu'ait jamais fait au genre humain le glaive des persécuteurs ; je dénonce à la Religion le plus grand crime que le faux zele ait jamais commis en son nom ; puis-je ne pas m'oublier moi-même ?

C'est l'humanité, SIRE, *outragée & foulée aux pieds par son plus cruel ennemi, que je mets aujourd'hui sous la protection d'un Roi sensible & juste, ou plutôt de tous les bons Rois, de tous les Rois qui vous ressemblent. Les attentats du fanatisme ne sont pas de ceux qu'il suffit de déférer à la rigueur des Loix : car les Loix ne sont plus quand le fanatisme domine. Tous les autres crimes ont à redouter ou le châtiment ou l'opprobre ; les siens portent un caractere qui en impose à l'autorité, à la force, à l'opinion ; un saint respect les garantit trop souvent de la peine, & toujours de la honte ; leur atrocité même imprime une religieuse terreur, & si quelquefois*

ils sont punis, ils n'en sont que plus révérés. Le fanatisme se regarde comme l'Ange exterminateur. Chargé des vengeances du Ciel, il ne reconnoît ni frein, ni Loi, ni Juge sur la terre. Au trône il oppose l'autel, aux Rois il parle au nom d'un Dieu, aux cris de la nature & de l'humanité il répond par des anathémes. Alors tout se tait devant lui; l'horreur qu'il inspire est muette. Tyran des ames & des esprits, il y étouffe le sentiment & la lumiere naturelle; il en chasse la honte, la pitié, le remords: plus d'opprobre, plus de supplice capable de l'intimider: tout est pour lui gloire & triomphe. Que lui opposer, méme du haut du tróne qu'il regarde du haut des cieux? Peuples & Rois, tout se confond devant celui qui ne distingue parmi les hommes que ses esclaves & ses victimes. C'est sur tout aux Rois qu'il s'adresse, soit pour en faire ses Ministres, soit pour en faire des exemples plus éclatans de ses fureurs: car ils ne sont sacrés pour lui qu'autant qu'il est sacré pour eux. Aussi les a-t on vus

cent fois le servir en le déteſtant, & de peur d'attirer sa rage sur eux-mémes, lui laisser dévorer sa proie, & lui livrer des millions d'hommes pour l'assouvir & l'appaiser. Quel ennemi, SIRE, pour les Souverains, pour les peres des Nations, qu'un monstre qui, jusques dans leurs bras, déchire leurs enfans, sans qu'ils osent les lui arracher! C'est donc aux Rois à se liguer d'un bout du monde à l'autre, pour l'étouffer dès sa naissance, ou plutót avant sa naissance, avec la superstition qui en est le germe & l'aliment.

Vous étes né, SIRE, pour donner de grands exemples à vos pareils; mais peut-étre ne serez-vous jamais plus utile & plus cher au monde, qu'en invitant les Rois à soutenir, d'une protection éclatante, les Écrivains qui prémunissent les générations futures contre les séductions & les fureurs du fanatisme, & qui jettent dans les esprits cette lumiere vraiment céleste, ces grands principes d'humanité & de concorde universelle, ces maximes enfin d'indulgence & d'amour,

dont la Religion, ainſi que la nature, a fait l'abrégé de ſes loix & l'eſſence de ſa morale.

Je ſuis avec le plus profond reſpect,

SIRE,

De Votre Majesté,

Le très-humble & très-obeiſſant Serviteur,

MARMONTEL.

PRÉFACE.

TOUTES les nations ont eu leurs brigands & leurs fanatiques, leurs temps de barbarie, leurs accès de fureur. Les plus eſtimables ſont celles qui s'en accuſent. Les Eſpagnols ont eu cette fierté, digne de leur caractere.

Jamais l'Hiſtoire n'a rien tracé de plus touchant, de plus terrible, que les malheurs du Nouveau Monde dans le Livre de Las-Caſas (*a*). Cet Apôtre de l'Inde, ce vertueux Prélat, ce témoin qu'a rendu célebre ſa ſincérité courageuſe, compare les Indiens à des agneaux, & les Eſpagnols à des tigres, à des loups dévorans, à des lions preſſés d'une longue faim (*b*). Tout ce qu'il dit dans ſon Livre, il l'avoit dit aux Rois, aux Conſeils de Caſtille, au milieu d'une Cour vendue à ces brigands qu'il accuſoit. Jamais on n'a blâmé ſon zele; on l'a même honoré: preuve bien éclatante que les crimes

qu'il dénonçoit, n'étoient ni permis par le Prince, ni avoués par la Nation.

On sait que la volonté d'Isabelle, de Ferdinand, de Ximenés, de Charles-Quint, fut constamment de ménager les Indiens : c'est ce qu'attestent toutes les ordonnances, tous les réglemens faits pour eux. (c)

Quant à ces crimes, dont l'Espagne s'est lavée, en les publiant elle-même & en les dévouant au blâme, on va voir que par-tout ailleurs les mêmes circonstances auroient trouvé des hommes capables des mêmes excès.

Les Peuples de la Zone tempérée, transplantés entre les tropiques, ne peuvent, sous un Ciel brûlant, soutenir de rudes travaux. Il falloit donc, ou renoncer à conquérir le Nouveau Monde, ou se borner à un commerce paisible avec les Indiens, ou les contraindre par la force de travailler à la fouille des mines & à la culture des champs.

Pour renoncer à la conquête, il eût fallu une sagesse que les Peuples n'ont jamais eue, & que les Rois ont rarement. Se borner à un libre échange de secours mutuels eût été le plus juste : par de nouveaux besoins & de nouveaux plaisirs, l'Indien seroit devenu plus laborieux, plus actif, & la douceur eût obtenu de lui ce que n'a pu la violence. Mais le fort, à l'égard du foible, dédaigne ces ménagemens : l'égalité le blesse ; il domine, il commande, il veut recevoir sans donner. Chacun, en abordant aux Indes, étoit pressé de s'enrichir ; & l'échange étoit un moyen trop lent pour leur impatience. L'équité naturelle avoit beau leur crier : " Si vous ne pouvez pas vous-mêmes tirer du sein d'une terre sauvage les productions, les métaux, les richesses qu'elle renferme, abandonnez-la ; soyez pauvres, & ne soyez pas inhumains " Fainéans & avares, ils voulurent avoir, dans leurs oisiveté superbe, des esclaves & des trésors. Les Portugais avoient déja trouvé l'affreuse ressource des Negres ; les Espagnols ne l'avoient pas ; les Indiens, naturellement foibles, accoutumés, à vivre de peu, sans desirs, presque sans

besoins, amollis dans l'oisiveté, regardoient comme intolérables les travaux qu'on leur imposoit; leur patience se lassoit & s'épuisoit avec leur force; la fuite, leur seule défense, les déroboit à l'oppression; il fallut donc les asservir. Voilà tout naturellement les premiers pas de la tyrannie.

Il s'agit de voir à présent par quels degrés elle parvint à ces excès d'horreur qui ont fait frémir la nature; & pour remonter à la source, il faut se rappeller d'abord que l'ancien monde, encore plongé dans les ténebres de l'ignorance & de la superstition, étoit si étonné de la découverte du nouveau, qu'il ne pouvoit se persuader que celui-ci lui ressemblât. On disputoit dans les écoles si les Indiens étoient des hommes ou des singes. Il y eut une bulle de Rome pour décider la question.

Il faut se rappeller aussi que les Castillans qui passerent dans l'Inde avec Cristophe Colomb, étoient la lie de la Nation, le rebut de la pupulace (*). La

[*] On y joignit les malfaiteurs.

misere, l'avidité, la dissolution, la débauche, un courage déterminé, mais sans frein comme sans pudeur, mêlé d'orgueil & de bassesse, formoient le caractere de cette soldatesque, indigne de porter les drapeaux & le nom d'un peuple noble & généreux. A la tête de ces hommes perdus, marchoient des volontaires sans discipline & sans mœurs, qui ne connoissoient d'honneur que celui de la bravoure, de droit que celui de l'épée, d'objet digne de leurs travaux que le pillage & le butin; & ce fut à ces hommes que l'Amiral Colomb eut la malheureuse imprudence d'abandonner les peuples qui se livroient à lui.

Les habitans de l'Ile Haïti [**] avoient reçu les Castillans comme des Dieux. Enchantés de les voir, empressés à leur plaire, ils venoient leur offrir leurs biens avec la plus naïve joie & un respect qui tenoit du culte. Il dépendoit des Castillans d'en être toujours adorés. Mais Colomb voulut aller lui-même porter à la Cour d'Espagne la nouvelle de ses

(**) L'Isle Espagnole, ou Saint-Domingue.

ſuccès. Il partit [d], & laiſſa dans l'île, au milieu des Indiens, une troupe de ſcélérats, qui leur prirent de force leurs filles & leurs femmes, en abuſerent à leurs yeux, & par toute ſorte d'indignités, leur ayant donné le courage du déſeſpoir, ſe firent maſſacrer.

Colomb, à ſon retour, apprit leur mort : elle étoit juſte ; il auroit dû la pardonner, il la vengea par une perfidie. Il tendit un piege au Cacique (e] qui avoit délivré l'île de ces brigands, le fit prendre par trahiſon, le fit embarquer pour l'Eſpagne. Toute l'île ſe ſouleva ; mais une multitude d'hommes nus, ſans diſcipline & ſans armes, ne put tenir contre des hommes vaillans, aguerris, bien armés : le plus grand nombre des Inſulaires fut égorgé, le reſte prit la fuite, ou ſubit le joug des vainqueurs. Ce fut là que Colomb apprit aux Eſpagnols à faire pourſuivre & dévorer les Indiens par des chiens affamés, qu'on exerçoit à cette chaſſe. [f]

Les Indiens, aſſujettis, gémirent quelque temps ſous les dures loix que

les vainqueurs leur impoſerent. Enfin excédés, rebutés, ils ſe ſauverent ſur les montagnes. Les Eſpagnols les pourſuivirent, & en tuerent un grand nombre ; mais ce maſſacre ne remédioit point à la néceſſité preſſante où l'on étoit réduit : plus de cultivateurs, & dès lors plus de ſubſiſtance. On diſtribua aux Eſpagnols des terres, que les Indiens furent chargés de cultiver pour eux. La contrainte fut effroyable ; Colomb voulut la modérer ; ſa ſévérité révolta une partie de ſa troupe ; les coupables, ſelon l'uſage, noircirent leur accuſateur, & le perdirent à la Cour.

Celui qui vint prendre la place de Colomb (*), & qui le renvoya en Eſpagne chargé de fers, pour avoir voulu mettre un frein à la licence, ſe garda bien de l'imiter : il vit que le plus sûr moyen de s'attacher des hommes ennemis de toute diſcipline, c'étoit de donner un champ libre au déſordre & au brigandage, dont il partageroit le fruit. Ce fut là ſa conduite.

(*) François de Bovadilla.

De la corvée à la ſervitude le paſſage eſt facile : ce tyran le franchit. Les malheureux Inſulaires, dont on fit le dénombrement, furent diviſés par claſſes, & diſtribués comme un bétail dans les poſſeſſions Eſpagnoles, pour travailler aux mines & cultiver les champs. Réduits au plus dur eſclavage, ils y ſuccomboient tous, & l'île alloit être déſerte. La Cour, informée de la dureté impitoyable du Gouverneur, le rappella ; & par un événement qu'on regarde comme une vengeance du ciel, à peine fut-il embarqué, qu'il périt à la vue de l'île. Vingt-un navires, chargés de l'énorme quantité d'or qu'il avoit fait tirer des mines, furent abîmés avec lui. Jamais l'Océan, dit l'Hiſtoire, n'avoit englouti tant de richeſſes : j'ajouterai, ni un plus méchant homme.

Son ſucceſſeur (*) fut plus adroit & ne fut pas moins inhumain. La liberté avoit été rendue aux Inſulaires ; & dès lors le travail des mines & leur produit avoient ceſſé. Le nouveau tyran

(*) Nicolas Ovando.

écrivit à Iſabelle, calomnia les Indiens, leur fit un crime de s'enfuir à l'approche des Eſpagnols, & d'aimer mieux être vagabonds que de vivre avec des Chrétiens, pour ſe faire enſeigner leur loi ; *comme s'ils euſſent été obligés de deviner*, obſerve Las-Caſas, *qu'il y avoit une loi nouvelle.*

La Reine donna dans le piege. Elle ne ſavoit pas qu'en s'éloignant des Eſpagnols, les Indiens fuyoient de cruels oppreſſeurs ; elle ne ſavoit pas que, pour aller chercher & ſervir ces maîtres barbares, il falloit que les Indiens quittaſſent leurs cabanes, leurs femmes, leurs enfans, laiſſaſſent leurs terres incultes & ſe rendiſſent au lieu marqué à travers des déſerts immenſes, expoſés à périr de fatigue & de faim. Elle ordonna qu'on les obligeroit à vivre en ſociété & en commerce avec les Eſpagnols, & que chacun de leurs Caciques ſeroit tenu de fournir un certain nombre d'hommes, pour les travaux qu'on leur impoſeroit.

Il n'en fallut pas davantage. C'eſt la

méthode des tyrans ſubalternes, pour s'aſſurer l'impunité, de ſurprendre des ordres vagues, qui ſervent au beſoin de ſauve-garde au crime, comme l'ayant autoriſé. Le Gouverneur s'étant délivré, par la plus noire trahiſon, du ſeul peuple de l'île qui pouvoit ſe défendre (*); tout le reſte fut opprimé (g), & dans les mines de Cibao il en périt un ſi grand nombre, que l'île fut bientôt changée en ſolitude. Ce fut là comme le modele de la conduite des Eſpagnols dans tous les pays du Nouveau Monde. De l'exemple on fit un uſage, & de l'uſage un droit de tout exterminer.

Or, que dans ces contrées, comme par-tout ailleurs, le fort ait ſubjugué le foible; que pour avoir de l'or on ait verſé du ſang; que la pareſſe & la cupidité aient fait réduire en ſervitude des peuples enclins au repos, pour les forcer aux travaux les plus durs, ce ſont des vérités ſtériles. On ſait que l'amour des richeſſes & de l'oiſiveté engendre les brigands; on ſait que dans l'éloigne-

(*) Le peuple de Xaragua.

ment les loix ſont ſans appui, l'autorité ſans force, la diſcipline ſans vigueur; que les Rois qu'on trompe de près, on les trompe encore mieux de loin; qu'il eſt aiſé d'en obtenir, par le menſonge & la ſurpriſe, des ordres dont ils frémiroient, s'ils en prévoyoient les abus.

Mais ce qui n'eſt pas dans la nature des hommes même les plus pervers, c'eſt ce qu'on va lire. La plume m'eſt tombée de la main plus d'une fois en le tranſcrivant; mais je ſupplie le Lecteur de ſe faire un moment la violence que je me ſuis faite. Il m'importe, avant d'expoſer le deſſein de mon Ouvrage, que l'objet en ſoit bien connu. C'eſt Barthelemi de Las-Caſas qui raconte ce qu'il a vu, & qui parle au Conſeil des Indes.

» Les Eſpagnols, montés ſur de
» beaux chevaux, armés de lances &
» d'épées, n'avoient que du mépris
» pour des ennemis ſi mal équipés;
» ils en faiſoient impunément d'hor-
» ribles boucheries; ils ouvroient le

» ventre aux femmes enceintes, pour
» faire périr leur fruit avec elles; ils
» faiſoient entre eux des gageures,
» à qui fendroit un homme avec le
» plus d'adreſſe d'un ſeul coup d'épée,
» ou à qui lui enleveroit la tête de
» meilleure grace de deſſus les épau-
» les; ils arrachoient les enfans des
» bras de leur mere, & leur briſoient
» la tête en les lançant contre des
» rochers.... Pour faire mourir les
» principaux d'entre ces Nations, ils
» élevoient un petit échaffaud ſoutenu
» de fourches & de perches. Après
» les y avoir étendus, ils y allumoient
» un petit feu, pour faire mourir len-
» tement ces malheureux, qui ren-
» doient l'ame avec d'horribles hurle-
» mens, pleins de rage & de déſeſpoir.
» Je vis un jour quatre ou cinq des
» plus illuſtres de ces inſulaires qu'on
» brûloit de la ſorte; mais comme
» les cris effroyables qu'ils jettoient
» dans les tourmens étoient incom-
» modes à un Capitaine Eſpagnol, &
» l'empêchoient de dormir, il com-

» manda qu'on les étranglât promp-
» tement. Un Officier dont je connois
» le nom, & dont on connoît les pa-
„ rens à Séville, leur mit un bâillon
„ à la bouche, pour les empêcher
„ de crier, & pour avoir le plaiſir
„ de les faire grillier à ſon aiſe,
„ juſqu'à ce qu'ils euſſent rendu l'ame
„ dans ce tourment. J'ai été témoin
„ oculaire de toutes ces cruautés, &
„ d'une infinité d'autres que je paſſe
„ ſous ſilence ".

Le volume d'où j'ai tiré cet amas d'abominations, n'eſt qu'un recueil de récits tout ſemblables; & quand on a lu ce qui s'eſt paſſé dans l'île Eſpagnole, on ſait ce qui s'eſt pratiqué dans toutes les îles du Golfe, ſur les côtes qui l'environnent, au Mexique & dans le Pérou.

Quelle fut la cauſe de tant d'horreurs dont la nature eſt épouvantée? Le fanatiſme : il en eſt ſeul capable; elles n'appartiennent qu'à lui.

Par le fanatiſme, j'entends l'eſprit d'intolérance & de perſécution, l'eſprit

de haine & de vengeance, pour la cauſe d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont on ſe fait les Miniſtres. Cet eſprit régnoit en Eſpagne, & il avoit paſſé en Amérique avec les premiers Conquérans. Mais comme ſi on eût craint qu'il ne ſe ralentît, on fit un dogme de ſes maximes, un précepte de ſes fureurs. Ce qui d'abord n'étoit qu'une opinion, fut réduit en ſyſtême. Un Pape y mit le ſceau de la puiſſance apoſtolique, dont l'étendue étoit alors ſans bornes : il traça une ligne d'un pôle à l'autre, & de ſa pleine autorité, il partagea le Nouveau Monde entre deux Couronnes excluſivement (*h*). Il réſervoit au Portugal tout l'orient de la ligne tracée, donnoit tout l'occident à l'Eſpagne, & autoriſoit ſes Rois à ſubjuguer, *avec l'aide de la divine clémence*, & amener à la Foi chrétienne les habitans de toutes les îles & terre ferme qui ſeroient de ce côté-là. La bulle (*i*) eſt de l'année 1493, la premiere du pontificat d'Alexandre VI.

Or, on va voir quel fut le ſyſtême

élevé ſur cette baſe, & que de tous les crimes des Borgia, cette bulle fut le plus grand.

Le droit de ſubjuguer les Indiens une fois établi, on envoya d'Eſpagne en Amérique une formule, pour les ſommer de ſe rendre [*k*]. Dans cette formule, approuvée & vraiſemblablement dictée par des Docteurs en Théologie, il étoit dit que Dieu avoit donné le gouvernement & la ſouveraineté du monde à un homme appellé Pierre, qu'à lui ſeul avoit été attribué le nom de *Pape*, qui ſignifie *grand* & *admirable*, parce qu'il eſt pere & gardien de tous les hommes; que ceux qui vivoient en ce temps-là lui obéiſſoient & l'avoient reconnu pour le maître du monde; qu'au même titre, l'un de ſes ſucceſſeurs avoit fait donation aux Rois de Caſtille de ces îles & terre ferme de la mer océane; que tous les peuples auxquels cette donation avoit été notifiée, s'étoient ſoumis au pouvoir de ces Rois, & avoient embraſſé le chriſtianiſme de bonne

volonté, sans condition ni récompense. „ Si vous faites de même, ajoutoit l'Espagnol qui parloit dans cette „ formule, vous vous en trouverez „ bien, comme presque tous les habitans des autres îles s'en sont bien „ trouvés..... Mais, au contraire, si „ vous ne le faites pas, ou si par malice „ vous apportez du retardement à le „ faire, je vous déclare & vous assure „ qu'*avec l'aide de Dieu*, je vous ferai „ la guerre à toute outrance; que je „ vous attaquerai de toutes parts & de „ toutes mes forces; que je vous assujettirai sous le joug de l'obéissance „ de l'Eglise & du Roi. Je prendrai „ vos femmes & vos enfans, je les „ rendrai esclaves, je les vendrai ou les „ employerai suivant la volonté du Roi; „ j'enleverai vos biens & vous ferai „ tous les maux imaginables, comme „ à des sujets rebelles & désobéissans; „ & je proteste que les massacres & „ tous les maux qui en résulteront ne „ viendront que de votre faute, & non „ de celle du Roi, ni de la mienne, ni „ des

„ des Seigneurs qui sont venus avec „ moi.“

Ainsi fut réduit en système le droit d'asservir, d'opprimer, d'exterminer les Indiens; & toutes les fois que cette grande cause fut débattue devant les Rois d'Espagne, le Conseil vit en même temps les Théologiens réclamer au nom du ciel, les droits de la nature, & des Théologiens opposer à ces droits l'intérêt de la foi; l'exemple des Hébreux, celui des Grecs & des Romains, & l'autorité d'Aristote, lequel décidoit, disoit-on, que les Indiens étoient nés pour être esclaves des Castillans. (*l*)

Or, dès qu'une question de cette importance dégénere en controverse, on sent quelle est, dans les Conseils, l'incertitude & l'irrésolution sur le parti que l'on doit prendre, & combien le plus violent a d'avantage sur le plus modéré. [*m*] La cause de la justice & de la vérité n'a pour elle que leurs amis, & c'est le petit nombre; la cause des passions a pour elle tous les hommes qu'elle intéresse ou qu'elle

peut intéreſſer, d'autant plus ardens à ſaiſir l'opinion favorable au déſordre, qu'elle les ſauve de la honte, leur aſſure l'impunité & les délivre du remords.

C'eſt cette opinion combinée avec l'orgueil & l'avarice, qui, dans l'ame des Caſtillans, ferma, pour ainſi dire, tout accès à l'humanité; en ſorte que les Indiens ne furent à leurs yeux qu'une eſpece de bêtes brutes, condamnées par la nature à obéir & à ſouffrir, qu'une race impie & rebelle, qui, par ſes erreurs & ſes crimes, méritoit tous les maux dont on l'accableroit; en un mot, que les ennemis d'un Dieu qui demandoit vengeance, & auquel on ſe croyoit sûr de plaire en les exterminant.

Je laiſſe à la cupidité, à la licence, à la débauche, toute la part qu'elles ont eue aux forfaits de cette conquête; je n'en réſerve au fanatiſme que ce qui lui eſt propre, la cruauté froide & tranquille, l'atrocité qui ſe complaît dans l'excès des maux qu'elle invente, la rage aiguiſée à plaiſir (*n*). Eſt-il concevable en effet que la douceur, la patience, l'humilité des Indiens, l'accueil ſi tendre & ſi touchant qu'ils avoient fait aux Eſpagnols, ne les euſſent point déſarmés, ſi le fanatiſme ne fût venu les endurcir & les pouſſer au crime? Et à quelle autre cauſe imputer leur furie? Le brigandage, ſans mélange de ſuperſtition, peut-il aller juſqu'à déchirer les entrailles aux femmes enceintes, juſqu'à égorger les viellards & les enfans à la mamelle, juſqu'à ſe faire un jeu d'un maſſacre inutile, & une émulation diabolique de la rage des Phalaris? La nature, dans ſes erreurs, peut quelquefois produire un ſemblable monſtre; mais des troupes d'hommes atroces pour le plaiſir de l'être, des colonies d'hommes-tigres paſſent les bornes de la nature. Les forcenés! en égorgeant, en faiſant brûler tout un peuple, ils invoquoient Dieu & ſes Saints! Ils élevoient treize gibets & y attachoient treize Indiens, en l'honneur, diſoient-ils, de Jéſus-Chriſt & des douze Apôtres!

Etoit-ce impiété, ou fanatisme? Il n'y a point de milieu; & l'on sait bien que les Espagnols, dans ce temps-là comme dans celui-ci, n'étoient rien moins que des impies. J'ai donc eu raison d'attribuer au fanatisme ce que toute la malice du cœur humain n'eût jamais fait sans lui; & à qui se refuseroit encore à l'évidence, je demanderois si les Espagnols, en guerre avec des Catholiques, en auroient donné la chair à dévorer à leurs chiens? s'il auroient tenu boucherie ouverte des membres de Jésus-Christ?

Les partisans du fanatisme s'efforcent de le confondre avec la religion: c'est là leur sophisme éternel. Les vrais amis de la religion la séparent du fanatisme, & tâchent de la délivrer de ce serpent caché & nourri dans son sein. Tel est le dessein qui m'anime.

Ceux qui pensent que la victoire est décidée sans retour en faveur de la vérité, que le fanatisme est aux abois; que les autels qu'il embrassoit ne sont plus pour lui un asyle, regarderont mon

Ouvrage comme tardif & superflu: fasse le Ciel qu'ils aient raison! Je serois indigne de défendre une si belle cause, si j'étois jaloux du succès qu'elle auroit eu avant moi & sans moi. Je sais que l'esprit dominant de l'Europe n'a jamais été si modéré; mais je répete ici ce que j'ai déja dit, qu'*il faut prendre le temps où les eaux sont basses pour travailler aux digues.*

Le but de cet Ouvrage est donc, & je l'annonce sans détour, de contribuer, si je le puis, à faire détester de plus en plus ce fanatisme destructeur; d'empêcher, autant qu'il est en moi, qu'on ne le confonde jamais avec une religion compatissante & charitable, & d'inspirer pour elle autant de vénération & d'amour que de haine & d'exécration pour son plus cruel ennemi.

J'ai mis sur la scene, d'après l'Histoire, des fourbes & des fanatiques; mais je leur ai opposé de vrais Chrétiens. Barthelemi de Las-Casas est le modele de ceux que je révere: c'est en lui que j'ai voulu peindre la foi, la

piété, le zele pur & tendre, enfin l'eſprit du Chriſtianiſme dans toute ſa ſimplicité. Fernand de Luques, Davila, Vincent de Valverde, Requelme, ſont les exemples du fanatiſme qui dénature l'homme & qui pervertit le Chrétien : c'eſt en eux que j'ai mis ce zele abſurde, atroce, impitoyable, que la religion déſavoue, & qui, s'il étoit pris pour elle, la feroit déteſter. Voilà, je crois, mon intention aſſez clairement expoſée, pour convaincre de mauvaiſe foi ceux qui feroient ſemblant de s'y être mépris.

Quant à la forme de cet Ouvrage, conſidéré comme une production littéraire, je ne ſais, je l'avoue, comment le définir. Il y a trop de vérité pour un Roman, & pas aſſez pour une Hiſtoire. Je n'ai certainement pas eu la prétention de faire un Poëme. Dans mon plan, l'action principale n'occupe que très-peu d'eſpace : tout s'y rapporte, mais de loin. C'eſt donc moins le tiſſu d'une fable, que le fil d'un ſimple récit, dont tout le fonds eſt hiſtorique,

& auquel j'ai entremêlé quelques fictions compatibles avec la vérité des faits.

Je n'écris point pour le petit nombre ; être utile à la multitude eſt le but que je me propoſe. C'eſt mon excuſe auprès de ceux qui me reprocheroient d'avoir trop inſiſté ſur des vérités familieres pour eux, mais qui ne le ſont pas encore aſſez pour tout le monde. C'eſt auſſi la raiſon qui m'a fait eſſayer de répandre quelqu'agrément dans mes récits & dans mon ſtyle : car la premiere condition, pour être utile en écrivant, c'eſt d'être lu.

Je n'ai eu pour les témoignages ni du reſpect ni du mépris. Rien de moins fidele ſans doute que les récits qu'on nous a faits de la conquête de l'Amérique. J'en ai pris ce qui m'a paru vraiſemblable & intéreſſant.

Qu'on ne m'accuſe pas d'avoir flatté les Indiens : le bien que j'en ai dit, leurs deſtructeurs l'ont dit eux-mêmes ; ils n'auroient pas voulu exagérer le crime de les avoir exterminés.

Les Indiens en général étoient foi-

bles d'esprit & de corps, [o] je l'avoue; mais lorsque, pour les avilir, on leur refuse à tous jusqu'à ce courage d'instinct qui brave la douleur & méprise la mort, on est injuste assurément. Sans être lâche on peut trembler devant des hommes que l'on prend pour des Dieux, & devant des armes que l'on prend pour la foudre. Ceux qui ont accusé les Indiens d'une timidité puérile, auroient dû faire attention que les Romains tremblerent devant des éléphans.

Du reste, si j'avois voulu exagérer un peu la force ou le courage des Indiens, j'aurois bien pu me le permettre; mais, lorsqu'on pense à faire plaindre le foible opprimé par le fort, quel intérêt peut-on avoir de dissimuler sa foiblesse ? J'ai dit quel est l'objet de mon Ouvrage; & l'on sent bien que pour le remplir, je n'avois besoin que d'opposer des colombes à des vautours.

NOTES.

(*a*) LE *Livre de Las-Casas*]. *La découverte des Indes Occidentales*, publié en Espagne en 1542, traduit en françois, & imprimé à Paris en 1687.

(*b*) *A des agneaux*]. Christophe Colomb rendoit aux Indiens le même témoignage. « Je jure, disoit-il à Ferdinand, dans une de ses lettres, je jure » à Votre Majesté, qu'il n'y a pas au » monde un peuple plus doux ».

(*c*) *Tous les réglemens faits pour eux*]. « Ce que je vous pardonne le moins, » disoit Isabelle à Christophe Colomb, » c'est d'avoir ôté, malgré mes défenses, la liberté à un grand nombre » d'Indiens ».

Le réglement de Ximenès portoit que les Indiens seroient séparés des Espagnols; qu'on les occuperoit utilement, mais sans rigueur; qu'on en formeroit plusieurs villages; qu'on assigneroit à chaque famille un héritage qu'elle cultiveroit à son profit, en payant un tribut équitablement imposé.

Dans une assemblée de Théologiens & de Jurisconsultes, qui se tint à Bur-

gos, le Roi Catholique, Ferdinand, déclara que les habitans du Nouveau Monde étoient libres, qu'on devoit les traiter comme tels. « Votre Majesté, dit » Las-Casas à Charles-Quint, ordonna » encore la même chose l'an 1523 ». Même décision en 1529, d'après une conférence & de longs débats dans le Conseil.

(*d*) *Il partit*]. Il eut peur qu'un de ses Lieutenans, appellé Pinçon, qui s'étoit détaché de lui avec son navire, n'allât le premier en Espagne porter la nouvelle de la découverte, & s'en attribuer l'honneur.

(*e*) *Il tendit un piege au Cacique*]. Le Cacique s'appelloit Caonabo. Le navire où il étoit embarqué, & cinq autres navires prêts à mettre à la voile, furent brisés & engloutis par une horrible tempête, avant d'être sortis du port.

(*f*) *Qu'on exerçoit à cette chasse*]. « Ils leur sautoient à la gorge avec » d'horribles hurlemens, les étrangloient » d'abord, & les mettoient en pieces » après les avoir terrassés ». (Las-Casas.) Croiroit-on que les Historiens ont pris plaisir à faire un magnifique éloge de l'un de ces chiens, appellé *Bezerillo*,

« lequel, pour sa férocité & sa sagacité » singuliere à distinguer un Indien » d'avec un Espagnol, avoit la même » portion qu'un soldat, non-seulement » en vivres, mais en or, en esclaves, » &c. Les autres chiens n'avoient que la » demi-paie; mais ils se nourrissoient de » la chair des Indiens qu'ils égorgoient, » ou que l'on égorgeoit pour eux. On a » vu, dit Las-Casas, des Espagnols assez inhumains pour donner à manger » des petits enfans à leurs chiens affamés. Ils prenoient ces enfans par les » deux jambes, & les mettoient en » quartiers ».

(*g*) *Tout le reste fut opprimé*]. « Ceux » qu'Ovando avoit mis à la tête des » Troupes, avec ordre d'ôter pour jamais aux Indiens le pouvoir de lui » causer de l'inquiétude, les réduisirent » à de si cruelles extrêmités, que ces » malheureux s'enfonçoient de rage » leurs flêches dans le corps, les retiroient, les mordoient, & les mettoient en morceaux, qu'ils jettoient » contre les Chrétiens, dont ils croyoient » s'être bien vengés par cette insulte ». (Herrera).

(*h*) *Entre deux Couronnes exclusivement*]. On sait que François Premier de-

mandoit à voir l'article du testament d'Adam qui avoit exclu le Roi de France du partage du Nouveau Monde.

(*i*) *La bulle*]. *Decretum & indultum Alexandri Sexti, super expeditione in Barbaros Novi Orbis, quos Indos vocant.*

(*k*) *Une formule*]. Le premier qui employa cette formule fut Alfonce Ojeda, en 1510. « Elle a servi, dit Herrera, dans toutes les autres occasions » où les Castillans ont voulu s'ouvrir » l'entrée de quelque pays ».

(*l*) *Que les Indiens étoient nés pour être esclaves des Castillans*]. Dans la fameuse conférence de Barthelemi de Las-Casas avec l'Evêque du Darien, Dom Juan de Quévédo, l'Evêque osa déclarer que les Indiens lui avoient tous paru nés pour la servitude.

Le Docteur de Sépulvéda, gagné par les Grands de la Cour, qui avoient des possessions dans l'Inde, fit un Livre où il soutenoit que les guerres des Espagnols dans le Nouveau Monde étoient non-seulement permises, mais nécessaires pour y établir la Foi, & que les Espagnols étoient fondés en droit pour subjuguer les Indiens.

Las-Casas, que l'on mit aux prises

avec ce Docteur forcené, répondoit que les Indiens étoient capables de recevoir la Foi, de prendre de bonnes habitudes & d'exercer les actes de toutes les vertus, mais qu'il falloit les y engager par la persuasion & par de bons exemples; & il proposoit pour modeles les Apôtres & les Martyrs. Mais Sépulvéda lui opposa le *compelle intrare*, le Deutéronome, où il est dit : « Quand vous » vous présenterez pour attaquer une » Place, vous offrirez d'abord la paix » aux habitans, & s'ils l'acceptent, & » qu'ils vous livrent les portes de la » ville, vous ne leur ferez aucun mal, » & vous les recevrez au nombre de » vos tributaires; mais s'ils prennent les » armes pour se défendre, vous les pas- » serez tous au fil de l'épée, sans épar- » gner les femmes ni les enfans ».

(*m*) *Sur le plus modéré*]. On en vit un exemple lorsque les Moines Jéronimites furent chargés, en qualité de Commissaires, de faire exécuter le réglement de Ximenès. Ce réglement portoit que les départemens, où l'on avoit distribué des Indiens, seroient abolis. Cet article, d'ou dépendoit le salut des Indiens, fut sans effet, & la servitude subsista par la foiblesse & l'infidélité de ces indignes Commissaires.

(*n*) *La rage aiguiſée à plaiſir*]. Les cruautés que les Sauvages du Canada exercent ſur leurs captifs ſont réciproques, & du moins leur furie eſt aiguiſée par la vengeance. Mais que des hommes ſoient pires que des tigres envers des hommes plus doux que des agneaux, c'eſt ce que la nature n'a jamais produit ſans le concours du fanatiſme; & il faut croire que les Eſpagnols qui paſſoient en Amérique, étoient une eſpece de monſtres unique dans l'univers, où reconnoître une cauſe qui les avoit dénaturés.

(*o*) *Foibles d'eſprit & de corps*]. « La » nature vivante y eſt (dans le Nou» veau Monde) beaucoup moins agiſ» ſante, beaucoup moins variée, & nous » pouvons dire beaucoup moins forte ». (*Buffon, Hiſt. Nat.*)

La différence n'eſt pourtant pas ſenſible quant à la ſtructure du corps humain. « Tous les animaux d'Amérique, » même ceux qui ſont naturels au cli» mat, ſont beaucoup plus petits en gé» néral que ceux de l'ancien continent. » La nature ſemble s'être ſervie, dans » ce Nouveau Monde, d'une autre » échelle de grandeur: l'homme eſt le » ſeul qu'elle ait meſuré avec le mê» me module ». (*Ibid.*)

LES INCAS.

CHAPITRE PREMIER.

L'EMPIRE du Mexique étoit détruit; celui du Pérou floriſſoit encore; mais, en mourant, l'un de ſes Monarques l'avoit partagé entre ſes deux fils. Cuſco avoit ſon Roi, Quito avoit le ſien. Le fier Huaſcar, Roi de Cuſco, avoit été cruellement bleſſé d'un partage qui lui enlevoit la plus belle de ſes Provinces, & ne voyoit dans Ataliba qu'un uſurpateur de ſes droits. Cependant un reſte de vénération pour la mémoire du Roi ſon pere réprimoit ſon reſſentiment; & au ſein d'une paix trompeuſe & peu durable, tout l'Empire alloit célébrer la grande fête du Soleil (*a*).

Le jour marqué pour cette fête, étoit celui où le Dieu des Incas, le Soleil,

en s'éloignant du nord, paſſoit ſur l'équateur, & ſe repoſoit, diſoit-on, ſur les colonnes de ſes temples. La joie univerſelle annonce l'arrivée de ce beau jour; mais c'eſt ſur-tout dans les murs de Quito, dans ſes délicieux vallons, que cette ſainte joie éclate. De tous les climats de la terre, aucun ne reçoit du Soleil une ſi favorable & ſi douce influence; aucun Peuple auſſi ne lui rend un hommage plus ſolemnel.

Le Roi, les Incas & le Peuple, ſur le veſtibule du temple où ſon image eſt adorée, attendent ſon lever dans un religieux ſilence. Déja l'étoile de Vénus, que les Indiens nomment l'*aſtre à la brillante chevelure* (*), & qu'ils révèrent comme le favori du Soleil, donne le ſignal du matin. A peine ſes feux argentés étincellent ſur l'horizon, un doux frémiſſement ſe fait entendre autour du temple. Bientôt l'azur du ciel pâlit vers l'orient; des flots de pourpre & d'or peu-à-peu s'y répandent; la pourpre à ſon tour ſe diſſipe, l'or ſeul, comme une mer brillante, inonde les plaines du ciel. L'œil attentif des Indiens obſerve ces gradations, & leur émotion s'accroît

(*) *Chaſca*, chevelue.

à chaque nuance nouvelle. On diroit que la naiſſance du jour eſt un prodige nouveau pour eux; & leur attente eſt auſſi timide que ſi elle étoit incertaine.

Soudain la lumiere à grands flots s'élance de l'horiſon vers les voûtes du firmament; l'aſtre qui la répand s'éleve, & la cîme du Cayambur (*b*) eſt couronnée de ſes rayons. C'eſt alors que le temple s'ouvre, & que l'image du Soleil, en lames d'or, placée au fond du Sanctuaire, devient elle-même reſplendiſſante à l'aſpect du Dieu qui la frappe de ſon immortelle clarté. Tout ſe proſterne, tout l'adore; & le Pontife (*c*), au milieu des Incas, & du Chœur des Vierges ſacrées, entonne l'hymne ſolemnelle, l'hymne auguſte, qu'au même inſtant des millions de voix répetent, & qui, de montagne en montagne, retentit des ſommets de Pambamarca juſques par-delà le Potoſe.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers, toi, qui du haut des cieux, ne ceſſes de verſer au ſein de la nature, dans un océan de lumiere, la chaleur, & la vie, & la fécondité; Soleil, reçois les vœux de tes enfans & d'un Peuple heureux qui t'adore.

LE PONTIFE *seul.*

O Roi, dont le trône sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle imposante majesté tu domines dans le vaste empire des airs! Quand tu parois dans ta splendeur, & que tu agites sur ta tête ton diadême étincelant, tu es l'orgueil du ciel & l'amour de la terre. Que sont-ils devenus, ces feux qui parsemoient les voiles de la nuit? Ont-ils pu soutenir un rayon de ta gloire? Si tu ne t'éloignois, pour leur céder la place, ils resteroient ensevelis dans l'abîme de ta lumiere; ils seroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

CHŒUR DES VIERGES.

O délices du monde! heureuses les épouses qui forment ta céleste cour (*d*)! que ton réveil est beau! quelle magnificence dans l'appareil de ton lever! quel charme répand ta présence! les compagnes de ton sommeil soulevent les rideaux de pourpre du pavillon où tu reposes, & tes premiers regards dissipent l'immense obscurité des cieux. O! quelle dut être la joie de la nature, lorsque tu l'éclairas pour la premiere fois! Elle s'en souvient; & jamais elle ne te

revoit sans ce tressaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un pere adoré, dont l'absence l'a fait languir.

LE PONTIFE *seul.*

Ame de l'univers! sans toi! le vaste océan n'étoit qu'une masse immobile & glacée, la terre qu'un stérile amas de sable & de limon, l'air qu'un espace ténébreux. Tu pénétras les élémens de ta chaleur vive & féconde; l'air devint fluide & subtil, les ondes souples & mobiles, la terre fertile & vivante; tout s'anima, tout s'embellit: ces élémens, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdissement, firent une heureuse alliance: le feu se glisse au sein de l'onde; l'onde divisée en vapeurs, s'exhale & se filtre dans l'air; l'air dépose au sein de la terre les germes précieux de la fécondité; la terre enfante & reproduit sans cesse les fruits de cet amour, sans cesse renaissant, que tes rayons ont allumé.

CHŒUR DES INCAS.

Ame de l'univers! ô Soleil! es-tu seul l'auteur de tous les biens que tu nous fais? N'es-tu que le ministre d'une cause premiere, d'une intelligence au-dessus de toi? Si tu n'obéis qu'à ta volonté,

reçois nos vœux reconnoissans, mais si tu accomplis la loi d'un être invisible & suprême (*e*), fais passer nos vœux jusqu'à lui : il doit se plaire à être adoré dans sa plus éclatante image.

LE PEUPLE.

Ame de l'univers, pere de Manco, pere de nos Rois, ô Soleil, protege ton Peuple, & fais prospérer tes enfans.

NOTES.

(*a*) *LA grande fête du Soleil*]. A l'équinoxe de Septembre. On appelloit cette fête *Citua Raïmi*. Voyez *Garcilasso*, *liv.* 2, *chap.* 22.

(*b*) *Cayambur*]. Cayamburo ou Cayamburco, montagne au nord de Quito.

(*c*) *Le Pontife*]. Le Sacerdoce résidoit dans la famille des Incas. Le Grand-Prêtre du Soleil devoit être oncle ou frere du Roi. On l'appelloit *Villuma* ou *Villacuma*, diseur d'oracles.

(*d*) *Qui forment ta céleste Cour*]. Il nous reste une hymne péruvienne, adressée à une fille céleste, qui, dans la Mythologie du Pays, faisoit l'office des Hyades. On va voir dans cette hymne quel étoit le tour & le caractere de la poésie des Péruviens. « Belle fille, ton » malin frere vient de casser ta petite urne, » où étoient enfermés l'éclair, le tonnerre & » la foudre, & d'où ils se sont échappés. Pour » toi, tu ne verses sur nous que la neige &

» les douces pluies. C'est le soin que t'a con- » fié celui qui gouverne l'univers «.

(*e*) *D'un être invisible & suprême*]. Ce Dieu inconnu s'appelloit *Pacha-Camac*, celui qui anime le monde. Les Incas avoient laissé subsister son temple & son culte dans la vallée de son nom, à trois lieues de Lima, où il étoit adoré. Les Indiens ne lui offroient point de sacrifices ; & la raison qu'ils en donnoient, c'est qu'ils ne l'avoient jamais vu.

CHAPITRE II.

LE premier des Incas, fondateur de Cuſco, avoit inſtitué, en l'honneur du Soleil, quatre fêtes qui répondoient aux quatre ſaiſons de l'année (*a*); mais elles rappelloient à l'homme des objets plus intéreſſans, la naiſſance, le mariage, la paternité & la mort.

La fête qu'on célébroit alors étoit celle de la naiſſance; & les cérémonies de cette fête conſacroient l'autorité des loix, l'état des Citoyens, l'ordre & la ſûreté publique.

D'abord il ſe forme autour de l'Inca vingt cercles de jeunes époux qui lui préſentent, dans des corbeilles, les enfans nouvellement nés. Le Monarque leur donne le ſalut paternel. « Enfans, » dit-il, votre pere commun, le fils du » Soleil, vous ſalue. Puiſſe le don de » la vie vous être cher juſqu'à la fin! » puiſſiez-vous ne jamais pleurer le mo- » ment de votre naiſſance! Croiſſez, » pour m'aider à vous faire tout le bien » qui dépend de moi, & à vous épar- » gner ou adoucir les maux qui dépen- » dent de la nature «.

Alors les dépoſitaires des loix en déploient le livre auguſte. Ce livre eſt compoſé de cordons de mille couleurs (*b*); des nœuds en ſont les caracteres, & ils ſuffiſent à exprimer des loix ſimples comme les mœurs & les intérêts de ces Peuples. Le Pontife en fait la lecture; le Prince & les Sujets entendent de ſa bouche quels ſont leurs devoirs & leurs droits.

La premiere de ces loix leur preſcrit le culte. Ce n'eſt qu'un tribut ſolemnel de reconnoiſſance & d'amour: rien d'inhumain, rien de pénible; des prieres, des vœux, quelques offrandes pures; des fêtes où la piété ſe concilie avec la joie: tel eſt ce culte, la plus douce erreur, la plus excuſable, ſans doute, où pût s'égarer la raiſon.

La ſeconde loi s'adreſſe au Monarque: elle lui fait un devoir d'être équitable comme le Soleil, qui diſpenſe à tous ſa lumiere; d'étendre comme lui ſon heureuſe influence, & de communiquer à ce qui l'environne ſa bienfaiſante activité; de voyager dans ſon Empire, car la terre fleurit ſous les pas d'un bon Roi; d'être acceſſible & populaire, afin que, ſous ſon regne, l'homme injuſte ne diſe pas: *que m'im-*

portent les cris du foible ? de ne point détourner la vue à l'approche des malheureux, car s'il eſt affligé d'en voir, il ſe reprochera d'en faire ; & celui-là craint d'être bon, qui ne veut pas être attendri. Elle lui recommande un amour généreux, un ſaint reſpect pour la vérité, guide & conſeil de la juſtice, & un mépris mêlé d'horreur pour le menſonge, complice de l'iniquité. Elle l'exhorte à conquérir, à dominer par les bienfaits, à épargner le ſang des hommes, à uſer de ménagement & de patience envers les rebelles, de clémence envers les vaincus.

La même loi s'adreſſe encore à la famille des Incas : elle les oblige à donner l'exemple de l'obéiſſance & du zele, à uſer avec modeſtie des privileges de leur rang, à fuir l'orgueil & la molleſſe ; car l'homme oiſif peſe à la terre, & l'orgueilleux la fait gémir.

La troiſieme impoſoit aux Peuples le plus inviolable reſpect pour la famille du Soleil, une obéiſſance ſans borne envers celui de ſes enfans qui régnoit ſur eux en ſon nom, un dévouement religieux au bien commun de ſon empire.

Après cette loi, venoit celle qui cimentoit les nœuds du ſang & de l'hymen,

men, & qui, ſur des peines ſéveres, aſſuroit la foi conjugale (*c*) & l'autorité paternelle, les deux ſupports des bonnes mœurs.

La loi du partage des terres preſcrivoit auſſi le tribut. De trois parties égales du terrein cultivé, l'une appartenoit au Soleil, l'autre à l'Inca, & l'autre au Peuple. Chaque famille avoit ſon appanage ; & plus elle croiſſoit en nombre, plus on étendoit les limites du champ qui devoit la nourrir. C'eſt à ces biens que ſe bornoient les richeſſes d'un Peuple heureux. Il poſſédoit en abondance les plus précieux des métaux ; mais il les réſervoit pour décorer ſes temples & les palais de ſes Rois. L'homme, en naiſſant, doté par la Patrie (*d*), vivoit riche de ſon travail, & rendoit en mourant ce qu'il avoit reçu. Si le Peuple, pour vivre dans une douce aiſance, n'avoit pas aſſez de ſes biens, ceux du Soleil y ſuppléoient (*e*). Ces biens n'étoient point engloutis par le luxe du ſacerdoce ; il n'en reſtoit dans les mains pures des ſaints Miniſtres des autels que ce qu'en exigeoient les beſoins de la vie : non que la loi leur en fixât l'uſage, mais leur piété modeſte & ſimple ne voyoit rien que d'aviliſſant dans le faſte

& dans la molleſſe ; ils avoient mis leur dignité dans l'innocence & la vertu.

La loi du tribut n'exigeoit que le travail & l'induſtrie. Ce tribut ſe payoit d'abord à la nature : juſqu'à cinq luſtres accomplis, le fils ſe devoit à ſon pere, & l'aidoit dans tous ſes travaux. Les champs des orphelins, des veuves, des infirmes, étoient cultivés par le Peuple (*f*). Au nombre des infirmités étoit compriſe la vieilleſſe : les peres qui avoient la douleur de ſurvivre à leurs enfans, ne languiſſoient pas ſans ſecours ; la jeuneſſe de leur tribu étoit pour eux une famille : la loi les conſoloit du malheur de vieillir. Quand le ſoldat étoit ſous les armes, on cultivoit pour lui ſon champ ; ſes enfans jouiſſoient du droit des orphelins, ſa femme de celui des veuves ; & s'il mouroit dans les combats, l'Etat lui-même prenoit pour eux les ſoins d'un pere & d'un époux.

Le peuple cultivoit d'abord le domaine du Soleil, puis l'héritage de la veuve, de l'orphelin & de l'infirme ; après cela, chacun vaquoit à la culture de ſon champ. Les terres de l'Inca terminoient les travaux : le Peuple s'y rendoit en foule, & c'étoit pour lui une fête. Paré comme aux jours ſolemnels,

il rempliſſoit l'air de ſes chants (*g*).

La tâche des travaux publics étoit diſtribuée avec une équité qui la rendoit légere. Aucun n'en étoit diſpenſé ; tous y apportoient le même zele. Les temples & les fortereſſes, les ponts d'oſier qui traverſoient les fleuves, les voies publiques, qui s'étendoient du centre de l'Empire juſqu'à ſes frontieres, étoient des monumens, non pas de ſervitude, mais d'obéiſſance & d'amour. Ils ajoutoient à ce tribut celui des armes, dont on faiſoit d'effrayans amas pour la guerre : c'étoit des haches, des maſſues, des lances, des flêches, des arcs, de frêles boucliers : vaine défenſe, hélas ! contre ces foudres de l'Europe qu'ils virent bientôt éclater !

Tout, dans les mœurs, étoit réduit en loix : ces loix puniſſoient la pareſſe & l'oiſiveté (*h*) comme celles d'Athenes ; mais, en impoſant le travail, elles écartoient l'indigence ; & l'homme, forcé d'être utile, pouvoit du moins eſpérer d'être heureux. Elles protégoient la pudeur, comme une choſe inviolable & ſainte ; la liberté, comme le droit le plus ſacré de la nature ; l'innocence, l'honneur, le repos domeſtique, comme des dons du ciel qu'il falloit révérer.

La loi qui faiſoit grace aux enfans encore dans l'âge de l'innocence, portoit ſa rigueur ſur les peres, & puniſſoit en eux le vice qu'ils avoient nourri, ou qu'ils n'avoient point étouffé. Mais jamais le crime des peres ne retomboit ſur les enfans : le fils du coupable puni le remplaçoit ſans honte & ſans reproche : on ne lui en retraçoit l'exemple que pour l'inſtruire à l'éviter.

Ce fut par-tout le caractere de la théocratie d'exagérer la rigueur des peines : mais chez un Peuple laborieux, occupé, ſatisfait de ſon égalité, sûr d'un bien-être ſimple & doux, ſans ambition, ſans envie, exempt de nos beſoins fantaſques & de nos vices raſinés, ami de l'ordre, qui n'étoit que le bonheur public diſtribué ſur tous, attaché par reconnoiſſance au gouvernement juſte & ſage qui faiſoit ſa félicité, l'habitude des bonnes mœurs rendoit les loix comme inutiles : elles étoient préſervatives, & preſque jamais vengereſſes.

On en voyoit l'exemple dans cette loi terrible, qui regardoit la violation du vœu des Vierges du Soleil. O ! comment, chez un Peuple ſi modéré, ſi doux, pouvoit-il exiſter une loi ſi cruelle ! Le fanatiſme ne croit jamais ven-

ger aſſez le Dieu dont il eſt le miniſtre ; & c'étoit lui qui, chez ce Peuple, le plus humain qui fût au monde, avoit prononcé cette loi. Pour expier l'injure d'un amour ſacrilege, & appaiſer un Dieu jaloux, non-ſeulement il avoit voulu que l'infidelle Prêtreſſe fut enſevelie vivante (*i*), & le ſéducteur dévoué au ſupplice le plus honteux ; il enveloppoit dans le crime la famille des criminels : peres, meres, freres & ſœurs, juſqu'aux enfans à la mamelle, tout devoit périr dans les flammes ; le lieu même de la naiſſance des vœux impies devoit être à jamais déſert. Auſſi, quand le Pontife, en prononçant la loi, nomma le crime, & dit qu'elle en ſeroit la peine, il friſſonna glacé d'horreur ; ſon front pâlit, ſes cheveux blancs ſe hériſſerent ſur ſa tête, & ſes regards, attachés à la terre, n'oſerent de long-temps ſe tourner vers le ciel.

Après la lecture des loix, le Monarque levant les mains : « O Soleil, dit-» il, ô mon pere ! ſi je violois tes loix » ſaintes, ceſſe de m'éclairer ; commande » au Miniſtre de ta colere, au terrible » *Illapa* (*k*) de me réduire en poudre, » & à l'oubli de m'effacer de la mémoire » des mortels. Mais, ſi je ſuis fidele à

» ce dépôt sacré, fais que mon Peuple, en m'imitant, m'épargne la » douleur de te venger moi-même; car » le plus triste des devoirs d'un Monarque, c'est de punir «.

Alors les Incas, les Caciques, les Juges, les vieillards députés du Peuple, renouvellent tous la promesse de vivre & de mourir fideles au culte & aux loix du Soleil.

Les Surveillans s'avancent à leur tour: leur titre (*) annonce l'importance des fonctions dont ils sont chargés: ce sont les envoyés du Prince, qui revêtus d'un caractere aussi inviolable que la Majesté même, vont observer dans les Provinces les dépositaires des loix, voir si le Peuple n'est point foulé; & au foible à qui le puissant a fait injure ou violence, à l'indigent qu'on abandonne, à l'homme affligé qui gémit, ils demandent: *Quel est le sujet de ta plainte? qui cause ta peine & tes pleurs?* Ils s'avancent donc, & ils jurent, à la face du Soleil, d'être équitables comme lui. L'Inca les embrasse, & leur dit: « Tuteurs du Peuple, c'est à vous que son

(*) *Cucui-ricoc*, ceux qui ont l'œil à tout.

» bonheur est confié. Soleil, ajoute-t-il, » reçois le serment des tuteurs du Peuple. Punis-moi, si je cesse de protéger en eux la droiture & la vigilance; punis-moi si je leur pardonne la » foiblesse ou l'iniquité «.

NOTES.

(*a*) *Aux quatre saisons de l'année*]. Quoique les saisons ne soient point marquées dans les climats du Pérou, on ne laissoit pas d'y diviser l'année par les deux solstices & les deux équinoxes: ce qui répond à nos quatre saisons.

(*b*) *Des cordons de mille couleurs*]. Ils s'appelloient *Quippos*, & ceux qui les gardoient *Quippacamaïs*, chargés des *Quippos*.

(*c*) *La foi conjugale*]. L'Inca lui seul, afin d'étendre & de perpétuer la branche royale de la famille du Soleil, pouvoit épouser plusieurs femmes.

(*d*) *Doté par la patrie*]. A chaque enfant mâle, une portion de terrein égale à celle du pere; à chaque fille une moitié.

(*e*) *Ceux du Soleil y suppléoient*]. La laine des troupeaux du Soleil & de l'Inca étoit distribuée au peuple. Le coton se distribuoit de même dans les pays où il falloit être plus légérement vêtu.

(*f*) *Cultivés par le Peuple*]. Le peuple occupé à ces travaux se nourrissoit à ses dépens.

(*g*) *Il rempliſſoit l'air de ſes chants*]. Le refrain de ces chants étoit *Hailli*, triomphe.

(*h*) *La pareſſe & l'oiſiveté*]. Chez les Péruviens ni les aveugles ni les muets n'étoient diſpenſés du travail ; les enfans même, dès l'âge de cinq ans, étoient occupés à éplucher le coton & à égréner le maïs.

(*i*) *Enſevelie vivante*]. C'eſt une choſe remarquable, que la ſuperſtition eût imaginé le même Supplice à Rome & à Cuſco, pour punir la même foibleſſe dans les vierges de Veſta & dans celles du Soleil.

(*k*) *Le terrible Illapa*]. Sous le nom d'*Illapa* étoient compris l'éclair, le tonnerre & la foudre. On les appelloit les exécuteurs de la juſtice du Soleil.

CHAPITRE III.

UN nouveau ſpectacle ſuccede : c'eſt l'élite de la jeuneſſe, des chœurs de filles & de garçons, tous d'une beauté ſinguliere, tenant dans leurs mains des guirlandes, dont ils viennent orner les colonnes ſacrées, en danſant à l'entour, & chantant les louanges du Soleil & de ſes enfans. Leur robe, d'un tiſſu léger formé du duvet d'un arbuſte (*) qui croît dans ces riches vallons, eſt égale en blancheur aux neiges des montagnes : ſes plis flottans laiſſent à la beauté toute la gloire de ſes charmes ; mais la pudeur, dans ces heureux climats, tient lieu de voile à la nature : le myſtere eſt enfant du vice ; & ce n'eſt point aux yeux de l'innocence que l'innocence doit rougir.

Dans leur danſe autour des colonnes, ils s'entrelacent de leurs guirlandes, & cette chaîne myſtérieuſe exprime les douceurs de la ſociété, dont les loix forment les liens.

Mais déja l'ombre des colonnes s'eſt retirée vers leur baſe ; elle s'abrege en-

[*] Le cotonnier.

core, & va s'évanouir. Alors éclatent de nouveau les champs d'adoration & de réjouiſſance; & l'Inca, tombant à genoux au pied de celle des colonnes où le trône d'or de ſon pere étincelle de mille feux:

„ Source intariſſable de tous les biens, ô „ Soleil, dit-il, ô mon pere! il n'eſt pas „ au pouvoir de tes enfans de te faire „ aucun don qui ne vienne de toi. L'of- „ frande même de tes bienfaits eſt inu- „ tile à ton bonheur comme à ta gloire: „ tu n'as beſoin, pour ranimer ton incor- „ ruptible lumiere, ni des vapeurs de „ nos libations, ni des parfums de nos „ ſacrifices. Les moiſſons abondantes que „ ta chaleur mûrit, les fruits que tes „ rayons colorent, les troupeaux à qui tu „ prépares les ſucs des herbes & des fleurs, „ ne ſont des tréſors que pour nous: les „ répandre c'eſt t'imiter: c'eſt le vieil- „ lard infirme, la veuve & l'orphelin qui „ les reçoivent en ton nom; c'eſt dans „ leur ſein, comme ſur un autel, que „ nous devons en dépoſer l'hommage. „ Ne vois donc le tribut que je vais t'of- „ frir, que comme un ſigne ſolemnel de „ reconnoiſſance & d'amour: pour moi, „ c'eſt un engagement; pour les malheu- „ reux, c'eſt un titre, & le garant in- „ violable des droits qu'ils ont à mes „ bienfaits ".

Tout le Peuple, à ces mots, rend graces au Soleil, qui lui donne de ſi bons Rois; & le Monarque, précédé du Pontife, des Prêtres & des Vierges ſacrées, va dans le temple offrir au Dieu le ſacrifice accoutumé.

Sur le veſtibule du temple, ſe préſenterent aux yeux du Prince trois jeunes Vierges, nouvellement choiſies, que leurs parens venoient conſacrer au Soleil. Un léger tiſſu de coton les déroboit aux regards des profanes. La nature, dans ces climats, n'avoit jamais rien formé de ſi beau. Les trois Incas, leurs peres, les menoient par la main; & leurs meres, à leur côté, tenoient le bout de la ceinture, ſigne & gage ſacré de la chaſte pudeur dont leur ſageſſe avoit pris ſoin.

Le Roi, les ſaluant d'un air religieux, les introduit dans le temple; le Grand-Prêtre les ſuit, & le temple eſt fermé. D'abord les trois Vierges s'inclinent devant l'image de leur époux, & au même inſtant le Grand-Prêtre détache le voile qui les couvre. Le voile tombe; & que d'attraits il expoſe à l'éclat du jour! Le Monarque ſe crut ravi dans la Cour du Soleil ſon pere; il crut voir les femmes céleſtes, avec qui ce Dieu bienfaiſant

se délasse du soin d'éclairer l'univers.

Deux de ces filles charmantes avoient la sérénité du bonheur peinte sur le visage, & leur cœur, tout plein de leur gloire, ne mêloit au doux sentiment d'une piété tendre & pure, l'amertume d'aucun regret; l'autre, & la plus belle des trois, quoiqu'avec la même candeur & la même innocence qu'elles, laissoit voir la mélancolie & la tristesse dans ses yeux. Cora (c'étoit le nom de la jeune Indienne) avant de prononcer le vœu qui la détachoit des mortels, saisit les mains de son pere, & les baisant avec ardeur, ne laissa échapper d'abord qu'un timide & profond soupir; mais bientôt, relevant ses beaux yeux sur sa mere, elle se jette dans ses bras, elle inonde son sein de larmes, & s'écrie douloureusement: Ah! ma mere! Ses parens, aveuglés par une piété cruelle, ne virent dans l'émotion & dans les regrets de leur fille que l'attendrissement de ses derniers adieux, & le combat d'un cœur qui se détache de tout ce qu'il a de plus cher; elle-même n'attribua qu'à la force des nœuds du sang & au pouvoir de la nature la douleur qu'elle ressentoit. „ O „ le plus tendre & le meilleur des peres! „ ô mere mille fois plus chere que la vie!

„ il faut vous quitter pour jamais"! Elle ne croyoit pas sentir d'autres regrets: le Prêtre y fut trompé comme elle; & il lui laissa consommer son téméraire & cruel dévouement.

Cependant, lorsqu'on fit entendre à ces trois jeunes Vierges la loi qui attachoit des peines si terribles à l'infraction de leur vœu, les deux compagnes de Cora l'écouterent sans trouble & presque sans émotion; elle seule, par un instinct qui lui présageoit son malheur, sentit son cœur saisi d'effroi: on vit ses couleurs s'effacer, ses yeux se couvrir d'un nuage, les roses même de sa bouche pâlir, se faner & s'éteindre; & ses levres tremblerent en prononçant le vœu que son cœur devoit abjurer. Ce pressentiment n'éclaira ni ses parens, ni le Pontife. On soutint sa foiblesse, on appaisa son trouble, on l'enivra de la gloire d'avoir un Dieu pour époux; & Cora suivit ses compagnes dans l'inviolable asyle des épouses du Soleil.

Alors le temple fut ouvert; & les Incas, Ministres des autels, commencerent le sacrifice.

Ce sacrifice est innocent & pur. Ce n'est plus ce culte féroce, qui arrosoit de sang humain les forêts de ces bords

sauvages, lorsqu'une mere déchiroit elle-même les entrailles de ses enfans sur l'autel du lion, du tigre ou du vautour. L'offrande agréable au Soleil, ce sont les prémices des fruits, des moissons & des animaux, que la nature a destinés à servir d'alimens à l'homme. Une foible partie de cette offrande est consumée sur l'autel; le reste est réservé au festin solemnel que le Soleil donne à son Peuple.

Sous un portique de feuillages dont le temple est environné, le Roi, les Incas, les Caciques se distribuent parmi la foule, pour présider aux tables où le Peuple est assis. La premiere est celle des veuves, des orphelins & des vieillards; l'Inca l'honore de sa présence, comme pere des malheureux (*). Tito Zoraï, son fils aîné, y est assis à sa droite. Ce jeune Prince, dont la beauté annonce une origine céleste, a rempli son troisieme lustre : il est dans l'âge où se fait l'épreuve du courage & de la vertu (**). Son pere, qui en fait ses délices, s'applaudit de le voir croître & s'élever sous ses yeux: jeune encore lui-même,

[*] L'un de ses titres étoit *Huaccha-cuyac*, ami des pauvres.

[**] C'étoit l'âge de seize ans.

il espere l'aisser un sage sur le trône. Hélas ! son espérance est vaine ; les pleurs de son vertueux fils n'arroseront point son tombeau.

CHAPITRE IV.

AU festin succedent les jeux. C'est-là que les jeunes Incas, destinés à donner l'exemple du courage & de la constance, s'exercent dans l'art des combats.

Ils commencent, au son des conques, par la flêche & le javelot; & le vainqueur, dès qu'il est proclamé, voit le héros qui lui a donné le jour s'avancer vers lui plein de joie, & lui tendre les bras, en lui disant: „ Mon fils, tu me „ rappelles ma jeunesse, & tu honores „ mes vieux ans ".

Vient ensuite la lutte; & c'est-là que l'on voit tout ce que l'habitude peut donner de ressort & d'énergie à la nature: c'est-là qu'on voit des combattans agiles & robustes s'élancer, se saisir, se presser tour-à-tour; plier, se raffermir, & redoubler d'efforts pour s'enlever ou pour s'abattre; s'échapper, pour reprendre haleine; revoler au combat, se serrer de nouveau des nœuds de leurs bras vigoureux; tour-à-tour immobiles, tour-à-tour chancelans, tomber, se rouler, se débattre, & arroser l'herbe flétrie des ruisseaux de sueur dont ils sont inondés.

Le combat, long-temps incertain, fait flotter l'ame de leurs parens entre la crainte & l'espérance. La victoire enfin se déclare; mais les vieillards, en décernant le prix du combat aux vainqueurs, ne dédaignent pas de donner aux vaincus quelques louanges consolantes: car ils savent que la louange est, dans les ames généreuses, le germe & l'aliment de l'émulation.

Dans le nombre de ceux à qui leur adversaire avoit fait plier le genoux, étoit le fils même du Roi & son successeur à l'Empire, le sensible & fier Zoraï. Aucun des prix n'a honoré ses mains; il en verse des larmes de dépit & de honte. L'un des vieillards s'en apperçoit, & lui dit, pour le consoler: „ Prince, le Soleil notre pere est juste; „ il donne la force & l'adresse à ceux „ qui doivent obéir, l'intelligence & „ la sagesse à celui qui doit commander ". Le Monarque entendit ces paroles. „ Vieillard, dit-il, laisse mon fils „ s'affliger & rougir de se trouver plus „ foible & moins adroit que ses rivaux. „ Le crois-tu fait pour languir sur le „ trône, & pour vieillir dans le re- „ pos " ?

Le jeune Prince, à cette voix, jetta

un coup-d'œil de reproche ſur le vieillard qui l'avoit flatté, & ſe précipita aux genoux de ſon pere, qui le ſerrant tendrement dans ſes bras, lui dit : „ Mon fils, la plus juſte & la plus „ impérieuſe des loix, c'eſt l'exemple. „ Vous ne ſerez jamais ſervi avec plus „ de zele & d'ardeur que lorſque, „ pour vous obéir, on n'aura qu'à „ vous imiter ".

Après qu'on eut laiſſé reſpirer les lutteurs, on vit cette illuſtre jeuneſſe ſe diſpoſer au combat de la courſe. C'eſt leur épreuve la plus pénible. La lice eſt de cinq mille pas. Le terme eſt un voile de pourpre que le vainqueur doit enlever. Dans l'intervalle de la barriere au terme, le Peuple, rangé en deux lignes, appelle des yeux les combattans. Le ſignal eſt donné ; ils partent tous enſemble ; & des deux côtés de la lice, on voit les peres & les meres animer leurs enfans du geſte & de la voix. Aucun ne donne à ſes parens la douleur de le voir ſuccomber dans ſa courſe ; ils rempliſſent tous leur carriere, & preſque tous en même temps.

Zoraï avoit devancé le plus grand nombre de ſes rivaux. Un ſeul, le

même qui l'avoit vaincu au combat de la lutte, avoit ſur lui quelqu'avantage, & n'étoit qu'à cent pas du terme. „ Non, „ s'écria le Prince, tu n'auras pas la „ gloire de me vaincre une ſeconde „ fois ". Auſſi-tôt, ranimant ſes forces, il s'élance, le paſſe, & lui enleve le prix.

Ceux qui l'ont ſuivi de plus près ont quelque part à ſon triomphe. De ce nombre étoient les vainqueurs aux exercices de la lutte, de la fleche & du javelot. Zoraï s'avance à leur tête, tenant en main la lance où flotte ſuſpendu le trophée de ſa victoire, & avec eux il ſe préſente devant le cercle des vieillards. Ceux-ci les jugent, & les proclament dignes du nom d'*Incas* (*), de vrais fils du Soleil.

Alors leurs meres & leurs ſœurs viennent, d'un air tendre & modeſte, attacher à leurs pieds agiles, au lieu de la treſſe d'écorce (**) qui fait les ſandales du Peuple, une natte de laine plus légere & plus douce, dont elles ont fait le tiſſu.

---

[*] Auparavant on les appelloit *Auqui*, *infans*, comme le traduit Garcilaſſo.

[**] D'un arbre appellé *Manguey*. Ce détail eſt pris de l'Hiſtoire.

Ils vont, de-là, conduits par les vieillards, se prosterner devant le Roi, qui, du haut de son trône d'or, environné de sa famille, les reçoit avec la majesté d'un Dieu & la tendre bonté d'un pere. Son fils en qualité de vainqueur dans le plus pénible des jeux, tombe le premier à ses pieds. Le Monarque s'efforce de ne montrer pour lui ni préférence, ni foiblesse : mais la nature le trahit ; & en lui attachant le bandeau des Incas, ses mains tremblent, son cœur s'émeut & s'attendrit ; il laisse échapper quelques larmes ; le front du jeune Prince en est arrosé ; il le sent ; il en est saisi, & de ses mains il presse les genoux paternels. Ces larmes d'amour & de joie sont la seule distinction que l'héritier du trône obtient sur ses émules. L'Inca leur donne de sa main la marque la plus glorieuse de noblesse & de dignité : il leur perce l'oreille, & y suspend un anneau d'or : faveur réservée à leur race, mais que n'obtient jamais celui qui trahit sa naissance, & qui n'en a pas les vertus.

Enfin le Roi prend la parole, & s'adressant aux nouveaux Incas : „ Le plus „ sage des Rois, leur dit-il, Manco, „ votre ayeul & le mien, fut aussi le

„ plus vigilant, le plus courageux des „ mortels. Quand le Soleil, son pere, „ l'envoya fonder cet Empire, il lui „ dit : Prends-moi pour exemple : je „ me leve, & ce n'est pas pour moi ; „ je répands ma lumiere, & ce n'est „ pas pour moi ; je remplis ma vaste „ carriere, je la marque par mes bienfaits, l'univers en jouit, & je ne me „ réserve que la douceur de l'en voir „ jouir : va, sois heureux, si tu peux „ l'être, mais songe à faire des heureux. Incas, fils du Soleil, voilà „ votre leçon. Quand il plaira à votre „ pere, que vous soyez heureux sans „ fatigue & sans trouble, il vous rappellera vers lui. Jusques-là, sachez „ que la vie est une course laborieuse, „ que vos vertus doivent rendre utile, „ non pas à vous, mais à ce monde „ où vous passez. Le lâche s'endort „ sur la route ; il faut que la mort, „ par pitié, lui vienne abréger son „ travail. L'homme courageux supporte „ le sien, & d'un pas sûr & libre il „ arrive au terme où la mort, la mere „ du repos, l'attend.

„ O toi, mon fils, dit-il au Prince, „ tu vois cet astre qui va finir son cours : „ que de biens, depuis son aurore,

„ n'a-t-il pas faits à la nature ! Ce qui „ lui reſſemble le plus ſur la terre, „ c'eſt un bon Roi ".

A ces mots, il ſe leve, & marche, accompagné de ſa famile & de ſon Peuple, pour aller avec le Pontife, ſur le veſtibule du temple, obſerver le front du Soleil, à ſon couchant, & en recueillir les oracles.

CHAPITRE V.

LE Peuple & la Cour elle-même ſe tiennent en ſilence au-delà du parvis. Le Roi ſeul monte les degrés du veſtibule où l'attend le Grand-Prêtre, qui ne doit révéler qu'à lui les ſecrets du ſombre avenir [*].

Le Ciel étoit ſerein, l'air calme & ſans vapeurs ; & l'on eût pris dans ce moment l'horiſon du couchant pour celui de l'aurore. Mais bientôt, du ſein de la mer Pacifique, s'éleve au-deſſus de Palmar [**], un nuage pareil à des vagues ſanglantes, préſage épouvantable dans ce jour ſolemnel. Le Grand-Prêtre en frémit ; cependant il eſpere qu'avant le coucher du Soleil ces vapeurs vont ſe diſſiper. Elles redoublent, elles s'entaſſent comme les ſommets des montagnes, & en s'élevant, elles ſemblent défier le Dieu qui s'avance, de rompre la vaſte barriere qu'elles oppoſent à ſon cours. Il deſcend avec majeſté, &

[*] Il ne lui étoit pas permis de divulguer ce qu'il ſavoit de ſcience divine. (Garcil.).

[**] Promontoire, ſous l'équateur.

des rayons qui l'environnent, perçant de tous côtés ces flots de pourpre, il les entr'ouvre; mais soudain l'abîme est comblé. Vingt fois il écarte les vagues, qui vingt fois retombent sur lui. Submergé, renaissant, il épuise les traits de sa défaillante lumiere, & lassé du combat, il reste enseveli comme dans une mer de sang.

Un signe encore plus terrible se manifeste dans le ciel: c'est un de ces astres que l'on croyoit errans, avant que l'œil perçant de l'Astronomie eût démêlé leur route dans l'immensité de l'espace. Une comete, semblable à un dragon qui vomit des feux, & dont la brûlante criniere se hérisse autour de sa tête, paroît venir de l'orient, & voler après le Soleil. Ce n'est dans le céleste azur qu'une étincelle aux yeux du Peuple; mais le Grand-Prêtre, plus attentif, y croit distinguer tous les traits de ce monstre prodigieux: il lui voit respirer la flamme; il lui voit secouer ses ailes embrasées; il voit sa brûlante prunelle suivre, du haut des cieux, la trace du Soleil, dans l'ardeur de l'atteindre & de le dévorer. Mais, dissimulant la terreur dont ce prodige le pénetre: „ Prince, dit-il au Roi, „ suivez

„ suivez-moi dans le temple "; & là, recueilli en lui-même, après avoir été quelque temps immobile & en silence devant l'Inca, il lui parle en ces mots:

" Digne fils de Dieu que je sers, si „ l'avenir étoit inévitable, ce Dieu „ bienfaisant nous épargneroit la douleur de le prévoir; & sans nous affliger d'avance du pressentiment de „ nos maux, il laisseroit à l'esprit humain son aveuglement salutaire, & „ au temps son obscurité. Puisqu'il daigne nous éclairer, ce n'est pas inutilement; & les malheurs qu'il nous „ annonce, peuvent encore se détourner. Ne vous effrayez point de ceux „ qui vous menacent. Ils sont affreux, „ s'il en faut croire les signes que je „ viens d'observer dans le ciel. Ces „ signes ne s'accordent pas: l'un me „ dit que c'est du couchant que doit „ venir une guerre sanglante; l'autre „ m'annonce un ennemi terrible, qui „ fond sur nous de l'orient; mais l'un „ & l'autre est un avis de ce Dieu qui „ veille sur nous. Prince, armez-vous „ donc de constance. Etre innocent & „ courageux, ne pas mériter son malheur, & le souffrir; voilà la tâche „ que la nature impose à l'homme:

„ le reſte eſt au-deſſus de nous ".

Le Prêtre, conſterné, n'en dit pas davantage ; & le Monarque, renfermant la triſteſſe au fond de ſon cœur, ſortit du temple, & ſe montra au Peuple avec un front calme & ſerein. " Notre „ Dieu, lui dit-il, ſera toujours le „ même : il veille au ſort de ſon Em- „ pire, & il protege ſes enfans ".

Alors on lui vint annoncer que des infortunés, chaſſés de leur patrie, lui demandoient l'hoſpitalité. " Qu'ils pa- „ roiſſent, répond l'Inca : jamais les „ malheureux ne trouveront mon cœur „ inacceſſible, ni mon palais fermé „ pour eux ".

Les étrangers s'avancent : c'eſt le triſte débris de la famille de Montezume, fuyant le joug des Eſpagnols, & qui, de rivage en rivage, cherche un refuge impénétrable aux pourſuites de ſes tyrans.

Un jeune Cacique ſe préſente à la tête de ces illuſtres fugitifs. A ſa démarche, à ſa noble aſſurance, on reconnoît en lui, tout ſuppliant qu'il eſt, l'habitude de commander. Un chagrin profond & cruel paroît empreint ſur ſon viſage ; mais ſa beauté, quoique ternie, eſt touchante dans ſa langueur,

en intéreſſant, elle étonne ; & l'altération de ſes traits annonce moins l'abattement, que la ſouffrance d'une ame fiere & indignée de ſon malheur.

L'Inca lui dit : " Jeune étranger, „ apprenez-moi qui vous êtes, d'où „ vous venez, & quel coup du ſort „ vous fait chercher un aſyle en ces „ lieux " ?

" Inca, lui répond Orozimbo (c'é- „ toit le nom du Mexicain), tu vois „ en nous les déplorables reſtes d'un „ Empire, au moins auſſi vaſte, auſſi „ floriſſant que le tien. Cet Empire eſt „ détruit. Le ſort ne nous laiſſoit que „ la fuite ou que l'eſclavage ; nous avons „ préféré la fuite. Deux hivers nous „ ont vus errans ſur les montagnes. „ Las de vivre dans les forêts & par- „ mi les bêtes féroces, nous avons „ pris la réſolution d'aller chercher „ des hommes moins malheureux que „ nous, & moins cruels que nos tyrans. „ Il y a trois mois qu'à la merci des „ flots, nous parcourons, à travers „ mille écueils, les détours d'un ri- „ vage immenſe. Les maux que nous „ avons ſoufferts nous auroient acca- „ blés ; le bruit de tes vertus a ſou- „ tenu notre eſpérance. On te dit juſte

„ & bienfaisant, nous venons éprouver
„ si la renommée en impose. Après
„ toi, notre unique ressource, celle
„ qui, dans le malheur, ne manque
„ jamais qu'à des lâches, c'est le cou-
„ rage de mourir ".

" Etrangers, reprit le Monarque,
„ vous n'aurez pas envain mis votre
„ confiance en moi. Venez dans mon
„ palais vous reposer, & réparer vos
„ forces. Je suis impatient d'entendre
„ le récit de votre infortune; mais je
„ desire encore plus de vous la faire
„ oublier ".

Le Cacique & ses Compagnons, conduits au palais de l'Inca, y sont servis avec respect; mais il défend qu'on étale à leurs yeux une vaine magnificence: car l'ostentation de la prospérité est une insulte pour les malheureux. Un bain pur, des vêtement frais, une table abondante & simple, des asyles pour le sommeil, où regne un tranquille silence, sont les premiers secours de l'hospitalité qu'exerce envers eux ce Monarque.

Le lendemain il les reçoit au milieu de sa famille, vertueuse & paisible Cour; il les fait asseoir autour de son trône, & parlant au jeune Orozimbo

avec tous les ménagemens que l'on doit aux infortunés, il l'invite à soulager son cœur du poids accablant de ses peines, en lui racontant ses malheurs.

" Le souvenir en est cruel, dit le
„ Cacique Mexicain, avec un triste &
„ profond soupir; mais je te dois l'ef-
„ fort d'en retracer l'affreuse image.
„ Ecoute-moi, généreux Prince; &
„ puisse l'exemple de ma patrie t'ap-
„ prendre à garantir ces bords du fléau
„ qui l'a ravagée "! A ces mots, le silence regne dans l'assemblée des Incas; & le Cacique reprend ainsi.

CHAPITRE VI.

ENFANS du Soleil, vous savez la route qu'il suit tous les ans. Il est à présent sur vos têtes, il y a trois lunes qu'il se levoit de même sur le pays où je suis né. Ce pays s'appelle Mexique. Il avoit pour Roi Montezume, dont nous sommes les neveux. Montezume avoit des vertus, un cœur droit, généreux, fidele. Mais trop souvent, du sein de la prospérité naissent l'orgueil & l'indolence. Après avoir oublié qu'il étoit homme, il oublia qu'il étoit roi. Sa dureté superbe éloigna ses amis; sa foiblesse & son imprudence le livrerent aux mains d'un ennemi perfide, & causerent tous ses malheurs.

Vingt Caciques, tous possesseurs d'autant de fertiles Provinces, étoient réunis sous ses loix. Trop puissant & trop absolu, il abusa de sa fortune; ou plutôt ses flatteurs, dont il avoit fait ses Ministres, en abuserent en son nom; & de ses Provinces foulées, les unes, secouant le joug, avoient repris leur liberté; d'autres plus foibles ou plus timides, gémissoient en silence, &, pour

se déclarer rebelles, attendoient qu'il fût malheureux; lorsqu'on apprit que vers l'aurore, dans une enceinte où le rivage se courbe & embrasse la mer, (*) une race d'hommes qu'on prenoit pour des Dieux, étoient venus de l'orient sur des châteaux aîlés, d'où partoient l'éclair & la foudre; que de ces forteresses flottantes sur les eaux, dès qu'elles touchoient le rivage, on voyoit s'élancer des animaux terribles, qui portoient sur leurs dos ces hommes immortels. Mille autres témoins assuroient que le quadrupede & l'homme n'étoient qu'un, que ses pas rapides dévançoient les vents; que ses regards lançoient la mort, & une mort inévitable; que ses deux têtes, d'homme & de bête farouche, dévoroient tout ce que le feu de ses regards avoit épargné, & que la pointe de nos fleches s'émoussoit sur la dure écaille dont tout son corps étoit couvert.

Ces bruits répandoient l'épouvante. Un cri d'alarme universel rétentit jusqu'à Mexico (c'étoit le siege de l'Empire.) Montezume en parut troublé; mais la même foiblesse qui lui faisoit

(*) Le golfe du Mexique.

tout craindre, lui fit d'abord tout négliger.

Il fut que ces brigands avides se laissoient appaiser par de riches offrandes; il espéra les adoucir. Il députa vers eux deux hommes honorés parmi nous, Pilpatoé & Teutilé, l'un blanchi dans les camps, l'autre dans les Conseils. Douze Caciques (j'étois du nombre) accompagnoient cette ambassade; deux cens Indiens nous suivoient, chargés de riches présens; vingt captifs, choisis parmi ceux que l'on engraissoit dans nos temples pour être immolés à nos Dieux, terminoient ce nombreux cortege.

Nous arrivons au camp des Espagnols (car c'est ainsi que ces brigands se nomment;) & quel est notre étonnement, en voyant que cinq cens hommes épouvantoient des nations! Oui, je l'avoue à notre honte, ils n'étoient que cinq cens; ce n'étoient que des hommes; & des millions d'hommes trembloient.

Nous parûmes devant leur chef.... Ah! le perfide! sous quel air majestueux & tranquille il sut déguiser sa noirceur!

Pilpatoé, en l'abordant, le salue & lui parle ainsi: „ Le Monarque du „ Mexique, le puissant Montezume,

„ nous envoie te saluer, & savoir de „ toi qui tu es, d'où tu viens, & ce „ que tu veux. Si tu es un Dieu propice & bienfaisant, voilà des parfums & de l'or. Si tu est un Dieu „ méchant & sanguinaire, voilà des „ victimes. Si tu es un homme, voilà „ des fruits pour te nourrir, des vêtemens pour ton usage, & des plumes „ pour te parer. "

„ Non, nous ne sommes point des „ Dieux, nous répondit Cortès (car tel „ étoit son nom;) mais, par une faveur du ciel qui dispense à son gré „ la force, l'intelligence & le courage, „ nous avons sur les Indiens des avantages & des droits que vous reconnoîtrez vous-mêmes. Je reçois vos „ présens, je retiens vos captifs, pour „ m'obéir & me servir, non pour être „ offerts en victimes: car mon Dieu est „ un Dieu de paix, qui ne se nourrit „ point de sang. Vous voyez l'autel que „ nos mains lui ont élévé; soyez témoin du culte que nous allons lui „ rendre. Pour la premiere fois il descend sur ces bords "

L'autel étoit simple & rustique; un feuillage, en forme de temple, l'environnoit de son ombre; un vase d'or en

faisoit l'ornement ; un pain léger, d'une extrême blancheur, & quelques goutes d'une liqueur que nous primes d'abord pour du sang, mais qui n'est que le jus d'un fruit délicieux, étoient l'offrande du sacrifice. Ce culte n'avoit à nos yeux rien d'effrayant, rien de terrible ; te l'avouerai-je cependant ? Soit par la force de l'exemple, soit par le charme des paroles que proféroit le Sacrificateur, & par l'ascendant invincible que leur Dieu prenoit sur nos Dieux, le respect de ces étrangers, prosternés devant leur autel, nous frappa, nous saisit de crainte.

Après le sacrifice, on nous fit avancer sous les pavillons de Cortès. Il nous reçu avec cet air d'assurance & d'autorité d'un maître absolu qui commande. „ Mexicains, nous dit-il, le vrai Dieu, „ le Dieu que j'adore, le seul que l'on „ doit adorer, puisqu'il a créé l'univers, „ qu'il le gouverne & le soutient, vient „ de descendre sur ces bords ; & il com- „ mande à vos idoles de s'anéantir de- „ vant lui. C'est lui qui nous envoie „ pour abolir leur culte, & pour vous en- „ seigner le sien. Renversez vos autels „ sanglans, rasez vos temples abomi- „ nables, & cessez d'outrager le ciel par

„ des offrandes qu'il abhorre ; ou voyez „ en nous ses vengeurs. "

Pilpatoé lui répondit que, si le Dieu qu'il nous annonçoit étoit le Dieu de la nature entiere, il avoit l'empire des cœurs comme celui des élémens, qu'il n'avoit tenu qu'à lui d'être plutôt connu & adoré dans ces contrées ; qu'il étoit bien sûr qu'à sa voix le monde se prosterneroit ; que c'étoit le supposer foible que de s'armer pour sa défense ; que celui qui n'a qu'à vouloir, n'avoit pas besoin de secours ; & que c'étoit en faire un homme & s'ériger soi-même en Dieu, que de s'établir son vengeur. Il ajouta que si ces étrangers, plus éclairés, plus sages & plus heureux que nous, venoient, par la seule puissance de l'exemple & de la raison, nous détromper & nous instruire, nous croirions qu'en effet un Dieu se servoit de leur entremise ; mais que la menace & la violence étoient les armes du mensonge, indignes de la vérité.

Cortès, étonné, répliqua que les desseins de son Dieu étoient impénétrables, qu'il n'en devoit pas compte aux hommes ; qu'il commandoit, & que c'étoit à nous d'adorer & d'obéir. Il nous assura cependant qu'il n'employeroit jamais la

force qu'à l'appui de la vérité. Il ne doutoit pas, disoit-il, que Montezume & tous les Sages de ses Conseils & de sa Cour ne reconnussent aisément combien monstrueux & barbare étoit le culte des idoles qu'on arrosoit de sang humain ; mais le peuple, endurci, aveuglé par ses Prêtres, & accoutumé dès l'enfance à trembler devant ses faux Dieux, avoit besoin qu'on le forçât, par une heureuse violence, à laisser tomber le bandeau de l'ignorance & de l'erreur.

Alors on servit un festin. Cortès nous admit à sa table. Il nous vit regarder avec inquiétude les viandes qu'on nous présentoit ; car nous savions qu'on avoit égorgé un grand nombre de nos amis. Il pénétra notre pensée, & nous lui en fimes l'aveu. „ Non, dit-il, cet usage „ impie est en horreur parmi nous ; & „ ni la faim la plus cruelle, ni la plus „ dévorante soif ne vaincroient notre „ répugnance pour la chair & le sang „ humain „..... Quelle répugnance, grands Dieux ! Ils ne dévorent pas les hommes ; mais les en égorgent-ils moins ? Et qu'importe lequel des deux, du vautour ou du meurtrier, aura bu le sang innocent ?

Au sortir du festin, nous eûmes le

spectacle de leurs exercices guerriers. Les cruels ! On voit bien qu'ils sont nés pour détruire. Quel art profond ils en ont fait ! Ils s'élancerent, à nos yeux, sur ces animaux redoutables, que, d'une main, ils savent gouverner, tandis que l'autre fait voler autour d'eux un glaive étincelant & rapide comme l'éclair. Imaginez, s'il est possible, l'avantage prodigieux que leur donne sur nous la fougue, la vîtesse, la force de ces animaux, fiers esclaves de l'homme, & qui combattent sous lui !

Mais cet avantage étonnant, l'est moins que celui de leurs armes : puisses-tu ne jamais connoître l'usage qu'ils ont fait du feu, & d'un métal dur & tranchant, qu'ils méprisent, les insensés ! & auquel ils préferent l'or, inutile à notre défense. Puisses-tu ne jamais entendre cette foudroyante machine, dont on fit l'essai devant nous. Le tonnerre du ciel n'est pas plus effrayant, lorsqu'il roule sur les nuages. Inca, c'est le génie de la destruction qui leur a fait ce don fatal. Et ce ne seroit encore rien, sans l'intelligence & l'accord de leurs mouvemens imprévus, pour l'attaque & pour la défense. Cet art de marcher sans se rompre, de se

déployer à propos, de se rallier au besoin, cet art changé en habitude, est ce qui les rend invincibles. Nous défions la mort; nous la bravons comme eux; nous ne savons pas la donner.... A ces mots le jeune Cacique, laissant tomber sa tête sur ses genoux, & de ses mains cachant ses larmes : pardonne, dit-il à l'Inca, une rage, hélas ! impuissante. Il est des maux contre lesquels jamais le cœur ne s'endurcit.

Avant de nous congédier, Cortès, en échange de l'or, des perles, des tissus qu'on lui avoit offerts, nous fit quelques présens futiles, mais que leur nouveauté nous rendit précieux.

„ Je ne vous ai parlé, jusqu'à pré-
„ sent, ajouta-t-il, qu'au nom du Dieu
„ qui m'a choisi pour renverser vos ido-
„ les, & pour lui élever des temples
„ sur les débris de leurs autels; mais
„ vous voyez encore en moi le Ministre
„ d'un Roi puissant, d'un Roi qui, vers
„ les bords d'où le soleil se leve, regne
„ sur des États plus vastes, plus riches
„ & plus florissans que l'Empire de
„ Montezume. Il veut bien cependant
„ l'avoir pour allié. Dites à Montezume
„ que je viens à sa Cour pour lui offrir
„ cette alliance, & que Charles d'Au-

„ triche, Monarque d'Orient, ne doute
„ pas qu'on ne lui rende, dans la per-
„ sonne de son Ministre, tout ce qu'on
„ doit à la majesté & à l'amitié d'un
„ grand Roi. "

Pilpatoé lui répondit encore, que si son Maître étoit si riche & si puissant, on s'étonnoit qu'il envoyât chercher si loin des alliés & des amis; que Montezume seroit sans doute honoré de cette ambassade; mais qu'il falloit du moins attendre son aveu, pour pénétrer dans ses Etats.

„ Exposez-lui, nous dit Cortès, que,
„ pour le voir, j'ai traversé les mers;
„ que l'honneur de mon Roi exige qu'il
„ m'entende; que, sans lui faire injure,
„ il ne peut refuser de me recevoir dans
„ sa Cour; & que je serois trop indigne
„ de ce titre d'Ambassadeur, dont je
„ suis revêtu, si je m'en retournois chargé
„ de ses mépris, sans en avoir tiré ven-
„ geance. "

CHAPITRE VII.

LA réponse de Montezume ne se fit pas long-temps attendre. Il crut, par de nouveaux présens, adoucir le refus qu'il faisoit à Cortès de le laisser pénétrer plus avant. Mais Cortès reçut les présens, & persista dans sa demande.

Il avoit su quelle étoit la haine des Caciques pour Montezume ; il leur avoit promis d'abaisser son orgueil, d'assurer leur indépendance ; & déja reçu en ami dans le palais de Zampola (*), nous le trouvâmes environné d'une foule de Rois, tous vassaux de l'Empire, dont il avoit formé sa Cour.

" Vous voyez, lui dit Teutilé, avec
" quelle magnificence Montezume ré-
" pond à l'amitié d'un Roi qui veut
" bien rechercher la sienne. Mais les
" mœurs, les usages, les loix de son
" Empire ne lui permettent rien de
" plus ; & à moins de vous déclarer
" ses ennemis, vous ne pouvez tarder
" à quitter ce rivage ".

(*) *Zampoala.*

Cortès, à ces mots, regardant les Caciques, ses alliés, avec un air riant & fier, sembla vouloir les rassurer ; & puis, composant son visage : " Rendez-vous,
" nous dit-il, demain, au port où mes
" vaisseaux m'attendent ; vous y ap-
" prendrez ma résolution ".

A l'instant quelques-uns des siens, la frayeur peinte dans les yeux, vinrent lui parler en secret. Il écoute, & soudain, avec emportement, il nous ordonne de le suivre.

Il marche au temple, où l'on menoit de jeunes captifs destinés à être immolés à nos Dieux ; car c'étoit l'une de nos fêtes. Il arrive, au moment qu'on livroit les victimes aux mains du Sacrificateur. " Arrêtez, dit-il, arrêtez, hom-
" mes stupides & féroces. Vous offensez
" le ciel en croyant l'honorer ". A ces mots, s'élançant lui-même entre le Prêtre & les victimes, il commande qu'on les dégage & qu'on les garde auprès de lui.

Tout le Peuple étoit assemblé ; les Prêtres indignés, crioient au sacrilege, & demandoient vengeance pour leurs Dieux outragés ; un murmure confus, élevé dans la foule, annonçoit un soulévement ; Cortès n'attend pas qu'il écla-

te. Accompagné de quelques-uns des siens, il monte, & force le Cacique à monter les degrés du temple ; & là, saisissant d'une main ce Prince interdit & tremblant, & de l'autre levant sur lui son glaive prêt à le percer : " Bas les „ armes ! dit-il au Peuple, d'une voix „ forte & menaçante, ou je frappe, & „ je vais commander à l'instant qu'on „ égorge tout sans pitié ".

Le fer levé sur le Cacique, la voix de Cortès, sa menace, son étonnante résolution glacent tous les esprits ; & la rumeur est étouffée. Comment ne pas craindre celui qui brave impunément les Dieux ? A son courage, à sa fierté, il paroissoit un Dieu lui-même. Il se fait amener les Sacrificateurs, qui s'étoient retirés à l'ombre des autels. " Hé bien ! „ dit-il, est-ce ainsi que vos Dieux vous „ défendent, vous & leur temple ? Qui „ les retient ? qui les enchaîne ? Je ne „ suis qu'un mortel ; que ne m'écrasent-„ ils, puisque j'ose les insulter ? Allez, „ vos Dieux sont impuissans ; ils ne sont „ rien que les fantômes du délire & de „ la frayeur. Des Dieux avides de car-„ nage, & nourris de chair & de sang ! „ Pouvez-vous bien y croire ? Et si vous „ y croyez, pouvez-vous adorer les

„ plus méchans des êtres ? Abjurez ce „ culte exécrable, & renoncez, pour „ le vrai Dieu, à ces idoles monstrueu-„ ses, que vous nous allez voir briser ".

Il dit, & profitant de la terreur profonde dont tout le Peuple étoit frappé, il commande à sa troupe de renverser nos Dieux du haut de leurs autels, & de les rouler hors du temple.

A ce comble d'impiété, nous espérions tous que le temple s'écrouleroit sur les profanateurs. Le temple resta immobile ; & nos Dieux, renversés, roulés dans la poussiere, se laisserent fouler aux pieds.

L'étranger, alors, reprenant une sérénité tranquille : " Peuple, dit-il, voilà „ vos Dieux. C'est à ces simulacres vains „ que vous avez sacrifié des millions „ de vos semblables. Ouvrez les yeux, „ & frémissez ". Ensuite il fit venir les jeunes Indiens arrachés des mains des Prêtres. " Mes enfans, leur dit-il, vi-„ vez ; donnez la vie à d'autres hom-„ mes ; rendez-la douce, tranquille, „ heureuse à ceux dont vous l'avez re-„ çue ; & gardez-en le sacrifice pour le „ moment où votre Prince, votre pa-„ trie & vos amis vous le demanderont „ dans les combats.

" Vous voyez, reprit-il, en nous
„ adreſſant la parole, que j'ai quelque
„ raiſon de vouloir pénétrer juſqu'à la
„ Cour de Montezume. A demain. Ren-
„ dez-vous au port; vous jugerez s'il
„ eſt prudent qu'il perſiſte dans ſon re-
„ fus ".

Inca, tu ne peux concevoir la révolution ſoudaine qui ſe fit dans tous les eſprits, quand le Peuple fut aſſuré de la ruine de ſes Dieux. Imagine-toi des eſclaves flétris, courbés dès leur naiſſance ſous les chaînes de leurs tyrans, & qui, tout-à-coup délivrés de cette longue ſervitude, reſpirent, ſoulagés d'un fardeau accablant: tel fut le Peuple de Zampola. D'abord un reſte de frayeur troubloit & réprimoit ſa joie. Il ſembloit craindre que la vengeance de ſes Dieux ne fût qu'aſſoupie, & ne vînt à ſe réveiller. Mais, quand il les vit mutilés, & diſperſés hors de leur temple, il ſe livra à des tranſports qui firent bien voir que ſon culte n'avoit jamais été que celui de la crainte, & qu'il déteſtoit dans ſon cœur les Dieux que ſa bouche imploroit.

" Sans doute, dit l'Inca; & il n'eſt
„ pas dans l'homme, d'aimer, d'ado-
„ rer autre choſe qu'un être juſte & bien-

„ faiſant, tel que vous l'annonçoient,
„ que l'adoroient eux-mêmes ces étran-
„ gers, dont je conçois une autre opi-
„ nion que vous ". Ce ſont des tigres, dit le Cacique, qui adorent un tigre comme eux. Ils nous annoncent un Dieu de paix, un Dieu propice & débonnaire; c'eſt un piege qu'ils tendent à la crédulité. Leur Dieu eſt cruel (*a*), implacable, & mille fois plus altéré de ſang que tous les Dieux qu'il a vaincus.

Apprends que, ſous nos yeux, ils lui ont immolé plus d'un million de victimes; qu'en ſon nom ils ont fait couler des flots de larmes & de ſang; qu'il n'en eſt point raſſaſié, & qu'il leur en demande encore. Mais laiſſe-moi pourſuivre; tu vas bientôt connoître & déteſter ces impoſteurs.

Le lendemain on nous mena au port, où étoit la flotte de Cortès; & l'on nous dit de l'y attendre. Mille penſées nous agitoient. Ce que nous avions vu la veille, ce que nous avions entendu, l'aſcendant que prenoit cet homme inconcevable ſur l'eſprit des Caciques & ſur l'âme des Peuples, l'apparence de ſes vertus, la puiſſance de ſa parole, la chûte de nos Dieux, le triomphe du

sien, tout nous plongeoit dans des réflexions accablantes sur l'avenir.

Cependant, du haut du rivage, nous admirions ces canots immenses, dont la structure étoit un prodige pour nous. Leurs larges flancs sont un assemblage de bois solides, qu'on a courbés & façonnés comme des joncs flexibles; leurs aîles sont des tissus d'écorce, suspendus à des tiges d'arbres aussi élevés que nos cedres; ces tissus, flottans dans les airs, se laissent enfler par les vents. Ainsi c'est aux vents qu'obéit cette forteresse mouvante; une seule rame, attachée à l'extrémité du canot, lui sert à diriger son cours.

Comme nous étions occupés de cette effrayante industrie, Cortès arrive, accompagné des siens. A l'instant ses Soldats se jettent sur les barques. Nous croyons les voir s'éloigner; mais cette fausse joie est tout-à-coup suivie de la plus profonde douleur. Nous voyons dépouiller ces vastes édifices: bois, métaux, voiles & cordages, on enleve tout; & Cortès, donnant l'exemple à sa troupe, s'élance, la flamme à la main, embrase l'un de ses canots, & les fait tous réduire en cendres.

Tandis que la flamme ondoyante les

enveloppe & les consume, Cortès, avec une tranquillité insultante, nous regarde, & nous parle ainsi: " Tant que " j'aurois eu le moyen de m'éloigner " de ce rivage, Montezume auroit pu " douter si je persisterois dans ma ré- " solution. Mexicains, dites-lui ce que " vous avez vu; & qu'il se prépare à " me recevoir en ami, ou en ennemi ". Ce fut avec cette arrogance qu'il nous renvoya consternés.

NOTE.

(*a*) LEUR *Dieu est cruel*]. Barthelemi de Las-Casas, après avoir fait à Charles-Quint la peinture des cruautés commises dans le Nouveau Monde: " Voilà, dit-il, pourquoi les Indiens " se moquent du Dieu que nous adorons, & " persistent opiniâtrement dans leur incrédu- " lité: ils croient que le Dieu des chrétiens " est le plus méchant des Dieu; parce que " les chrétiens qui le servent & qui l'ado- " rent, sont les plus méchans & les plus cor- " rompus de tous les hommes ".
(*Découverte des Ind. Occid. pag.* 180.)

CHAPITRE VIII.

MONTEZUME attendoit notre retour avec impatience. Il assembla ses Ministres & ses Prêtres pour nous entendre. La présence des Prêtres nous fit dissimuler l'humiliation & l'opprobre dont le Dieu de Cortès avoit couvert nos Dieux; tout le reste fut exposé dans un récit fidele & simple, & quelques figures tracées nous aiderent à faire entendre ce qui ne pouvoit s'exprimer. Le Monarque nous écoutoit avec cet étonnnement stupide, qui semble interdire à l'ame la pensée & la volonté. " Ces étrangers, „ dit-il, ont sur nous, je l'avoue, un „ ascendant qui m'épouvante. Tout ce „ que vous m'en racontez, me semble „ tenir du prodige; & j'y vois quelque „ chose au-dessus de l'humain ".

" Ils sont plus éclairés, sans doute, „ & plus industrieux que nous, lui dit „ Pilpatoé; mais toutes leurs lumieres „ ne les rendent pas immortels. La fatigue, la faim, le sommeil, la douleur, tous les besoins, tous les maux „ de la vie sont faits pour eux comme „ pour nous. Leur ame s'écoule avec „ leur

„ leur sang par la piqûre d'une fleche, „ comme celle d'un Indien: c'est ce que „ je voulois savoir; le reste est de peu „ d'importance ".

Montezume, à qui ce discours devoit inspirer du courage, n'en parut point touché. Il regardoit les Prêtres, & il sembloit chercher à lire dans leurs yeux.

Alors le Pontife se leve, & d'un air imposant: " Seigneur, dit-il à Mon„ tezu, ne vous étonnez pas de la foi„ blesse de nos Dieux & de la déca„ dence où tombe leur Empire. Nous „ avons évoqué le puissant Dieu du mal, „ le formidable Telcalépulca. Il nous „ est apparu sur le faîte du temple, „ dans les ténebres de la nuit, au mi„ lieu des nuages que sillonnoit la fou„ dre. Sa tête énorme touchoit au ciel, „ ses bras, qui s'étendoient du midi jus„ qu'au nord, sembloient envelopper „ la terre; sa bouche étoit remplie du „ venin de la peste, qu'elle menaçoit „ d'exhaler; dans ses yeux sombres & „ cavés pétilloit le feu dévorant de la „ famine & de la rage; il tenoit d'une „ main les trois dards de la guerre, de „ l'autre il secouoit les chaînes de la „ captivité. Sa voix, pareille au bruit

„ des vents & des tempêtes, nous a
„ fait entendre ces mots : on me dé-
„ daigne ; on ne fait plus couler sur
„ mes autels que le sang de quelques
„ victimes, que l'on néglige d'engraiſ-
„ ser. Qu'eſt devenu le temps où vingt
„ mille captifs étoient égorgés dans mon
„ temple ? Ses voûtes ne retentiſſoient
„ que de gémiſſemens & de cris dou-
„ loureux, qui rempliſſoient mon cœur
„ de joie ; mes autels nageoient dans le
„ sang ; mon parvis regorgeoit d'offran-
„ des. Montezume a-t-il oublié que je
„ suis Telcalépulca, & que tous les
„ fléaux du ciel sont les miniſtres de
„ ma colere ? Qu'il laiſſe tous les au-
„ tres Dieux languir, tomber de défail-
„ lance ; leur indulgence les expoſe au
„ mépris : en le souffrant ils l'encou-
„ ragent ; mais c'eſt le comble de l'im-
„ prudence de négliger le Dieu du mal ".

Epouvanté d'un tel prodige, Montezume ordonne à l'inſtant que, parmi les captifs on en choiſiſſe mille pour les immoler à ce Dieu ; que dans ſon temple tout abonde pour les engraiſſer à la hâte ; & qu'il en ſoit fait inceſſamment un ſacrifice ſolemnel.

A ce récit, l'Inca s'écrie en frémiſſant : " Quoi ! dans un jour, mille vic-

„ times ! " Que veux-tu, lui dit le Cacique ? Tant de calamités ont affligé la terre, que l'homme, foible & malheureux, a regardé le Dieu du mal comme le plus puiſſant des Dieux ; & pour le déſarmer, il croit devoir lui rendre un culte barbare & ſanglant, un culte enfin qui lui reſſemble. Je te l'ai dit, ces étrangers lui ſacrifient comme nous. Et à quelle autre Divinité offriroient-ils tant d'homicides ? C'eſt là le ſecret qu'ils nous cachent ; & c'eſt par-là, ſans doute, qu'ils gagnent la faveur de ce Dieu altéré de larmes & de ſang.

L'indolent & foible Monarque croyoit avoir pourvu à tout, en ordonnant ce ſacrifice ; mais ſon ennemi s'avançoit. Vainqueur de nos voiſins (*), & ſecondé par les vaincus, il parut avec une armée. Ce fut alors que Montezume ne diſſimula plus ſon découragement. Il voulut eſſayer encore avec les Eſpagnols la force des bienfaits ; il leur offrit de partager avec eux ſes tréſors immenſes, & de faire pour eux les frais d'une nouvelle flotte, s'ils vouloient s'éloigner : miſérable reſſource ! C'étoit leur

(*) Le peuple de Tlaſcala.

montrer sa foiblesse, accroître leur orgueil, & irriter encore leur insatiable avarice. Aussi Cortès, plus obstiné & plus arrogant que jamais, déclara-t-il qu'en vain l'on croyoit l'éblouir par des présens qu'il mépriſoit; que l'or n'effaçoit point les taches que faisoit l'injure; & que l'affront qu'il avoit reçu, ne se lavoit que dans le sang.

Cette Ville superbe, qui n'est plus que ruines, la malheureuse Mexico, s'élevoit au milieu d'un lac, comme sortant du sein des eaux; on y arrivoit par des digues, qu'on pouvoit couper aisément; celle par où venoit Cortès, traversoit la ville où regnoit mon pere; & pour disputer ce passage, mon pere ne demandoit que l'aveu de Montezume; il ne put l'obtenir: il fallut recevoir ces étrangers comme nos maîtres, nous humilier devant eux.... O combien je frémis! combien je détestai l'ordre absolu qui nous forçoit à cet abaissement! Quel vice, dans un Roi, qu'un excès de foiblesse! Il vient lui-même, désarmé au devant de ses ennemis, s'efforçant de cacher sa honte sous sa vaine magnificence; il les reçoit avec toutes les marques de la joie & de l'amitié, les comble de présens, les invite à loger

dans le palais du roi son pere (*), & inaccessible pour nous, n'est plus visible que pour eux. Cortès, le plus dissimulé des hommes, le flatte, l'éblouit, gagne sa confiance, & l'attire (adresse incroyable!) dans ce palais changé en forteresse, qu'ils occupoient, lui & les siens.

Ah! c'est ici, s'écria le Cacique, le comble de la perfidie, de l'insolence, & de l'outrage. Au milieu de sa ville, au milieu de son Peuple, & dans le palais de son pere, Montezume lui-même est retenu captif, en ôtage par ces brigands. Ils font plus, & pour achever d'abattre & d'avilir son ame, ils l'enchaînent comme un esclave, ou plutôt comme un criminel. Montezume, que son orgueil & son courage avoient abandonné, tendit les mains, & sans se plaindre, reçut ces liens flétrissans. Il porta la bassesse jusqu'à se réjouir, lorsqu'on daigna l'en délivrer.

Honteux de sa foiblesse, il voulut la cacher à son peuple, à sa Cour, à ses Ministres même. Il dit qu'il venoit d'expier, par une peine volontaire, la mort

(*) Le Palais d'Axayaca.

de quelques-uns des Soldats de Cortès (*a*), tués dans les champs de Zampola ; il permit que, devant ſes yeux, on fît brûler vifs ceux des ſiens qui avoient puni leur inſolence. Je vis ce brave Colpoca, qui, dans l'émeute de ces brigands, en avoit tué deux de ſa main, & qui s'étoit montré à nous, de la droite portant la tête d'un Caſtillan (*) & de la gauche la fleche encore ſanglante dont il l'avoit percé ; je le vis, ce brave homme, à qui jamais la peur n'avoit fait baiſſer la paupiere, cet homme tel, que ſi le Mexique en avoit eu vingt comme lui, le Mexique eût été ſauvé ; je le vis périr dans les flammes : Cortès l'y fit jetter vivant. Regarde ce jeune homme qui pleure en m'écoutant : c'eſt ſon frere : il alloit ſe brûler avec lui ; je le retins, & je lui dis : " Que fais-tu ? tu nous abandon-„ nes ! tu veux mourir ; & tu n'es pas „ vengé " !

Montezume dévora tout, les affronts & les violences ; il ſe loua de la bonté, de la nobleſſe de Cortès ; il feignit d'être heureux & libre, au milieu de ſes

(*) Ce Caſtillan s'appelloit Arguello.

Gardes qui le faiſoient trembler, & qu'il appelloit ſes amis. Le malheureux invitoit ſon Peuple à venir leur donner des fêtes, & ſa Cour à les honorer. Le bien de ſon Empire, le maintien de la paix, l'avantage de cette alliance, qui déguiſoit ſa ſervitude, les avis ſecrets de ſes Dieux, il mit tout en uſage pour nous en impoſer. Il voulut même paroître libre à ceux dont il étoit l'eſclave. Il prévenoit leur volonté pour ſe diſpenſer de la ſuivre, & s'impoſoit les plus dures loix, de peur qu'on ne les lui dictât. A l'avarice de ſes maîtres il prodiguoit des monceaux d'or. Il offrit de rendre à leur Prince un hommage que leur orgueil eût à peine exigé de lui. Il croyoit donner à cet acte de foibleſſe & de dépendance l'apparence de la juſtice & de la magnanimité ; & il ſe conſoloit de s'avilir lui-même pourvu qu'on ne vît pas qu'il y étoit forcé. Ses Dieux, qui le trompient, qui l'avoient tous trahi, furent les ſeuls qu'il défendit avec une noble conſtance ; tout le reſte, l'honneur, la liberté, les biens de ſon Peuple & de ſa Couronne, tout fut abandonné à ſes inſolens oppreſſeurs.

Il eſpéroit qu'à la fin, comblés de ſes

préſens, adoucis par ſes complaiſances, raſſaſiés de notre honte & de leur gloire, ils conſentiroient à nous délivrer d'eux. Ils le promirent ; & le ciel ſembla vouloir les y contraindre : car on apprit que de nouveaux brigands, partis des mêmes régions, venoient leur ravir leur conquête ; & Cortès, obligé de les aller combattre, ne pouvoit laiſſer dans nos murs qu'un très-petit nombre des ſiens. Mais tel étoit l'étonnement, l'abattement de Montezume, que ce petit nombre ſuffit pour le retenir parmi eux. On le preſſa de conſentir à ſa délivrance, il en fut offenſé. Il dit qu'il n'étoit point captif, que ſa conduite étoit volontaire, & plus ſage qu'on ne penſoit ; qu'il lui en avoit aſſez coûté pour s'attacher de tels amis, & qu'il ne vouloit pas s'expoſer au reproche de leur avoir manqué de foi.

" J'ai leur parole, ajouta-t-il, qu'après s'être aſſurés de la nouvelle flotte, ils vont s'éloigner de ces bords ".

Montezume étoit ſi frappé de cette illuſion, que toute la ſcélérateſſe du crime dont tu vas frémir, put à peine le détromper. On célébroit l'une de nos fêtes ; & il étoit d'uſage, dans ces ſolemnités, de rendre hommage aux Dieux

par des danſes publiques. La fleur de la jeune nobleſſe s'y diſtinguoit par ſa magnificence ; & Montezume, ſur la foi de la paix, voulut que ces brigands, qu'il appelloit ſes hôtes, fuſſent préſens à ce ſpectacle. Ils étoient en petit nombre, mais ils étoient armés ; & nous étions ſans armes comme ſans défiance. Qu'on s'imagine voir des linx, des léopards errans autour d'un pâturage, où bondit un foible troupeau de chevreuils ou de daims paiſibles. La ſoif du ſang qui les dévore, s'irrite ſourdement au fond de leurs entrailles ; ils approchent ſans bruit, diſſimulant leur rage ; mais leurs regards avides la décelent ; & tout-à-coup s'y abandonnant, ils s'élancent ſur le troupeau, dont ils font un carnage horrible. Tels on voyoit les Caſtillans témoins de nos paiſibles jeux, nous entourer, nous obſerver avec des yeux où l'avarice étinceloit comme une fievre ardente. L'or, les perles, les diamants dont nous étions parés, viles richeſſes qu'ils adorent, allumerent en eux cette ardeur furieuſe pour laquelle rien n'eſt ſacré. Eperdus, forcenés, ſe donnant l'un à l'autre le ſignal (*) du

(*) Ce ſignal étoit le nom de ſaint Jacques.

meurtre & de la rapine, ils tirent le glaive; & fondant ſur les Indiens, ils égorgent tout ce que la frayeur, l'épouvante & la fuite ne dérobent pas à leurs coups. Maîtres de ce champ de carnage, on les voyoit dépouiller leur proie, & s'applaudir de leur butin, auſſi peu ſenſibles aux plaintes des mourans, que le ſont les bêtes féroces au cri des animaux tremblans qu'elles déchirent, & dont elles boivent le ſang.

Après ce crime atroce, il falloit, ou périr, ou nous délivrer de ces traîtres. Montezume eut beau colorer la noirceur de leur attentat; on ne l'écouta plus: l'emportement du Peuple & ſa fureur étoient au comble. Il vint au palais de mon pere le ſupplier de prendre ſa défenſe, & de l'aider à délivrer ſon Roi. O mon pere! ſi la valeur, la prudence, la fermeté avoient pu ſauver ta patrie, qui mieux que toi, eût mérité d'en être le libérateur? Sous lui le trouble & le tumulte font place à l'ordre & au conſeil. A la tête du Peuple, il force l'ennemi à ſe retirer dans l'enceinte du palais qui lui ſert d'aſyle, le réduit à ne plus paroître, & l'aſſiege de toutes parts. Alors on nous annonce le retour de Cortès.

NOTE.

(a) *QUELQUES-UNS des ſoldats de Cortès*]. Deſcalante, & ſept Eſpagnols, du nombre de ceux qu'on avoit laiſſés à la Vera-Crux. Ils avoient pris parti pour des mutins contre les troupes de l'Empire.

CHAPITRE IX.

CET heureux brigand, délivré d'un rival (*) qui venoit lui disputer sa proie, avoit tiré de nouvelles forces du parti opposé au sien (a). Plus fier que jamais, il arrive, il s'avance ; un silence morne l'étonne en entrant dans nos murs. Il pénetre avec défiance jusqu'aux portes de son palais, & s'y enferme avec ses compagnons.

Mon pere les suivoit des yeux ; il entendit leurs cris de joie. „ Demain, dit-il, demain, si le ciel nous seconde, nous changerons ces cris en des cris de douleur „. En effet, dès le jour suivant, tout le Peuple fut sous les armes, & mon pere ordonna l'assaut. Inca, ce moment fut terrible. S'il ne nous eût fallu franchir que des murs hérissés de lances & d'épées, ce péril ne seroit pas digne d'être rappellé ; mais peins-toi un mur de feu, un rempart foudroyant, d'où partoient sans cesse, à travers des tourbillons de fumée & de flamme, une grêle homicide & d'horribles tonnerres, dont tous les coups étoient marqués par un vuide affreux dans nos rangs. Ce vuide étoit rempli ; nos Indiens, couverts du sang de leurs amis, qui rejailliſſoit autour d'eux, marchoient sur des monceaux de morts. C'étoit le courage effréné de la haine, de la vengeance & du désespoir réunis. On travailloit obstinément à briser les murs & les portes ; on se faisoit, avec des lances, des échelons pour s'élever ; les Indiens blessés servoient, en expirant, de degrés à leurs compagnons, pour atteindre au haut des murailles ; le trouble, l'effroi, l'épouvante regnoient au dedans, la fureur au dehors. C'en étoit fait, si le Soleil, en nous dérobant sa lumiere, n'eût pas terminé le combat.

La nuit, des fleches enflammées embraserent les tois de ce palais funeste ; l'horreur de l'incendie en écarta le sommeil ; & tandis qu'au milieu des siens, Cortès travailloit à l'éteindre, nous prîmes un peu de repos. Mais l'aurore du jour suivant nous vit les armes à la main.

L'ennemi sort ; la ville entiere devient un champ de bataille. Notre sang l'inonda ; mais nous vîmes aussi, &

(*) Narvaëz.

avec des transports de joie, couler celui des Castillans. La nuit fit cesser le carnage. L'ennemi rentra dans ses murs.

Il fallut donner quelques jours aux devoirs de la sépulture; & l'ennemi les employa à construire des tours mouvantes, pour combattre à l'abri d'une grêle de pierres, qu'on lui lançoit du haut des toits. Cependant mon pere appliquoit tous ses soins à éviter, dans le combat, ce désordre qui nous perdoit; à donner à nos mouvemens plus d'accord & d'intelligence; à établir ses postes, disposer ses attaques, ménager pas à pas une retraite à ses troupes, & l'interdire à l'ennemi. La ville bâtie au milieu d'un lac étoit coupée de canaux, dont les ponts, faciles à rompre, pouvoient laisser après nous de larges fossés à franchir. C'est sur-tout de cet avantage qu'il vouloit qu'on sût profiter.

„ O mes enfans, nous disoit-il, gardez-vous de cette ardeur aveugle, „ qui vous ôte la liberté d'agir ensemble & de concert. La foule est toujours foible; & dans les flots pressés „ d'un Peuple qui charge en tumulte, „ le nombre nuit à la valeur. Observez dans vos mouvemens l'ordre que

„ je vous ai prescrit, je vous réponds „ de la victoire. Elle coûtera cher; „ mais ce n'est pas ici le moment de „ nous ménager. Il seroit indigne de „ nous de fuir, dans les combats, la „ mort qui nous attend sous nos toits, „ dans les bras de nos enfans & de nos „ femmes. Mais la liberté, la vengeance, la gloire d'avoir bien servi „ votre patrie & votre Roi, vous ne „ les trouverez qu'avec moi, au milieu de vos ennemis terrassés „.

Enfin, du palais de Cortès, on vit sortir ces tours pleines d'hommes armés, que traînoient de fiers quadrupedes, & dont la cîme chancelante lançoit de rapides feux. Mais des pierres énormes, tombant du haut des toits, les eurent bientôt fracassées. On combattit à découvert, sans trouble & sans confusion. Le meurtre étoit affreux, mais tranquille. A travers l'incendie de nos palais, où l'ennemi portoit la flamme, la fureur marchoit en silence; la mort s'avançoit à pas lents. Chaque tranchée étoit un poste, attaqué, défendu avec acharnement. L'avantage des armes, de ces armes terribles qui sont l'image de la foudre, étoit le seul qu'eût l'ennemi sur nous; mais quel

nombre, ou quelle valeur peut compenſer cet avantage ? Ce fut ce qui rendit douteux le ſuccès d'un combat ſi long & ſi ſanglant. L'ennemi nous céda la place, mais plutôt laſſé que vaincu.

Mon pere, en nous montrant parmi les morts quarante de ces furieux (*b*), nous faiſoit eſpérer d'exterminer le reſte. " Encore deux combats comme ce-„ lui-ci, nous diſoit-il, & le Mexique „ eſt délivré „.

Le Peuple regardoit d'un œil avide les Caſtillans étendus à ſes pieds. " Ils „ ne ſont pas immortels „, diſoit-il, en comptant leurs bleſſures. Chacun s'attribuoit la gloire d'"avoir porté l'un de ces coups.

Encouragé par ce ſpectacle, on attendit avec impatience l'aſſaut remis au lendemain. Il fut tel que les aſſiégés ne pouvoient plus le ſoutenir. On approchoit des murs; on alloit bientôt les franchir, & gagner la premiere enceinte. Cortès alors, déſeſpéré, força Montezume à paroître, pour nous ordonner de ceſſer. Montezume ſe montre, &, du haut des murailles, il fait ſigne de l'écouter. Sa préſence ſuſpend l'aſſaut. Le Peuple, ſaiſi de reſpect, ſe

proſterne, & prête ſilence. Le Monarque éleva la voix : il remercia ſes Sujets d'avoir tenté ſa délivrance ; mais il leur dit qu'il étoit libre, & au milieu de ſes amis. " Du reſte, ils conſentent, „ dit-il, à ſe retirer dès demain, pour-„ vu qu'à l'inſtant même l'on mette „ bas les armes, & que, pour ſigne de „ la paix, on ceſſe toute hoſtilité. Je „ le veux, je vous le commande. „ Obéiſſez à votre Roi „.

La multitude, à cette voix, étoit incertaine & flottante. Mon pere la détermina.

" Si tu es libre, grand, Roi, dit-„ il à Montezume, ſors de ta priſon, „ & viens regner ſur nous. Juſques-là „ nous n'écoutons point un malheu-„ reux Prince, qu'on force à ſe trá-„ hir lui-même. Non, Peuple, ce n'eſt „ pas votre Roi qui vous parle; c'eſt „ un captif que l'on menace, & qui „ ſubit la loi de la néceſſité. Sa bou-„ che demande la paix ; ſon cœur im-„ plore la vengeance. Vengez-le donc, „ ſans écouter ce que lui dictent ſes „ tyrans „.

A ces mots l'aſſaut recommence. On crie au Roi de s'éloigner. L'ennemi l'arrête, & l'expoſe à nos coups. Mon

pere, qui tremble pour lui, veut détourner l'attaque... Il n'eſt plus temps. Une pierre fatale a frappé Montezume. Il chancelle, & tombe expirant dans les bras de ſes ennemis. En le voyant tomber, le Peuple jette un cri de douleur, s'épouvante & s'enfuit, comme chargé d'un parricide. Bientôt l'ennemi nous renvoie ſon corps pâle & défiguré. Une multitude éplorée accourt, s'empreſſe, l'environne, & déteſtant la main qui l'a frappé, remplit l'air de ſes hurlemens, & baigne ſon Roi de ſes larmes.

Les Caciques s'aſſemblent, & mon pere eſt élu pour ſuccéder à Montezume. Alors un nouveau plan d'attaque & de défenſe acheve de déconcerter & d'effrayer nos ennemis.

Mon pere, aux aſſauts meurtriers, préféra les lenteurs d'un ſiege. Dans une enceinte inacceſſible au feu des Eſpagnols, il les fit entourer de tranchées & de remparts. Les travaux avançoient; Cortès s'en épouvante; & il médite ſa retraite. C'étoit le moment déciſif. Il lui falloit, pour s'échapper, repaſſer ſur l'une des digues dont le lac étoit traverſé; & mon pere, ayant bien prévu que Cortès choiſiroit les ombres de la nuit pour favoriſer ſon paſſage, fit rompre les ponts de la digue, la borda d'une multitude de canots remplis d'Indiens, habiles à tirer de l'arc & de la fronde; & à la tête de ſes Caciques, il voulut lui-même charger la colonne des ennemis. Tout fut exécuté, mais avec trop d'ardeur. Des canots on voulut s'élancer ſur la digue. Cette imprudence coûta la vie à une foule d'Indiens. Deux cens des Soldats de Cortès & mille de ſes alliés tomberent ſous nos coups; un pont volant ſauva le reſte; & quand le jour vint éclairer le carnage de la nuit, on trouva ceux des Caſtillans dont la mort nous avoit vengés, on les trouva chargés de l'or qu'ils étoient venus nous ravir, & dont le poids les avoit accablés. Ainſi l'or une fois fut utile à notre défenſe.

Dans ce combat, où le lac du Mexique avoit été rougi de ſang, mon pere avoit reçu deux bleſſures mortelles. A ſon heure derniere il m'appella, & il me dit: „ Mon fils, tu vois le fruit „ d'un mauvais regne. Ces brigands re„ viendront plus forts, ſecondés de „ ces mêmes Peuples que Montezu„ me a fait gémir. Hélas! je prévois,

„ en mourant, la ruine de ma pa-
„ trie, moins malheureux de ne pas
„ lui ſurvivre, & d'avoir fait, juſ-
„ qu'au dernier ſoupir, ce que j'ai pu
„ pour la ſauver. Défends-la comme
„ moi, défends-la même ſans eſpéran-
„ ce; & ſois le dernier à combattre
„ ſur ſes débris „. A ces mots, je me ſentis preſſer entre ſes bras; & de ſes levres éteintes m'ayant donné le baiſer paternel, il expira.

Ce ſouvenir cruel & tendre émut ſi vivement le Héros Mexicain, que ſa voix en fut étouffée; & les Incas, les yeux attachés ſur un fils ſi vertueux & ſi ſenſible, attendirent en ſilence que ſon cœur ſe fût ſoulagé.

NOTES.

(*a*) *Du parti oppoſé au ſien*] La conduite de Cortès, dans cette occaſion, eſt regardée comme le plus beau trait de ſa vie. (*Voyez Antonio de Solis*).

(*b*) *Quarante de ces furieux*]. Les deux tiers des Eſpagnols, & Cortès lui-même, avoient été bleſſés dans ce combat.

CHAPITRE X.

POUR ſuccéder à mon vertueux pere, reprit Orozimbo, le choix des Caciques tomba ſur le jeune Guatimozin, ſon neveu, mon ami, le plus vaillant des hommes. Hélas! il ſe montra bien digne de ce choix; mais le ſort trahit ſon courage.

Cortès revint au bord du lac avec des forces redoutables. A mille Caſtillans (*) ſa fortune avoit joint plus de cent mille auxiliaires: telle étoit l'ardeur de nos peuples à voler au devant du joug.

L'épouvante ſe répandit dans toutes les villes voiſines. Les unes ſe rangerent du côté de Cortès, & prirent les armes pour lui; d'autres ſe trouverent déſertes; & leurs habitans éperdus, ou ſe ſauverent dans nos murs, ou s'enfuirent vers les montagnes.

Dans peu, ſur le lac du Mexique, nous vîmes lancer une flotte (**) ſemblable à celle qui ſur nos bords, avoit apporté ces brigands. La multitude de

(*) Il avoit reçu d'Eſpagne de nouveaux ſecours.
(**) Compoſée de treize brigantins.

nos canots eut beau l'environner & l'assaillir de toutes parts, brisés, engloutis par le choc de ces barques énormes, ils faisoient périr avec eux les Mexicains dont ils étoient chargés.

Le génie & l'activité de notre jeune Roi firent des efforts inouis, pour suppléer à l'avantage que les barques des ennemis avoient sur nos frêles canots. Son ardeur, son intelligence se signalerent encore plus à la défense de nos digues. Dans les travaux, dans les dangers, par-tout & sans cesse présent, il étoit l'ame de son Peuple. Le feu de son courage enflammoit tous les cœurs. Les obstacles qu'il opposa aux approches des Castillans, lasserent enfin leur constance. Effrayés des travaux & des périls d'un long siege, ils nous proposerent la paix. Tout le Peuple la demandoit; le Roi y consentit lui-même; la famine qui nous pressoit y disposoit tous les esprits; les Prêtres, au nom de leurs Dieux, furent les seuls qui s'y opposerent. Ils avoient abattu l'ame de Montezume; ils flatterent imprudemment l'audace de Guatimozin. Une ombre de péril les avoit d'abord consternés, une apparence de succès les rendit aussi arrogans qu'ils avoient été lâches.

Sur la foi d'un oracle, nous refusâmes la paix. Crédulité fatale! un Dieu plus fort que tous nos Dieux, démentit leur vaine promesse. Il fit descendre des montagnes les peuples les plus indomptés; (*) il changea leur féroce orgueil en un zele ardent & docile; & Cortès n'eut pas plutôt vu grossir son camp de leurs fiers bataillons, qu'il résolut de nous livrer l'assaut.

Le passage sur les trois digues fut ouvert, malgré les efforts d'un courage déterminé. L'ennemi pénétra jusques dans nos murs, s'y établit parmi des ruines. Il s'avança, précédé du carnage que faisoient devant lui ses foudroyantes armes; &, par trois routes opposées, parvenu enfin jusqu'au centre de cette ville, où, depuis trois jours, regnoient l'épouvante & la mort.... A ces mots il s'interrompit par un frémissement de rage. „ O „ souvenir affreux! “ s'écria-t-il, & ses yeux sembloient indignés de voir encore la lumiere.

L'Inca tâchoit de le calmer. Ah! reprit le malheureux Prince, tu vas

(*) Les Otomies.

juger toi-même si ma douleur est juste ! Je combattois près de mon Roi ; j'avois quitté le palais de mes peres ; & dans ce palais assiégé, j'avois abandonné ma sœur, une sœur adorée, à qui moi-même j'étois plus cher que la lumiere du jour. Pour sa garde & pour sa défense, j'avois laissé, à la tête de quelques Indiens, le brave Télasco, le fidele ami de mon cœur, celui de tous les hommes que j'ai le plus aimé, à qui ma sœur étoit promise. Ce digne ami se défendoit avec tout le courage de l'amour & du désespoir ; il l'inspiroit à ses soldats ; chacun d'eux sembloit, comme lui, protéger les jours d'une amante. Aucune de leurs fleches ne partoit en vain ; le vestibule du palais étoit inondé de sang ; la mort en défendoit l'approche. Mais des palais voisins, que l'ennemi avoit embrâsés, l'incendie atteint celui-ci. Les assiégés y sont enveloppés d'un tourbillon de fumée ; la flamme perce à travers ce nuage ; elle s'attache aux lambris de cedre, & s'y répand à flots pressés.

Le péril de ma sœur occupe seul mon ami ; il la cherche au milieu de l'embrâsement ; & dans ce palais solitaire,

taire, dont ses soldats, de tous côtés, défendent l'enceinte, il appelle, avec des cris perçans, sa chere Amazili. Il la trouve éperdue, courant échevelée, & le cherchant pour l'embrasser, avant de périr dans les feux. „ O chere moi-„ tié de mon ame ! lui dit-il, en la „ saisissant, & en la serrant dans ses „ bras, il faut mourir, ou être escla-„ ves. Choisis : nous n'avons qu'un „ instant. --- Il faut mourir, lui ré-„ pondit ma sœur. „ Aussi-tôt il tire une fleche de son carquois, pour se percer le cœur. „ Arrête, lui dit-„ elle, arrête ! commence par moi : „ je me défie de ma main, & je „ veux mourir de la tienne. "

A ces mots, tombant dans ses bras, & approchant sa bouche de celle de son amant, pour y laisser son dernier soupir, elle lui découvre son sein. Ah ! quel mortel, dans ce moment, n'eût pas manqué de courage ! Mon ami tremblant la regarde, & rencontre des yeux dont la langueur eut désarmé le Dieu du mal. Il détourne les siens, & releve le bras sur elle ; son bras tremblant retombe sans frapper. Trois fois son amante l'implore, & trois fois sa main se refuse à percer

ce cœur dont il eſt adoré. Ce combat lui donne le temps de changer de réſolution. „ Non, non, dit-il, je ne „ puis achever. --- Et ne vois-tu pas „ lui dit-elle, les flammes qui nous „ environnent, & devant nous l'eſ- „ clavage & la honte, ſi nous ne „ ſavons pas mourir ? --- Je vois auſſi, „ dit-il, la liberté, la gloire, ſi nous „ pouvons nous échapper. „ Alors appellant ſes ſoldats : „ Amis, leur dit- „ il, ſuivez-moi ; je vais vous ouvrir „ un paſſage. “ Il fait environner ma ſœur, commande que les portes du palais ſoient ouvertes, & s'élance à travers la foule des ennemis épouvantés.

Celui qui m'a peint ce combat en frémiſſoit lui-même. Un énorme rocher, qui ſe détache & roule du haut des monts au ſein des mers, chaſſe les vagues mugiſſantes, & s'ouvre à grand bruit un abîme à travers les flots courroucés. Tel, en ſortant du palais de mon pere, ſe préſenta le formidable Telaſco. Les flots d'ennemis qu'il avoit écartés, en retombant ſur lui, alloient l'accabler ſous le nombre. Il les repouſſe encore ; une lourde maſſue, qu'il fait voler autour de lui, briſe les lances & les glaives, &, comme un

tourbillon rapide, renverſe tout ce qu'elle atteint. Au milieu d'un rempart de morts, mon ami, couvert de bleſſures, & le corps ſillonné de ruiſſeaux de ſang, ſe défend & combat juſqu'à l'épuiſement du peu de forces qui lui reſtent. Enfin ſes bras laiſſent tomber la maſſue & le bouclier ; bientôt il chancelle, il ſuccombe. . . . Il reſpiroit encore. Il fut pris vivant ; & ma ſœur ſuivit le ſort de mon ami. Eſt-il mort ? a-t-elle eu la force & le malheur de lui ſurvivre ? C'eſt ce que je n'ai pu ſavoir. Peut-être, ô ciel ! dans ce moment, il gémit ſous les coups d'un maître inflexible. Ma ſœur peut-être. . . . Ah ! loin de moi cette épouvantable penſée : elle rallume en vain toute ma rage, & fait le tourment de mon cœur.

L'Inca, qui lui voyoit étouffer ſes ſoupirs & dévorer ſes larmes, le preſſoit d'interrompre ce récit déſolant. Non, dit le Cacique, achevons : puiſque j'ai pu ſurvivre à mes malheurs, je dois avoir la force d'en ſoutenir l'image.

Tous nos poſtes forcés livroient la ville en proie à nos vainqueurs. Le Roi n'avoit plus pour aſyle que ſon

palais, où sa noblesse lui offroit de s'ensevelir. Il voulut dans l'espoir de railler sur les montages les Indiens que la frayeur & la fuite avoient dispersés, il voulut s'échapper lui-même, pour revenir assiéger à son tour, & accabler nos ennemis. Il traversoit le lac; & pour favoriser sa fuite, nos canots occupoient la flotte de Cortès par un combat désespéré. Monarque infortuné! Tout le sang prodigué pour lui ne put le sauver : il fut pris.... C'est encore ici que mon courage m'abandonne. Alors un délire stupide se saisissant d'Orozimbo, sa langue parut se glacer, sa bouche entr'ouverte & ses yeux immobiles marquoient l'épouvante & l'horreur. Sa voix enfin s'ouvre un passage; il s'écrie : O Guatimozin! ô le plus magnanime, ô le meilleur des Rois! Un brasier, des charbons ardens!.., C'est sur ce lit qu'ils l'étendirent. " O barbarie atroce " s'écrie à ce récit l'Inca, saisit d'horreur. Attends, dit le Cacique, attends; tu vas mieux les connoître. Tandis que le feu pénétroit jusqu'à la moëlle des os, Cortès, d'un œil tranquille, observoit les progrès de la douleur; & il disoit au Roi : " Si tu es las de souffrir, déclare où tu

" as caché tes trésors ".

Soit qu'il n'eût rien caché, soit qu'il trouvât honteux de céder à la violence, le Héros du Mexique honora sa patrie par sa constance dans les tourmens. Il attache un œil indigné sur le tyran, & il lui dit : " Homme féroce & " sanguinaire, connois-tu pour moi de " supplice égal à celui de te voir "? Il ne lui échappa ni plainte, ni priere, ni aucun mot qui implorât une humiliante pitié.

Sur le brasier étoit aussi un fidele ami de ce Prince. Cet ami, plus foible, avoit peine à résister à la douleur; & prêt à succomber, il tournoit vers son Maître des regards plaintifs & touchans. " Et moi, lui dit Guatimozin, suis-je " sur un lit de rose "? Ces paroles étoufferent le soupir au fond de son cœur (*b*).

Tu frémis, Inca; ce n'est rien que tout ce que tu viens d'entendre. Tu n'as vu ces brigands que dans l'ardeur du carnage. Pour en juger, il faut les voir au sein de la paix, au milieu des peuples qu'ils ont désarmés, dont les uns vont au devant d'eux avec une joie ingénue, & les autres d'un air timide & suppliant; qui leur présentent de

plein gré ce qu'ils ont de plus précieux; qui s'empressent à les servir, à les loger dans leurs cabanes; qui supportent pour eux les travaux les plus rudes; qui courbent le dos sans se plaindre sous le faix dont ils les accablent, sous les coups dont ils les meurtrissent; qui se laissent flétrir, avec un fer brûlant, des marques de la servitude; c'est là que s'est montrée la cruauté des Castillans. Tout ce que tu peux concevoir des excès de la tyrannie & des rigueurs de l'esclavage, n'approche pas encore des maux que ces hommes dénaturés font souffrir aux plus doux des hommes.

Ceux-ci, épouvantés par le supplice de leur Roi, par le saccagement de leur ville & de leurs campagnes, ne s'occupoient qu'à fléchir les vainqueurs; ils opposoient la douceur des agneaux à la férocité des tigres; leurs caresses, leurs larmes, l'abandon volontaire du peu de bien qu'ils possédoient, une obéissance muette, une aveugle soumission, le dernier & le plus pénible de tous les sacrifices que l'homme puisse faire à l'homme, celui de sa liberté, rien n'adoucit ces cœurs farouches. Si leurs esclaves surchargés, dans une longue & pénible route, osent gémir sous le fardeau, un châtiment soudain leur impose silence; & s'ils succombent sous l'excès du travail & de la misere, un bras impitoyable acheve de leur arracher le dernier soupir. « Cruels! disent » ces innocens, que vous avons-nous » fait? Notre vie n'est employée qu'à » vous servir; pourquoi nous l'arra- » cher? Epargnez du moins nos enfans » & nos femmes ». Les monstres sont sourds à ces plaintes. *De l'or, de l'or*, c'est leur cri de rage : on ne peut les en assouvir. Un Peuple en vain se hâte d'apporter à leurs pieds le peu qu'il a de ce métal funeste. Ce n'est jamais assez; & tandis qu'à genoux, les mains au Ciel, les yeux en pleurs, il proteste qu'il n'en a plus, on l'enchaîne, on le livre à d'horribles tourmens, pour l'obliger à découvrir ce qu'il peut en avoir encore. Leur avarice a inventé des tortures inconcevables & des supplices inouis. Ingénieuse à compliquer & à prolonger les douleurs, elle donne à la mort mille formes horribles, que la mort ne connoissoit pas.

Mais ce qui révolte le plus de leur atrocité, c'est sa froideur tranquille. La nature est muette dans ces cœurs endur-

cis. Autour des bûchers, où la flamme dévore une famille entiere, au milieu d'un hameau dont les toits embrâsés fondent sur les femmes enceintes, sur les foibles vieillards, sur les enfans à la mamelle, au pied des échafauds où un feu lent consume le fils & la mere, déchirés avant de mourir ; on les voit, ces hommes féroces, on les voit, rians & moqueurs, se réjouir & insulter aux victimes de leur furie.

Inca, ne nous reproche point d'avoir vu tant de maux, sans mourir de douleur, ajouta le Cacique, en versant des ruisseaux de larmes, & d'une voix entrecoupée par les sanglots qui l'étouffoient ! si nous supportons nos malheurs, si nous vivons, si nous fuyons notre déplorable patrie, c'est pour lui chercher des vengeurs.

« Ah ! vous en méritez sans doute, » lui dit l'Inca, en l'embrassant. Je sens » vos maux, je les partage. Si je ne » puis les réparer, j'espere au moins » les adoucir. Demeurez parmi nous, » illustres malheureux, & que ma Cour » soit votre asyle. Hélas ! si j'en crois » des présages qui commencent à s'avé- » rer, le temps approche où j'aurai » besoin de votre expérience & de vo-

» tre courage. — Ah ! s'écrierent les » Caciques, la vie est l'unique bien » que le destin nous laisse : généreux » Prince, elle est à toi, & tu peux en » être prodigue : sans toi, le désef- » poir en eût déja tranché le cours. »

NOTES.

(*a*) QU'IL *résolut de nous livrer l'assaut*]. Cortès se vit à la tête de deux cents mille hommes. Ce n'est donc pas avec cinq cents hommes, comme on l'a dit tant de fois, qu'il prit la ville de Mexico.

[*b*] *Au fond de son cœur.*] Cortès ayant fait cesser l'exécution, Guatimozin vécut encore deux ans. Il finit par être pendu, sur la déposition d'un Indien, qui l'accusa d'avoir conspiré contre les Espagnols.

CHAPITRE XI.

TANDIS que la paix, la juſtice, l'humanité regnoient encore dans ces régions fortunées, ſous les loix des fils du Soleil; la tyrannie des Caſtillans s'étendoit comme un incendie: la ruine & la ſolitude en marquoient par-tout les progrès.

Le nord de l'Amérique étoit dévaſté; le midi commençoit à l'être. En vain ce pieux ſolitaire, cet ami courageux & tendre des malheureux Indiens, Barthelemi de Las-Caſas, avoit fait retentir le cri de la nature juſqu'au fond de l'ame des Rois [*]; une pitié ſtérile, une volonté foible de remédier à tant de maux, fut tout ce qu'il obtint. On fit des loix: ces loix, ſans force, ne purent de ſi loin réprimer la licence; la cupidité ſecoua le frein qu'on vouloit lui donner; & ſous des Rois qui condamnoient l'oppreſſion & l'eſclavage, l'Indien fut toujours eſclave, l'Eſpagnol toujours oppreſſeur.

Barthelemi, s'humiliant devant l'éternelle ſageſſe, pleuroit au bord de l'Ozama (*a*), dans une retraite profonde, l'impuiſſance de ſes efforts.

[*] Ferdinand & Charles-Quint.

Cependant l'iſthme étoit en proie au plus inhumain des tyrans. Ce barbare étoit Davila. Sa cruauté l'avoit rendu l'effroi des Peuples des montagnes qui joignent les deux Amériques. A travers les rochers, les forêts & les précipices, ſes ſoldats, ſes chiens dévorans furent lancés contre les Sauvages. Pour les détruire, il n'en coûta que la peine de les pourſuivre, & celle de les égorger. Ainſi fut ouvert le paſſage de l'océan du nord à la mer Pacifique.

Là, de nouveaux bords ſe découvrent; & l'ambition des conquêtes y voit un champ vaſte à courir. Balboa (*b*), digne précurſeur du ſanguinaire Davila, a déja voulu pénétrer dans ces régions du midi; & des flots de ſang Indien ont inondé les bords où il a tenté de deſcendre. Après lui, de nouveaux brigands ont riſqué de plus longues courſes; mais la conſtance ou la fortune leur a manqué dans ces travaux.

Il falloit que, pour la ruine de cette partie du Nouveau Monde, la nature eût formé un homme d'une réſolution, d'une intrépidité à l'épreuve de tous les

maux ; un homme endurci au travail, à la misere, à la souffrance ; qui sût manquer de tout, & se passer de tout, s'animer contre les périls, se roidir contre les obstacles, s'affermir encore sous les coups de la plus dure adversité. Cet homme étonnant fut Pizarre ; & cette force d'ame, que rien ne put dompter, n'étoit pas sa seule vertu. Ennemi du luxe & du faste, simple & grand, noble & populaire, sévere quand il le falloit, indulgent lorsqu'il pouvoit l'être, & modérant, par la douceur d'un commerce libre & facile, la rigueur de la discipline & le poids de l'autorité, prodigue de sa propre vie, attachant un grand prix à celle d'un soldat, libéral, généreux, sensible, il n'avoit point pour lui cette cupidité qui déshonoroit ses pareils : l'ambition de s'illustrer, la gloire d'avoir entrepris & fait une immense conquête, étoient plus dignes de son cœur. Il vit entasser à ses pieds des monceaux d'or dans des flots de sang ; cet or ne l'éblouit jamais ; il ne se plut qu'à le répandre. Sobre & frugal pendant sa vie, on le trouva pauvre à sa mort. Tel fut l'homme que la fortune avoit tiré de l'état le plus vil (*c*), pour en

faire le conquérant du plus riche Empire du monde.

Connu, par sa bravoure, du Vice-Roi de l'isthme (*), il en obtint le droit d'aller chercher, par-delà l'équateur, des régions nouvelles & de nouveaux trésors. Un seul des vaisseaux qui restoient de la flotte de Balboa, lui suffit pour son entreprise. Il l'arme au port de Panama ; & le bruit s'en répand bientôt jusqu'à l'île Espagnole (**), à cette île fameuse par la conquête de Colomb, & dont on avoit fait depuis le siege de la tyrannie.

Au nom de Pizarre, une fiere jeunesse demande à s'aller joindre à lui. Leur Chef, Alonzo de Molina, magnanime & vaillant jeune homme, mais d'un courage trop bouillant & d'un naturel trop sensible, avoit gagné, par sa candeur, l'estime & l'amitié du vertueux Las-Casas. Il voulut, avant de partir, l'embrasser, & lui dire adieu.

" Hé quoi ! lui dit le solitaire, l'a-
" varice des Castillans n'est donc pas
" encore assouvie ; & vous allez cher-

(*) Dom Pedre Arias Davila.
(**) Saint-Domingue.

„ cher pour eux de nouveaux bords
„ à ravager ! --- Le ciel m'eſt témoin,
„ répondit Alonzo, que c'eſt la gloire
„ qui me conduit. --- La gloire ! ah !
„ reprit l'homme juſte, en eſt-il pour
„ les aſſaſſins ? en eſt-il à tomber ſur
„ un troupeau timide d'hommes nus,
„ foibles, déſarmés ; à les égorger
„ ſans péril, avec une cruauté lâche ?
„ Votre gloire eſt celle du vautour,
„ lorſqu'il déchire la colombe. Non,
„ mon ami, je vous le dis, la honte
„ & la douleur dans l'ame, rien ne
„ peut effacer l'opprobre dont ſe cou-
„ vrent les Caſtillans. Ils trahiſſent
„ leur Dieu, leur Prince, leur patrie ;
„ & leur avarice inſenſée ſe trompe,
„ en croyant s'aſſouvir. Hélas ! s'ils
„ avoient bien voulu ménager leur
„ conquête, l'Inde ſeroit heureuſe,
„ l'Eſpagne ſeroit opulente ; mais,
„ par l'abus honteux qu'ils font de la
„ victoire, ils auront épuiſé l'Eſpa-
„ gne & ruiné l'Inde ſans fruit ".

" Hé bien, voici, lui dit Alonzo,
„ le moment de les éclairer. Je ne
„ connois Pizarre que par ſa renom-
„ mée, mais on me l'a peint géné-
„ reux. Il eſt digne peut-être, ô mon
„ ami, d'entendre de votre bouche la

„ voix de l'humanité. Pourquoi ne de-
„ mandez-vous pas à le ſuivre dans ſa
„ conquête ? Venez. Vos conſeils, vo-
„ tre zele vous rendront reſpectable
„ & cher à mes compagnons comme
„ à moi ".

Aux inſtances d'Alonzo, Barthelemi s'émeut ; il ſent réveiller dans ſon cœur ſon activité bienfaiſante ; & l'eſpoir d'être utile aux hommes ranime ſon ardeur. Mais la réflexion, la triſte prévoyance le découragent de nouveau.

" Molina, dit-il au jeune homme,
„ vous conoiſſez mon cœur. Je ne ver-
„ rai jamais patiemment faire du mal
„ aux Indiens ; je parlerois pour eux
„ ſans ménagement & ſans crainte, &
„ vous-même peut-être, expoſé à la
„ haine de ceux que j'aurois offenſés,
„ vous vous plaindriez de mon zele. ---
„ Venez, lui dit Alonzo ; & ne pen-
„ ſons qu'au bien que votre préſence
„ peut faire. Qui ſait les crimes & les
„ maux que vous épargnerez au mon-
„ de ? & quel reproche ne vous fe-
„ riez-vous pas, de n'avoir eu qu'à
„ vous montrer, pour ſauver des mil-
„ lions d'hommes, & de ne l'avoir
„ pas voulu ? --- C'en eſt aſſez, lui dit
„ Las-Caſas. Je ne vous laiſſerai pas

» croire que j'aie renoncé par foibleſſe » à l'eſpérance d'être utile à ces in- » fortunés. Je vous ſuivrai. Faſſe le ciel » que Pizarre daigne m'entendre «!

Ils partent enſemble ; & bientôt le vaiſſeau qui les a reçus, aborde au rivage de l'iſthme. On y débarque à l'embouchure du fleuve des Lézards (*d*) ; & pour le remonter, on s'élance ſur des canots. Chacun de ces canots, formé du creux d'un cedre, porte vingt rameurs Indiens, qu'un farouche Eſpagnol commande. Mais ces rameurs, animés par les cris d'une jeuneſſe impatiente, redoublent en vain leurs efforts ; le fleuve leur oppoſe tant de rapidité, qu'ils ont peine à le vaincre, & ne vont contre le torrent qu'avec une extrême lenteur. Celui qui les commande, ſemble leur faire un crime de la violence des eaux. Leur corps, ruiſſelant de ſueur, eſt meurtri de verges ſanglantes. Hors d'haleine & preſque aux abois, ils ſouffrent leurs maux ſans ſe plaindre ; ſeulement des larmes muettes tombent ſur leur rame, & ſe mêlent avec les goutes de ſueur qu'on voit diſtiller de leur ſein ; & quelquefois ils levent ſur celui qui les frappe un regard douloureux & tendre, qui ſemble implorer ſa pitié.

Las-Caſas, témoin de tant de barbarie, éprouve le tourment d'un pere, qui voit déchirer ſes enfans. » Ceſſez, » cruels, dit-il, ceſſez de tourmenter » ces malheureux, qui ſe conſument » en efforts pour votre ſervice. Vou- » lez-vous les voir expirer ? Ils ſont » hommes ; ils ſont vos freres ; ils ſont » enfans du même Dieu que vous ». Alors s'adreſſant au plus jeune & au plus foible des rameurs : » Mon ami, » lui dit-il, reſpirez un moment ; je » vais ramer à votre place ».

Les jeunes Eſpagnols, touchés de ce ſpectacle, s'empreſſerent tous à l'envi de ſoulager les Indiens. Ceux-ci tendoient les mains à l'homme bienfaiſant qui leur procuroit ce relâche, le combloient de bénédictions, & lui donnoient ce tendre nom de pere qu'il avoit ſi bien mérité !

Alors Molina, s'approchant de Las-Caſas, lui dit tout bas, avec un mouvement de joie : » Hé bien, mon » pere, vous repentez-vous à préſent » de nous avoir ſuivis » ? Barthelemi le regarda d'un œil où la tendre compaſſion & la triſteſſe étoient peintes, & ne lui répondit que par un profond ſoupir.

Il eſt un village, connu ſous le nom de Crucès, où le fleuve ceſſe d'être navigable. Ce fut là qu'obligé de quitter les canots, on ſuivit, à travers les bois, une longue & pénible route. Mais toute pénible qu'elle eſt, la fatigue en eſt adoucie, quand, du haut des côteaux, le regard ſe promene ſur des vallons que la nature ſe plaît à parer de ſes mains; où la variété des arbres & des fruits, la multitude des oiſeaux peints des couleurs les plus brillantes, forment un coup-d'œil enchanteur. Hélas! dans ces climats ſi beaux, tout ce qui reſpire eſt heureux; l'homme opprimé, ſouffrant & miſérable, y gémit ſeul ſous le joug de l'homme, & remplit de ſes plaintes les antres ſolitaires qui le cachent à ſon tyran.

De montagne en montagne, on s'éleve, on parvient juſqu'au ſommet qui les domine, & d'où la vue, au loin, s'étend vers l'un & l'autre bord, ſur l'immenſe abîme des eaux. De là ſe découvrent à la fois (*e*), d'un côté l'océan du nord, de l'autre la mer Pacifique, dont la ſurface, dans le lointain, s'unit avec l'azur du ciel. " Compagnons, leur dit Molina, ſa-

„ luons cette mer, cette terre inconnue, où nous allons porter la gloire „ de nos armes. Si Magellan s'eſt rendu „ immortel, pour avoir ſeulement reconnu ces pays immenſes, quelle „ ſera la renommée de ceux qui les „ auront ſoumis (*f*) "?

Il deſcend la montagne, & bientôt, approchant des murs où Davila commande, il lui fait annoncer cent jeunes Caſtillans, qui viennent s'offrir à Pizarre, pour aller chercher avec lui la gloire & les dangers.

Le farouche tyran de l'iſthme étoit plongé dans la douleur. Il venoit de perdre ſon fils unique à la pourſuite des Sauvages. " Soyez les bien venus, „ dit-il aux jeunes Caſtillans; & prenez part à la déſolation d'un pere, „ dont ces féroces Indiens ont dévoré „ le fils. Oui les cruels l'ont dévoré, „ ce fils, mon unique eſpérance. Ah! „ tout leur ſang peut-il jamais raſſaſier „ ma fureur? Pourſuivez, maſſacrez „ cette race impie & funeſte. S'il en „ échappe un ſeul, je ne me croirai „ point vengé ".

Pizarre fit un accueil plus doux aux nouveaux compagnons que lui amenoit la fortune. Il les reçut ſur ſon vaiſſeau,

avec cet air plein de franchiſe & d'affabilité qui lui gagnoit les cœurs; & après les éloges qu'il devoit à leur zele, il leur préſenta ſes amis. " Voilà, dit-il, „ le généreux Almagre & le pieux Fer„ nand de Luques (*g*), qui conſa„ crent, à mon exemple, leur fortune „ à cette entrepriſe; Almagre, aſſez „ connu par ſa valeur, & Fernand „ par les dignités qu'il remplit dans le „ Sacerdoce. Près de lui vous voyez „ Valverde, zélé Miniſtre des autels: „ c'eſt lui qui ſera parmi nous l'inter„ prete du ciel, l'organe de la Foi, „ l'Apôtre de la vérité, chez ces Na„ tions idolâtres. Ce guerrier eſt Sal„ cédo, noble & vaillant jeune hom„ me: c'eſt à ſes mains que l'étendart „ de la Caſtille eſt confié, & c'eſt lui „ qui nous conduira dans le chemin „ de la victoire. Vous voyez dans Ruïz „ un ſavant Pilote, à qui cette mer „ eſt connue, & qui le premier a tenté „ d'en parcourir les écueils, ſous l'in„ trépide Balboa ". Il leur nomma de même avec éloge Peralte, Ribéra, Séraluze, Aléon, Candie, Oriſtan, Salamon, & tous ceux qui l'accompagnoient.

Alonzo lui nomme à ſon tour les

Caſtillans qu'il lui amene, tels que le jeune & beau Mendoce, l'audacieux Alvar, le bouillant & fougeux Pennate, & Valaſquès plus froidement ſuperbe, & le magnanime Moſcoſe, & Moralès, qui le premier devoit périr en abordant. Infortuné jeune homme! tu portois dans tes yeux le courage d'un immortel. Pizarre en connoît un grand nombre, ou par leur renommée, ou par celle de leurs aïeux. Il leur témoigne à tous combien il eſt ſenſible à l'honneur de les commander. Ses regards s'attachent enfin ſur l'humble & pieux Solitaire qu'il avoit à côté d'Alonzo. " Eſt-ce encore là, demande„ t-il, un meſſager de la Foi, que ſon „ zele engage à nous ſuivre "?

Au nom de Las-Caſas, au nom de ce héros de la Religion & de l'humanité, que l'Eſpagne avoit honoré du nom de *Protecteur de l'Inde*, Pizarre eſt ſaiſi de reſpect, & ſe proſternant devant lui, croit adorer la vertu même. " Eſt-ce vous, lui dit-il, véné„ rable & pieux mortel, eſt-ce vous „ qui venez bénir & partager nos tra„ vaux? Quel préſage pour moi de „ la faveur du ciel, & du ſuccès de „ mon entrepriſe "!

" Vaillant & généreux Pizarre, lui
„ répondit le Solitaire, le ſeul témoi-
„ gnage aſſuré de la faveur du ciel eſt
„ dans le cœur de l'homme juſte. Mé-
„ ritez-la par vos vertus ; & n'enviez
„ point aux méchans des ſuccès dont
„ le ciel s'irrite. La gloire d'être hu-
„ main, ſenſible & bienfaiſant, ſera
„ pure, & d'autant plus belle, que
„ vous aurez peu de rivaux ".

NOTES.

[a] AU *bord de l'Ozama*] Riviere ſur laquelle Barthelemi Colomb, frere de l'Amiral, avoit fait bâtir la ville de ſaint Domingue.

[b] *Balboa, digne précurſeur du ſanguinaire Davila*]. Vaſco Nugnès de Balboa. Il avoit découvert la mer du Sud en 1513. Ce fut à lui qu'un Indien répondit *Béru*, *Pelu*, je m'appelle *Béru*, & j'habite le bord de *la riviere* : de-là le nom de *Pérou*. Balboa étoit gendre de Davila. Celui-ci lui fit trancher la tête.

(c) *De l'état le plus vil*]. La premiere condition de Pizarre avoit été la même que celle de Sixte-Quint.

(d) *Du fleuve des Lézards*]. Aujourd'hui *la Chagre*, qui, des montagnes de l'iſthme, deſcend dans la mer du nord. Ses eaux font une lieue par heure.

(e) *De-là ſe découvre à la fois*]. On préfere ici le témoignage de M. de la Condamine

à celui de Lionnel Wafer, lequel aſſure que d'aucun endroit de l'iſthme on ne découvre à la fois les deux mers.

(f) *Qui les auront ſoumis*]. Le voyage de Magallan en 1521 & 1522 ; l'entrepriſe de Pizarre en 1524.

(g) *Fernand de Luques*]. Auguſtin Zarate prétend qu'Almagre étoit fils naturel de Fernand de Luques. [*Découverte & conquête du Pérou. L.* 1.]

CHAPITRE XII.

LE vaiſſeau, pour mettre à la voile, attendoit un vent favorable. On fit des vœux pour l'obtenir. Le plus auguſte de nos myſteres fut célébré ſur la poupe, par ce même Fernand de Luques, intéreſſé avec Almagre dans les riſques de l'entrepriſe, & comme lui aſſocié dans le partage du butin.... O ſuperſtition! Ce Prêtre ſacrilege, pour rendre les autels garans de ſes vils intérêts, ſuſpend le divin ſacrifice, au moment de le conſommer; & tenant dans ſes mains la victime pure & céleſte, il ſe tourne vers l'aſſiſtance. Sur ſon front chauve & ſillonné de rides, l'auſtérité paroît empreinte; il ſouleve un ſourcil épais dont ſon œil morne eſt ombragé; & d'une voix ſemblable à celle qui, du creux des autels, prononçoit les oracles: " Ve-
„ nez Pizarre, & vous Almagre, ve-
„ nez, dit-il, ſceller du ſang d'un Dieu
„ notre illuſtre & ſainte alliance ". Alors rompant l'Hoſtie en trois (*a*), il s'en réſerve une partie, & en donnant une à chacun de ſes aſſociés interdits & tremblans: " Ainſi, dit-il, ſoit partagée la dépouille

„ dépouille des Indiens ". Tel fut leur ſerment mutuel, tel fut le pacte de l'avarice. Barthelemi en fut épouvanté.

Le même jour on tint conſeil; & là, on entendit Pizarre expoſer ſon plan, ſes moyens, ſes meſures & ſes reſſources. Fernand de Luques, chargé du ſoin de pourvoir aux beſoins de la flotte, devoit reſter à Panama, tandis qu'Almagre voyageroit ſans ceſſe du port de l'iſthme aux bords où l'on alloit deſcendre, & y ameneroit les ſecours: rien n'avoit été négligé; & la prudence de Pizarre, en prévoyant tous les obſtacles, ſembloit les avoir applanis: tel fut l'éloge unanime qu'elle reçut dans le conſeil.

Mais Las-Caſas, qui, dans ce plan, voyoit les Indiens vaſſaux des Caſtillans, ou plutôt leurs eſclaves, deſtinés aux plus durs travaux, ne put renfermer ſa douleur. Il demande à parler; on lui prête ſilence; & la triſteſſe dans les yeux: " J'entends, dit-il, qu'on ſe
„ propoſe de diſtribuer les Indiens com-
„ me de vils troupeaux. On l'a fait dans
„ les îles; les îles ne ſont plus que
„ d'effrayantes ſolitudes. Des millions
„ d'infortunés ont péri ſous le joug. Sui-
„ vrez-vous cet exemple, & ferez-vous

„ périr de même les Peuples de ces „ bords" ?

Chacun s'empreſſa de répondre qu'on les ménageroit. " Il n'en eſt qu'un „ moyen, continua le Solitaire : c'eſt „ de ne laiſſer à perſonne le pouvoir „ de les opprimer. Qu'ils ſoient Sujets, „ mais Sujets libres. Le même Roi, la „ même loi, &, comme je l'eſpere, „ le même Dieu que nous; mais jamais „ d'autre dépendance : voilà leur droit, „ que je réclame au nom de la nature, „ & à la face du ciel ".

„ Vertueux Las-Caſas, lui répondit „ Pizarre, vos vœux & les miens ſont „ d'accord. Faire adorer mon Dieu, „ faire obéir mon Roi, impoſer à ces „ Peuples un tribut modéré, établir „ entre eux & l'Eſpagne un commerce „ utile pour eux, autant qu'avantageux „ pour elle ; voilà ce que je me pro- „ poſe. Faſſe le ciel que, ſans uſer de „ contrainte & de violence, je puiſſe „ l'obtenir ! — Je vous en ſuis garant, „ reprit vivement Las-Caſas. Mais Pi- „ zarre, promettez-moi que, ſi ces Peu- „ ſont dociles, s'ils ſouſcrivent à des „ loix juſtes, s'ils ne demandent qu'à „ s'inſtruire, ils ſeront libres comme „ nous; que leurs jours, leurs biens,

„ leur repos, ſeront protégés par vos „ armes; que l'honnêteté, la pudeur, „ la timide & foible innocence, auront „ en vous un défenſeur, un vengeur. „ — Je vous le promets. — Que vous „ ne ſouffrirez jamais qu'on les arrache „ à leur patrie, qu'on les condamne à „ des travaux, qu'on exige d'eux, par „ la crainte, la menace, & les châti- „ mens, au-delà du tribut impoſé par „ vous-même. — Telle eſt ma réſolu- „ tion. — Hé bien, jurez-le donc au „ Dieu que vous avez reçu, & que „ tous vos amis le jurent ".

A ce diſcours, un bruit confus ſe ré- pandit dans l'aſſemblée ; & Fernand de Luques prenant la parole : Quoi, dit- „ il à Barthelemi, jurer à Dieu de mé- „ nager des Barbares qui le blaſphe- „ ment, qui brûlent devant les idoles „ un encens qui n'eſt dû qu'à lui ! Ju- „ rons plutôt de les exterminer, s'ils „ oſent défendre leurs temples, & s'ils „ refuſent d'adorer le Dieu que nous „ leur annonçons. L'Amérique nous ap- „ partient au même titre que Canaan „ appartenoit aux Hébreux : le droit du „ glaive qu'ils avoient ſur l'idolâtre „ Amalécite (*b*), nous l'avons ſur des „ Infideles, plus aveuglés, plus abru-

„ tis dans leurs déteſtables erreurs. Ils
„ ſe plaignent qu'on leur impoſe un
„ trop rigoureux eſclavage; mais eux-
„ mêmes, ſont-ils plus doux, plus hu-
„ mains envers leurs captifs? Sur des
„ autels rougis de ſang, ils leur dé-
„ chirent les entrailles; ils ſe parta-
„ gent; par lambeaux, leurs membres
„ encore palpitans; ils les dévorent les
„ barbares; ils en ſont les vivans tom-
„ beaux. Et c'eſt pour cette race im-
„ pie qu'on parle avec tant de cha-
„ leur! Si les châtimens les effraient,
„ qu'ils ceſſent de nous dérober cet or
„ ſtérile dans leurs mains, & qui nous
„ a déja coûté tant de périls & de fa-
„ tigues. Quoi! n'avez-vous fran-
„ chi les mers, n'avez-vous bravé les
„ tempêtes, & cherché ce malheureux
„ monde à travers tant d'écueils, que
„ pour abandonner l'uniqne fruit de
„ vos travaux, vous en retourner les
„ mains vuides, & ne rapporter en Eſ-
„ pagne que la honte & la pauvreté?
„ L'or eſt un don de la nature. Inu-
„ tile à ces Peuples, il nous eſt néceſ-
„ ſaire. C'eſt donc à nous qu'il appar-
„ tient; & leur malice opiniâtre à le
„ cacher, à l'enfouir, les rendroit ſeule
„ aſſez coupables pour juſtifier nos ri-

„ gueurs. Quant à leur eſclavage, il
„ eſt la pénitence des crimes dont les
„ a ſouillés un culte impie & ſangui-
„ naire. Ce ne ſont pas les creux des
„ mines, où ils ſont enfermés vivans,
„ que l'on doit redouter pour eux. Ils
„ méritent d'autres ténebres que celles
„ de ces noirs cachots; & pourvu qu'ils
„ y meurent réſignés & contrits, ils bé-
„ niront un jour les mains qui les au-
„ ront chargés de chaînes".

Ainſi parla Fernand de Luques. Las-Caſas, qui, d'un œil immobile d'horreur le regardoit & l'écoutoit, lui répondit: „ Prêtre d'un Dieu de paix,
„ vos levres, où ce Dieu repoſoit tout-
„ à-l'heure, ont-elles proféré ce que je
„ viens d'entendre? Eſt-ce du haut du
„ bois arroſé de ſon ſang, où s'immo-
„ lant pour tous les hommes, ſa bou-
„ che expirante imploroit la grace de
„ ſes ennemis, eſt-ce du haut de cette
„ croix qu'il vous a dicté ce langage?
„ Vous, Chrétien, vous parlez d'ex-
„ terminer un Peuple qui ne vous a fait
„ aucun mal! s'il vous en avoit fait,
„ votre religion vous diroit encore de
„ l'aimer. Vous vous comparez aux Hé-
„ breux, & ce Peuple aux Amalécites!
„ Laiſſez, laiſſez-là ces exemples, dont

» on n'a que trop abusé. Si Dieu, dans
» ses conseils, a jamais dérogé aux sain-
» tes loix de la nature, il a parlé, il
» a donné un décret formel, authen-
» tique, dans toute la solemnité que sa
» volonté doit avoir, pour forcer l'hom-
» me à lui obéir plutôt qu'à la voix de
» son cœur; & ce décret n'a pu s'é-
» tendre au-delà des termes précis où
» lui-même il l'a renfermé : l'ordre ac-
» compli, la loi qu'il avoit suspendue;
» a repris son cours éternel. Dieu par-
» loit aux Israélites; mais Dieu ne vous
„ a point parlé. Tenez-vous en donc à la
„ loi qu'il a donné à tous les hommes :
„ *Aimez-moi, aimez vos semblables :*
„ voilà sa loi, Fernand. Sont-ce là vos
„ tortures ? & vos chaînes ? & vos bû-
„ chers ?

„ Les Indiens, sans doute, ont exer-
„ cé entre eux des cruautés bien con-
„ damnables; mais, fussent-ils plus in-
„ humains, est-ce à vous de les imi-
„ ter ? Leur malheur, hélas! est de
„ croire à des Dieux sanguinaires. Si,
„ au lieu du tigre, ils voyoient sur
„ leurs autels l'agneau sans tache, ils
„ seroient doux comme l'agneau. Et
„ qui de nous peut dire, qu'élevé dès
„ l'enfance dans le sein des mêmes er-

„ reurs, l'exemple de ses peres, les
„ loix de son pays n'auroient pas tenu
„ sa raison captive sous le même joug ?
„ Plaignez donc, sans les condamner,
„ ces esclaves de l'habitude, ces vic-
„ times du préjugé. Cependant, dites-
„ moi s'ils sont par-tout les mêmes;
„ & quel mal avoient faits les Peuples
„ de l'Espagnole & de Cuba ? Rien
„ de plus doux, de plus tranquille, de
„ plus innocent que ces Peuples. Toute
„ leur vie étoit une paisible enfan-
„ ce; ils n'avoient pas même des fle-
„ ches pour blesser les oiseaux de l'air.
„ Les en a-t-on plus épargnés ? C'est
„ là que j'ai vu des brigands, sans mo-
„ tifs, sans remords, massacrer les en-
» fans, égorger les vieillards, se saisir
„ des femmes enceintes, leur déchirer
„ les flancs, en arracher le fruit . . .
„ O Religion sainte, voilà donc tes mi-
„ nistres ! O Dieu de la nature, voilà
„ donc tes vengeurs ! Enfermer un Peu-
„ ple vivant dans les rochers où ger-
„ me l'or; l'y faire périr de misere,
„ de fatigue & d'épuisement, pour ac-
„ cumuler vos richesses, & pour en-
„ gendrer sur la terre tous les vices,
„ enfans du luxe, de l'orgueil, de l'oi-
„ siveté : ô Fernand, c'est la pénitен-

„ ce que vous imposez à ces Peuples! „ Ecartez ce masque hypocrite, qui „ vous gêne sans nous tromper. Vous „ servez un Dieu; mais ce Dieu, c'est „ l'impitoyable avarice. C'est elle qui, „ par votre bouche, outrage ici l'huma- „ nité, & veut rendre le ciel compli- „ ce des fureurs qu'elle inspire, & des „ maux qu'elle fait".

Fernand, qui, pendant ce discours, n'avoit cessé de frémir, & de rouler sur l'assemblé des yeux étincelans, se levoit pour répondre. Pizarre le retint. Mais Valverde parla, & prit le ton paisible d'un sage conciliateur. Cet homme, le plus noir, le plus dissimulé que l'Espagne eût produit, pour le malheur du Nouveau Monde, portoit dans son cœur tous les vices; mais il les couvoit sourdement; & le masque de l'hypocrisie, qu'il ne quittoit jamais, en imposoit à tous les yeux.

" Barthelemi, dit-il, ne consultons „ ici que les intérêts de Dieu même: „ car l'homme n'est rien devant lui. „ Ces Peuples sont ses ennemis, & ses „ ennemis éternels, s'ils meurent dans „ l'idolatrie: vous ne le désevouerez „ pas. Comment donc celui qui sera „ demain l'objet de sa colere, peut-il

„ être aujourd'hui l'objet de mon „ amour? Qu'ils se fassent Chrétiens; „ la charité nous lie. Mais jusques-là „ Dieu les exclut du nombre de ses en- „ fans. C'est à ce titre d'ennemis des „ Gentils & des Infideles, & de Con- „ quérans pour la Foi, que ce Monde „ nous appartient. Le souverain Pon- „ tife en a fait le partage, & il l'a fait „ du plein pouvoir de celui de qui „ tout dépend (*c*). Mais, quelles que „ soient les richesses que profanent les „ Indiens, quelque abus même qu'ils „ en fassent, le droit d'en dépouiller les „ temples & les autels de leurs ido- „ les, pour en faire un plus digne usa- „ ge, n'est pas ce qui doit nous tou- „ cher. Oublions ces fragiles biens; ne „ pensons qu'au salut des ames. Il s'agit „ de gagner, ou de laisser périr celles de „ tous ces malheureux. Voulez-vous les „ abandonner ou les retirer de l'abîme? „ Pour les sauver, à Dieu ne plaise que „ je veuille que l'on préfere les moyens „ les plus violens. Dans les îles peut- „ être on a été trop loin; on n'a pas „ assez modéré la premiere ferveur du „ zele; & s'il est un moyen plus doux „ de captiver les Indiens, qu'un escla- „ vage salutaire, comme vous je de-

„ mande qu'on daigne l'eſſayer. Mais „ ſi l'on ſe voit obligé de faire à des „ eſprits rebelles une heureuſe néceſ- „ ſité de ſubir le joug de la foi, vaut- „ il mieux les abandonner, que d'em- „ ployer à les réduire une utile & ſainte „ rigueur ? C'eſt ce que je ne puis pen- „ ſer. Attendons que les circonſtances „ nous éclairent & nous décident, ſans „ renoncer au droit divin de comman- „ der & de contraindre, mais avec la „ ferme aſſurance de ne jamais en abu- „ ſer. Voilà, je crois, ce que le zele, „ d'accord avec l'humanité, conſeille à „ des héros chrétiens ".

L'aſſemblée étoit ſatisfaite du parti modéré que propoſoit Valverde. Mais Las-Caſas ne vit en lui qu'un fourbe adroit & dangereux. " De toutes les ſu- „ perſtitions, dit-il, la plus funeſte au „ monde, eſt celle qui fait voir à l'hom- „ me dans ceux qui n'ont pas ſa croyan- „ ce, autant d'ennemis de ſon Dieu : „ car elle étouffe dans les cœurs tout „ ſentiment d'humanité ; & Valverde a „ raiſon : comment peut-on aimer l'é- „ ternel objet des vengeances & de la „ haine de ſon Dieu ? De-là ce barbare „ mépris qu'on a conçu pour les Sau- „ vages, & ſouvent cette joie atroce

„ qu'on reſſent à les opprimer. Ah ! „ loin de nous cette penſée, que Dieu, „ tant que l'homme reſpire, puiſſe le „ haïr un moment. Ces Indiens ſont „ comme vous l'ouvrage de ſes mains ; „ il aime ſon ouvrage ; il les a faits „ pour être heureux. Toujours le mê- „ me, il veut encore ce qu'il voulut „ en les créant ; & infini dans ſa puiſ- „ ſance comme dans ſa bonté, il a mille „ moyens qui nous ſont inconnus, d'at- „ tirer à lui ſes enfans.

„ Le lien fraternel n'eſt donc jamais „ rompu : la charité, l'égalité, le droit „ naturel & ſacré de la liberté, tout „ ſubſiſte ; & d'accord avec la nature, „ la Foi, d'un bout à l'autre, ne pré- „ ſente aux yeux du Chrétien que des „ freres & des amis. Mais, dites-vous, „ ſi l'eſclavage eſt le ſeul moyen d'en- „ gager, de retenir les Indiens ſous le „ joug de la Foi !... Juſte ciel ! l'eſ- „ clavage ! la honte & le ſcandale de „ la Religion, eſt le ſeul moyen de „ l'étendre ! Ah ! c'eſt lui qui la déſho- „ nore, qui la rend odieuſe, & qui la „ détruiroit, ſi l'enfer pouvoit la dé- „ truire. Il fut cruel chez tous les Peu- „ ples ; il eſt atroce parmi nous. Vous „ le ſavez ; vous avez le fils arraché

„ à son pere, la femme à son époux,
„ la mere à ses enfans ; vous avez vu
„ jeter dans le fond d'un vaisseau des
„ troupeaux d'hommes enchaînés, y
„ croupir entassés, consumés par la faim ;
„ vous avez vu ceux qui sortoient de
„ cet exécrable tombeau, pâles, abba-
„ tus de foiblesse, aussitôt condamnés
„ aux travaux les plus accablans. Et
„ c'est-là, dit-on, le moyen de gagner
„ les esprits ! En a-t-on tenté d'autres ?
„ A-t-on daigné les éclairer ? A-t-on
„ pris soin de les instruire ? Veut-on
„ même qu'ils soient instruits ? On veut
„ qu'ils vivent & qu'ils meurent com-
„ me des animaux stupides. Pour les per-
„ suader il eut fallu vivre avec eux,
„ souffrir leur indocilité, l'apprivoiser
„ par la douceur, l'attirer par la con-
„ fiance, & la vaincre par les bien-
„ faits. C'est l'exemple qui prouve ; &
„ le plus digne apôtre de la Religion,
„ c'est la vertu. Soyez bons, soyez jus-
„ tes ; vous serez écouté. Je connois
„ bien ce Nouveau Monde ! Interro-
„ gez ceux dont le zele portoit le flam-
„ beau de la Foi dans ces régions dé-
„ solées, où l'on a commis tant de
„ maux. Demandez-leur quel doux em-
„ pire a sur l'ame des Indiens la raison,

„ l'équité, la vertu bienfaisante, la con-
„ solante vérité. Demandez-leur s'il fut
„ jamais de Peuple moins jaloux de ses
„ opinions, plus empressé d'ouvrir les
„ yeux à la lumiere, plus facile à per-
„ suader ? Mais au moment qu'on leur
„ prêchoit un Dieu clément & débon-
„ naire, ils voyoient arriver des ravis-
„ seurs perfides, & d'infâmes dépréda-
„ teurs, qui au nom de ce même Dieu,
„ les dépouilloient, les enchaînoient,
„ leur faisoient souffrir mille outrages.
„ Pouvoient-ils, ne pas accuser de
„ fourberie & d'imposture ceux qui leur
„ annonçoient la douceur de sa loi ? Ce
„ que je dis là, je l'ai vu, je l'ai vu :
„ ce n'est pas devant moi qu'il faut ca-
„ lomnier ces Peuples.

„ Mais fussent-ils opiniâtres & obsti-
„ nés dans leurs erreurs, est-ce pour
„ vous une raison de les réduire au
„ rang des bêtes ? On espere adoucir
„ pour eux les rigueurs de la servitu-
„ de ! On l'a promis cent fois ; a-t-on
„ pu s'y résoudre ? J'ai vu Ferdinand
„ s'attendrir, j'ai vu Ximenès s'indi-
„ gner, j'ai vu Charles frémir des in-
„ humanités dont je leur faisois la pein-
„ ture. Ils y ont voulu remédier ; &
„ avec toute leur puissance, ils l'ont

„ voulu en vain. Quand le vautour de
„ la tyrannie s'eſt ſaiſi de ſa proie, il
„ faut qu'il la dévore, & rien ne peut
„ l'en détacher. Non, mes amis, point
„ de milieu : il faut renoncer au nom
„ d'hommes, abjurer le nom de chré-
„ tiens, ou nous interdire à jamais le
„ droit de faire des eſclaves. Cet avi-
„ liſſement honteux, où le plus fort
„ tient le plus foible eſt outrageant pour
„ la nature, révoltant pour l'humani-
„ té, mais abominable ſur-tout aux
„ yeux de la religion. *Mon frere*,
„ *tu es mon eſclave*, eſt une abſurdité
„ dans la bouche d'un homme, un par-
„ jure & un blaſphême dans la bouche
„ d'un Chrétien.

„ Et de quel titre s'autoriſe la fureur
„ d'opprimer? *Conquérans pour la Foi!*
„ la Foi ne nous demande que des cœurs
„ librement ſoumis. Qu'a-t-elle de com-
„ mun avec notre avarice, nos rapi-
„ nes, nos brigandages? Le Dieu que
„ nous ſervons eſt-il affamé d'or? *Un*
„ *Pontife a partagé l'Inde!* Mais l'In-
„ de eſt-elle à lui? avoit-il lui-même
„ le droit qu'on s'arroge en ſon nom?
„ Il a pu confier ce monde à qui pren-
„ droit ſoin de l'inſtruire, mais non pas
„ le livrer en proie à qui voudroit le

„ ravager. Le titre de ſa conceſſion eſt
„ fait pour un Peuple d'Apôtres, & non
„ pour un Peuple de brigands.

„ L'Inde n'eſt donc à vous que par
„ droit de conquête ; & le droit de con-
„ quête tyrannique en lui-même, ne
„ peut être légitimé que par le bonheur
„ des vaincus. Oui, Pizarre, c'eſt la
„ clémence, la bonté, qui le juſti-
„ fient ; & l'uſage de la victoire va
„ vous donner la renommée, ou d'un
„ brigand par vos fureurs, ou d'un hé-
„ ros par vos bienfaits. Ah! croyez-
„ moi, n'attendez pas le moment de
„ l'ivreſſe & de l'emportement, pour
„ mettre un frein à la victoire. Ce jour
„ eſt, pour vous, conſacré à des ré-
„ ſolutions ſaintes. Tous ces guerriers,
„ diſpoſés comme vous à écouter la
„ voix de la nature, ſuivront votre
„ exemple à l'envi. Ils ſont jeunes,
„ ſenſibles, & la corruption ne les a
„ point gagnés encore : j'en ai fait l'é-
„ preuve récente ; je crois même les
„ voir touchés des malheurs que je
„ vous ai peints. Je vous conjure, au
„ nom de la religion, au nom de la
„ patrie & de l'humanité, de faire avec
„ eux le ſerment d'épargner les Peu-
„ ples ſoumis, de reſpecter leurs biens,

„ leur liberté, leur vie. C'eſt un lien „ ſacré dont vous aurez beſoin peut- „ être, pour vous épargner de grands „ crimes; c'eſt du moins un gage de „ paix qu'au nom des Indiens, leur ami, „ dirai-je leur pere, vous demande à „ genoux, & les larmes aux yeux". A ces mots il ſe proſterna.

„ Et moi, dit Fernand, je m'oppoſe „ à cet acte déshonorant. Tant de pré- „ caution marque pour nous trop peu „ d'eſtime. L'homme fidele à ſon de- „ voir, ſe répond aſſez de lui-même, „ & n'a pas beſoin qu'on le gêne par „ les entraves du ſerment".

„ Pour garantir vos intérêts, reprit „ modeſtement Las-Caſas, le ſerment „ le plus redoutable vient d'être exigé „ par vous-même; & pour le ſalut de „ ces Peuples, le ſerment vous paroît „ inutile & injurieux"!

Fernand ſe ſentit confondu, & n'en devint que plus atroce. Il ſe répandit en injures contre le protecteur de l'Inde, l'accuſa de trahir ſon Roi, ſa patrie, & ſon Dieu lui-même; lui donna les noms odieux de délateur, de partiſan du crime & de l'impiété. Pizarre, à qui cet homme violent & pervers étoit trop néceſſaire encore, vit le mo-

ment qu'il le perdoit. Il commença par l'appaiſer; & puis, s'adreſſant à Las-Caſas, lui dit d'un air reſpectueux, que ſon zele méritoit bien la gloire qu'il lui avoit acquiſe; que ſes conſeils & ſes maximes lui ſeroient à jamais préſens; qu'il les ſuivroit autant qu'il lui ſeroit poſſible; mais qu'il croyoit que ſa parole étoit un gage ſuffiſant.

Le Solitaire conſterné ſe retire avec Alonzo. „ Vous voyez, dit-il, mon „ ami, qu'ici mon zele eſt inutile. Je „ vous l'avois bien dit. Cette épreuve „ m'éclaire; n'en demandez pas davan- „ tage. Je crois connoître aſſez Pizarre: „ il ſeroit juſte & modéré, ſi chacun „ conſentoit à l'être. Mais il veut réuſ- „ ſir; & ſon ambition fera céder aux „ circonſtances ſa droiture & ſon équi- „ té. Je ne vous propoſe point de re- „ noncer à le ſuivre: ce ſeroit affoi- „ blir le nombre & le parti des gens „ de bien. Mais moi, dont la préſen- „ ce eſt déja importune, & ſeroit bien- „ tôt odieuſe, je n'ai plus déſormais „ qu'à regagner ma ſolitude. Adieu. Si „ vous voyez tourner cette conquête „ en brigandage, prenez conſeil de vo- „ tre cœur, il vous conduira toujours „ bien".

Alonzo, déja mécontent de tout ce qui s'étoit paſſé, fut ſur-tout indigné de voir qu'on ſe délivroit de Las-Caſas, & lui-même il l'auroit ſuivi, ſi ſon honneur, trop engagé, ne l'avoit retenu. „ Mon ami, lui dit-il, je reſte, „ je vous obéis à mon tour; mais j'ob- „ ſerverai Pizarre; j'éprouverai dans „ peu s'il tient ce qu'il vous a promis; „ & ſi j'ai le malheur d'être avec des „ brigands, ſoyez bien aſſuré que je „ n'y ſerai pas long-temps ".

NOTES.

(*a*) ALORS *rompant l'hoſtie en trois*]. Ce trait-là eſt hiſtorique. *Pigliarono l'hoſtia conſacrata del ſantiſſimo ſacramento, giorando di non romper mai la fede.* (*Benzoni, L.* 3.)

(*b*) *Sur l'idolâtre Amalécite*]. Cette comparaiſon a été faite par le Miſſionnaire Gumilla, & par bien d'autres fanatiques.

(*c*) *Du plein pouvoir de celui de qui tout dépend*]. Les termes de la bulle ſont : *De noſtrâ merâ liberalitate, & ex certâ ſcientiâ, ac de apoſtolicæ poteſtatis plenitudine .... Autoritate omnipotentis Dei, nobis in beato Petro conceſſâ .... donamus, concedimus & aſſignamus.*

CHAPITRE XIII.

BARTHELEMI fut remmené juſqu'au fleuve des Lézards. Il monte une barque indienne; & la rapidité du fleuve l'éloigne bientôt de Crucès. Libre & ſeul avec ſes Sauvages, il leur parloit; il jouiſſoit de leurs careſſes naïves; il tâchoit de les conſoler.

L'un d'eux lui dit : „ Notre bon „ pere, tu nous aimes & tu nous „ plains. Nous ſavons tout ce que tu „ as fait pour ſoulager notre miſere. „ Veux-tu porter la joie chez nos amis „ de la montagne ? Ils ſavent que „ nous t'avons vu : Capana, le chef „ de nos freres, donneroit dix ans de „ ſa vie pour te poſſéder un moment. „ Viens le voir. Le ſentier qui mene „ à ſa retraite eſt rude, étroit, en- „ trecoupé de torrens & de précipices, „ mais, ſur des tiſſus de liane, nous „ te porterons tour-à-tour. "

A ces mots, deux ruiſſeaux de larmes coulerent des yeux de Las-Caſas; & tant de courſes d'un monde à l'autre, tant de peines & de travaux qu'il avoit eſſuyés pour eux, tout fut récompenſé.

„ Quoi, ſur l'iſthme ! quoi, près „ d'ici, des Indiens libres encore ! Ah! „ du moins ſont-ils bien cachés, de- „ manda-t-il, & Davila ne peut-il pas „ les découvrir ? “ Leur aſyle eſt sûr, lui dirent les Sauvages ; nous ſeuls en connoiſſons la route ; & le ſilence eſt ſur nos levres. Nous ſavons nous taire & mourir.

Las-Caſas conſent à les ſuivre. On laiſſe le canot dans un anſe du fleuve ; & à travers d'épais buiſſons, on s'enfonce dans ces déſerts.

Comme ils paſſoient un défilé entre deux hautes montagnes, un cri fit retentir les bois. Les Indiens pâlirent, leurs cheveux ſe dreſſerent. C'étoit le cri du tigre ; ils l'avoient reconnu. Immobiles & en ſilence, ils écouterent ; le même cri ſe fait entendre de plus près. Alors, jugeant que le péril approche, & que le tigre vient ſur eux, ils ſe raſſemblent, ils ſe preſſent autour de Las-Caſas. „ Laiſſe-nous t'entourer, lui di- „ ſent-ils, & ne crains rien ; ne crains „ rien ; il n'en prendra qu'un, & ce ne „ ſera pas toi “. En effet, l'animal féroce, pour franchir le vallon, ne fait que trois élans, &, ſaiſiſſant un Indien, l'emporte dans les bois, ſans ralentir ſa

courſe (*a*). Le pieux Solitaire leve les mains au ciel en pouſſant un cri lamentable, & tombe oppreſſé de douleur. Bientôt, reprenant ſes eſprits, & ſe retrouvant au milieu de ſes Indiens, qui le rappellent à la vie : „ Ah ! mes amis, „ qu'ai-je vu, leur dit-il ? — Allons, „ mon pere, prends courage, lui ré- „ pondent ces malheureux ; ce n'eſt rien. „ — Ce n'eſt rien, grand Dieu ! — Non, „ ce n'eſt rien que les tigres, en compa- „ raiſon des Eſpagnols. — O race impie „ & féroſe ! Quelle honte pour vous, „ s'écria Las-Caſas ! Vous réduiſez les „ Indiens à ne pas ſe plaindre des ti- „ gres “ !

Enfin, de rochers en abîmes, ils approchent de la vallée. Elle étoit entourée d'un cercle de montagnes couvertes d'épaiſſes forêts, & qui de tous côtés, ne préſentoient aux yeux qu'une maſſe énorme & profonde, ſans laiſſer ſoupçonner le vuide que leur enceinte renfermoit.

A travers l'épaiſſeur des bois, on s'avance, on gravit, on franchit enfin les montagnes. Tout-à-coup, aux yeux de Las-Caſas, ſe découvre un riche vallon, dont la fertilité l'enchante. Au centre de la plaine, s'élevoit un hameau, & au

milieu du hameau la cabane du Cacique. Barthelemi, à cette vue, ſe ſent ému de joie & de pitié. „ Pauvre peuple, s'é- „ cria-t-il avec attendriſſement; faſſe le „ ciel que ton aſyle ſoit à jamais impé- „ nétrable "!

A l'approche des Indiens, leurs compagnons accourent, impatiens d'apprendre ce qu'ils leur viennent annoncer. „ Nous vous amenons notre pere, diſent „ ceux-ci avec tranſport. Le voilà; „ c'eſt lui, c'eſt Las-Caſas. " A ce nom, rien ne peut exprimer l'allégreſſe de ce peuple reconnoiſſant. Leurs bras ſe diſputent la gloire de l'enlever, de le porter en triomphe juſqu'au village, où le Cacique a déja ſu l'arrivée de Las-Caſas.

Il s'avance au-devant de lui, & lui tendant les bras: „ Viens, lui dit-il, „ mon pere, viens conſoler tes enfans „ de tous les maux qu'on leur a faits: „ en te voyant, ils les oublient. " Las-Caſas jouiſſoit du bonheur le plus doux que puiſſe goûter ſur la terre un cœur vertueux & ſenſible. „ O mes amis, leur „ diſoit-il, en les embraſſant tour-à- „ tour, ſi vous m'aimez ſi tendrement, „ moi qui ne vous ai fait aucun bien; „ quel n'eût pas été votre amour pour

„ un Peuple qui eût mis ſa gloire à „ vous donner des arts utiles, de ſages „ loix, de bonnes mœurs, & un culte „ agréable au Dieu de l'univers? --- „ Ah! mon pere, dit le Cacique, nous „ aurions adoré ce Peuple généreux. „ Laiſſons les regrets inutiles. Le ſeul „ homme, entre ces barbares, qui ait „ été juſte & bienfaiſant, nous le poſſé- „ dons. Je ne veux t'occuper que de „ notre joie. "

Il le mena dans ſa cabane; & quelle fut la ſurpriſe de Barthelemi, en y voyant ſur un autel une ſtatue de bois de cedre, où ſes traits étoient ébauchés! Le Cacique lui dit: „ Regarde. „ C'eſt toi, mon pere, oui, c'eſt toi- „ même. Un de nos Indiens qui t'avoit „ vu, & qui t'avoit toujours préſent, „ m'a fait ta reſſemblance. Elle nous „ ſuit par-tout. C'eſt elle que nous in- „ voquons dans toutes nos entrepriſes; „ & depuis que nous la poſſédons, tout „ nous a réuſſi. "

Las-Caſas, qui d'abord n'avoit pu ſe défendre d'un mouvement de reconnoiſſance, ſe reprocha ce ſentiment; & parlant au Cacique d'un air doux & ſévere: „ Renverſez, dit-il, cette image: un „ ſimple mortel n'eſt pas digne de vo

„ tre vénération. “ A ces mots il alloit saisir la statue pour la briser. Le Cacique la défendit, comme s'il eût défendu ses enfans & sa femme. „ Ah ! lui dit-„ il, laisse-nous cette chere ombre de „ toi-même. Quand tu ne seras plus, „ elle rappellera à nos enfans, à nos „ neveux, le seul ami que nous ayons „ eu parmi nos cruels oppresseurs. “

Tout le Peuple s'assembla autour de la cabane, & demande à voir Las-Casas. Il se montre, & l'air retentit de ce cri d'allégresse : „ Le voilà, l'homme juste, „ l'homme bienfaisant, le voilà. Il nous „ aime, il nous plaint, il vient voir „ ses amis. Qu'il reste avec nous, l'hom-„ me juste : nos cœurs & nos biens sont „ à lui. “

„ O Dieu de la nature ! s'écria Las-„ Casas, se pourroit-il, que des cœurs „ si vrais, si doux, si simples, si sen-„ sibles, ne fussent pas innocens devant „ toi ? ..

Cependant de jeunes chasseurs se sont répandus dans la plaine, les uns perçant les oiseaux de l'air de leurs fleches inévitables, les autres forçant à la course les chevreuils, moins agiles qu'eux. La proie arrive en affluence ; & le festin est préparé.

Assis

Assis à côté du Cacique, & au milieu de sa famille, Las-Casas s'instruit de leurs loix, de leurs mœurs & de leur police. La nature est leur guide & leur législateur. S'aimer, s'aider mutuellement, éviter de se nuire ; honorer leurs parens, obéir à leur Roi ; s'attacher à une compagne, qui les soulage dans leurs travaux, & qui leur donne des enfans, sans que le soupçon même de l'infidélité trouble cette union paisible ; cultiver en commun leurs champs, & s'en distribuer les fruits : telle étoit leur société.

Hé bien, dit Las-Casas, c'est la loi de mon Dieu, qu'il a gravée dans vos ames : vous le servez sans le connoître ; & c'est sa voix qui vous conduit.

„ Ton Dieu ! il est notre ennemi, dit „ le Cacique ; il est le Dieu des Espa-„ gnols. --- Le Dieu des Espagnols n'est „ point votre ennemi : il est le Dieu „ de la nature entiere ; & nous som-„ mes tous ses enfans. -- Ah ! s'il est „ vrai, dit le Cacique, nous cherchons „ un Dieu qui nous aime ; celui de „ Las-Casas doit être juste & bon, & „ nous voulons bien l'adorer. Hâte-toi, „ fais-le nous connoître. “ Alors, se livrant à son zele, Las-Casas leur fit

de ſon Dieu une peinture ſi ſublime & ſi touchante, que le Cacique, ſe levant avec tranſport, s'écria : „ Dieu de Las-„ Caſas, reçois nos vœux ! “ Et tout ſon peuple répéta ces mots après lui.

Dans ce moment, le Cacique, regardant le Solitaire, crut voir ſur ſon viſage un éclat tout divin : car la piété l'animoit ; il étoit rayonnant de joie. „ Ecoute, lui dit-il ; ton Dieu ne ſe „ fait-il jamais voir aux hommes ? -- „ Ils l'ont vu, répondit Las-Caſas ; „ il a même daigné habiter parmi eux. „ -- Sous quels traits ? -- Sous les „ traits d'un homme. -- Acheve. N'es-„ tu pas toi-même ce Dieu, qui vient „ nous conſoler ? -- Moi ! -- Si tu l'es, „ ceſſe de nous cacher ce que tant de „ vertu annonce. Parle, nous allons „ t'adorer. “

Barthelemi ſe confondit dans une humilité profonde, & rejetta loin cette erreur. Mais avant d'expoſer des vérités ſublimes à l'incrédulité de ces foibles eſprits, il voulut ſavoir quel étoit leur culte. „ Hélas ! dit le Cacique, „ nous adorions le tigre ; comme le „ plus terrible de tous les animaux. „ Mais que ton Dieu n'en ſoit pas ja-„ loux. C'étoit le culte de la crainte,

„ & non pas celui de l'amour. -- Al-„ lons, allons, dit Las-Caſas, ren-„ verſer cette horrible idole. “ Et les Indiens, animés du zele qu'il leur inſpiroit, couroient au temple ſur ſes pas.

NOTE.

(a) SANS *ralentir ſa courſe.*] On lit dans l'Hiſtoire générale des Voyages, que dans la Province de Vénézuéla les tigres ſont ſi terribles, qu'il n'eſt pas rare de les voir entrer dans les caſes des Indiens, ſaiſir un homme, & l'emporter dans leur gueule auſſi facilement qu'un chat emporte une ſouris.

CHAPITRE XIV.

D'UNE grotte profonde, voiſine de ce temple, Barthelemi crut entendre ſortir des gémiſſemens. " Qu'eſt-ce, „ demanda-t-il ? --- Paſſons, dit le Ca- „ cique. Epargne à tes amis la honte „ de te montrer des malheureux ". Sans vouloir inſiſter, Barthelemi s'avance juſqu'à ce temple abominable, où l'on voyoit le Dieu tigre ſur un autel rougi de ſang. " Quel eſt le ſang, „ demanda-t-il encore, qu'on a verſé „ ſur cet autel ? --- Celui des animaux, „ répondit le Cacique, & quelque- „ fois..... --- Acheve. --- Celui des „ Eſpagnols. --- Des Eſpagnols ! --- „ Lorſqu'ils pénetrent juſqu'au bord „ de ces forêts, il faut bien les tuer, „ ou les prendre vivans. Et que faire „ de ces captifs, à moins que de les „ immoler ? S'il s'en échappoit un „ ſeul, notre aſyle ſeroit connu, & „ notre perte inévitable. Tu viens „ d'entendre les plaintes d'un malheu- „ reux jeune homme, qui nous fait „ compaſſion. Je ne puis me réſoudre „ à le faire mourir. Cependant il faut

„ bien qu'il meure ; car, s'il nous „ échappoit, il iroit nous trahir ".

Las-Caſas demande à le voir ; & après avoir fait briſer l'autel & l'idole du tigre, il retourne vers la priſon où le jeune homme eſt enfermé.

Le captif, en voyant entrer ce Religieux vénérable, ne douta point que ce ne fût encore un nouveau martyr de la Foi, qu'on alloit immoler. " O „ mon pere, venez, dit-il, m'encou- „ rager par votre exemple ; venez ap- „ prendre à un jeune homme à ſe dé- „ tacher de la vie, à mourir coura- „ geuſement ".

Mais dès qu'il s'apperçut que le Solitaire étoit libre, qu'il commandoit aux Indiens de s'éloigner, & que ceux-ci lui obéiſſoient : " Ah ! reprit-il, que „ vois-je ? & quel eſt cet empire que „ vous exercez parmi eux ? Etes-vous „ un ange du ciel, deſcendu pour ma „ délivrance ? Parlez. Dites-moi qui „ vous êtes. Je ſens revenir l'eſpérance „ dans ce cœur qu'elle abandonnoit ". " Je ſuis Eſpagnol comme vous, lui „ dit le Solitaire ; mais, n'ayant jamais „ trempé dans les crimes de ma patrie, „ je ſuis libre & chéri parmi les In- „ diens. --- Hélas ! & moi, lui dit

„ Gonſalve, (c'étoit le nom du jeune
„ homme) qu'ai-je fait, que je n'aie
„ dû faire, & dont j'aie pu me diſ-
„ penſer ? Je ſuis le fils de Davila, du
„ Gouverneur de l'Iſthme : il m'avoit
„ envoyé à la pourſuite des Sauvages.
„ Mes compagnons & moi, à travers
„ les forêts, nous avons pénétré dans
„ ce vallon ; les Indiens nous ont en-
„ veloppés, nous ont accablés ſous le
„ nombre ; les plus heureux des miens
„ ont péri dans le combat ; le reſte a
„ été pris, & ſur l'autel du tigre je
„ les ai vus tous immolés. Moi ſeul
„ ils m'épargnent encore ; ſoit que ma
„ jeuneſſe ait touché ces inhumains, &
„ que mes larmes leur inſpirent quel-
„ que pitié ; ſoit que leur cruauté m'ait
„ voulu réſerver pour un nouveau ſa-
„ crifice ; ils me laiſſent languir dans
„ cet horrible abandon, & dans l'at-
„ tente de la mort, plus cruelle que
„ la mort même. Hélas ! pardonnez à
„ mon âge un excès de foibleſſe, dont
„ je rougis en l'avouant. La vie m'eſt
„ chere. Il m'eſt affreux de la quitter
„ à ſon aurore. Elle devoit avoir tant
„ de charmes pour moi ! Il m'eût été
„ ſi doux de revoir ma patrie ! Et
„ quand je penſe que ces beaux jours,

„ ces jours délicieux que j'y devois
„ paſſer, ſont évanouis pour jamais,
„ je tombe dans le déſeſpoir. Si du
„ moins j'étois mort au milieu des com-
„ bats, & par les mains d'un ennemi
„ digne d'honorer mon courage ! Mais
„ ici, mais ſur les autels d'un Peuple
„ ſtupide & féroce, me ſentir tout vi-
„ vant déchirer les entrailles, & voir,
„ aux pieds du tigre, allumer mon bû-
„ cher ! Cette deſtinée eſt affreuſe. Ah !
„ s'il ſe peut, délivrez-moi de ces
„ mains inhumaines ; rendez-moi à mon
„ pere. Il n'a que moi. Je ſuis ſon
„ unique eſpérance ; ces barbares l'en
„ ont privé ".

" Mon ami, lui dit Las-Caſas, que
„ vous êtes loin encore d'être changé
„ par le malheur ! Vous, fils de Da-
„ vila, vous appellez barbares ces Peu-
„ ples, dont lui-même il fait, depuis
„ dix ans, le maſſacre le plus horrible !
„ Hélas ! combien de peres, privés par
„ ſes fureurs de leur ſeule & douce
„ eſpérance, ſe ſont vus égorgés eux-
„ mêmes, en implorant à ſes genoux
„ la grace de leurs enfans ! Il a verſé
„ plus de flots de ſang, que vous n'en
„ avez de gouttes dans les veines ; &
„ le Peuple enfermé dans ces forêts

„ profondes, n'eſt que le malheureux
„ débris de ceux qu'il a exterminés.
„ Vous voyez qu'il pourſuit encore ce
„ qui lui en eſt échappé. Ils ſont per-
„ dus, s'il les découvre; & lui rendre
„ ſon fils, vous l'avouerez vous-même,
„ ce ſeroit riſquer qu'un ſecret, d'où
„ leur ſalut dépend, ne lui fût ré-
„ vélé. --- Ah! gardez-vous, lui dit
„ Gonſalve, de leur apprendre qui je
„ ſuis. --- Moi! dit Las-Caſas, les
„ tromper! leur cacher le péril de vo-
„ tre délivrance! Non; ce ſeroit leur
„ tendre un piege. Si je parle pour
„ vous, je dirai qui vous êtes; on
„ ſaura ce que je demande, ce qu'on
„ riſque à me l'accorder. Ou mon ſilen-
„ ce, ou ma franchiſe; c'eſt à vous
„ de choiſir. --- Choiſir! De tous côtés
„ je ne vois que la mort. Je m'aban-
„ donne à vous. --- Reprenez donc
„ courage. Mais tirez de l'état où vous
„ êtes réduit, cette utile & grande
„ leçon, que le droit de la force eſt
„ un droit odieux; que ſi les Indiens
„ l'exerçoient à leur tour, & ſe per-
„ mettoient la vengeance, il n'eſt point
„ de ſupplice auquel ne dût s'attendre
„ le fils du cruel Davila; que l'état
„ naturel de l'homme eſt la foibleſſe;

„ qu'à votre place, il n'en eſt point
„ qui ne fût timide & tremblant; que
„ l'orgueil, dans un être ſi voiſin du
„ malheur, eſt le comble de la dé-
„ mence; & qu'expoſé lui-même cha-
„ que jour à devenir un objet de pi-
„ tié, il eſt auſſi inſenſé que méchant,
„ lorſqu'il oſe être impitoyable ".

Las-Caſas, de retour auprès de Ca-
pana : " Cacique, lui dit-il, n'es-tu
„ pas ſoulagé, comme d'un joug triſte
„ & pénible, de ne plus adorer un
„ être malfaiſant, & de ſervir un Dieu
„ clément & juſte? --- Il eſt vrai, lui
„ dit le Cacique, que nos cœurs, flé-
„ tris par la crainte, ſemblent ranimés
„ par l'amour. --- Oui, mon ami,
„ l'homme eſt fait pour aimer. La
„ haine, la vengeance, toutes les paſ-
„ ſions cruelles ſont pour lui un état
„ de gêne, d'angoiſſe & d'aviliſſement.
„ Il ſe ſent élever, il ſent qu'il ſe
„ rapproche de l'être excellent qui l'a
„ fait, à meſure qu'il eſt plus doux,
„ plus magnanime. Etouffer ſon reſ-
„ ſentiment, & triompher de ſa colere;
„ oppoſer les bienfaits à l'injure qu'on
„ a reçue, en accabler ſon ennemi;
„ c'eſt un plaiſir vraiment divin. --- Je
„ le conçois, dit le Cacique. --- Non,

„ tu ne peux le concevoir avant de
„ l'avoir éprouvé. Mais il ne tient
„ qu'à toi de jouir pleinement de ce
„ plaiſir pur & céleſte. Fais venir ce
„ jeune captif, qui tremble & gémit
„ dans tes chaînes, & dis-lui, en le
„ délivrant : Fils du déſolateur de
„ l'Iſthme, fils du meurtrier de nos
„ peres, de nos femmes, de nos en-
„ fans, fils de Davila, je pardonne
„ à ton âge & à ta foibleſſe. Vis, ap-
„ prends d'un Sauvage à imiter ton
„ Dieu. --- Le fils de Davila! s'écria
„ le Cacique; quoi! c'eſt lui que je
„ tiens captif"! A ces mots, ſes yeux
irrités s'enflammerent comme la foudre.
" Oui, c'eſt le fils de Davila, reprit
„ le Solitaire avec un air tranquille,
„ c'eſt lui que tu peux déchirer, dé-
„ vorer même ſi tu veux. Mais écoute-
„ moi. A peine ta vengeance ſera-t-
„ elle aſſouvie, tu ſera triſte, & tu
„ diras : Le voilà égorgé ; & ſon ſang
„ répandu ne rend la vie à aucun des
„ miens : ma fureur eſt donc inutile:
„ j'ai fait périr le foible, peut-être
„ l'innocent ; & je ſuis coupable ſans
„ fruit..... Sa vie eſt dans tes mains ;
„ choiſis de renoncer à mon Dieu ou
„ à ta vengeance ; & reprends le culte

„ du tigre, ſi tu veux t'abreuver de
„ ſang ".

" J'adore le Dieu de Las-Caſas, dit
„ le Cacique. Mais toi-même, crois-tu
„ qu'il me commande de laiſſer impu-
„ nis tous les maux qu'un barbare nous
„ fait depuis dix ans ? --- Oui, la loi
„ de mon Dieu te preſcrit le pardon
„ & l'amour de tes ennemis. --- L'a-
„ mour! --- Ne ſont-ils pas ſes enfans
„ comme toi ? Ne les aime-t-il pas lui-
„ même ? Et peux-tu adorer le pere,
„ ſans aimer les enfans ? Plains-les d'ê-
„ tre coupables, & ſouhaite qu'ils ceſ-
„ ſent d'être méchans ; mais ne ſois
„ pas méchant comme eux, & mérite
„ par ta clémence que ton Dieu en uſe
„ envers toi ".

" Tu me confonds ; mais tu me tou-
„ ches, dit le Cacique. Allons, qu'exi-
„ ges-tu de moi ? Qu'au fils du cruel
„ Davila je pardonne comme à mon
„ frere ? J'y conſens. Qu'on l'amene
„ ici. Je briſerai ſa chaîne, & je l'em-
„ braſſerai. Mais qu'en ferai-je, après
„ lui avoir permis de vivre ? S'il s'é-
„ chappe, il divulgera le ſecret de
„ notre aſyle ; & tu auras perdu tes
„ amis. --- J'ai cette crainte comme
„ toi, lui répond le Solitaire ; & je ne

„ veux, quant à préſent, qu'adoucir „ ſa captivité ".

Gonſalve attendoit avec impatience le retour de Las-Caſas. " Hé bien, lui „ dit-il en tremblant, qu'avez-vous „ obtenu ? --- Qu'on vous laiſſe la vie. „ --- Ah ! mon pere ! Et la liberté, „ l'ai-je perdue pour jamais ? --- Je „ vous ai dit que le ſalut de ces mal- „ heureux Indiens tient au ſecret de „ leur aſyle. --- Je le ſais ; mais ré- „ pondez-leur qu'il ne ſera jamais trahi „ par moi. --- Comment répondrois-je „ de vous, dit le Solitaire ? A votre „ âge on ne répond pas de ſoi-même. „ C'eſt à vous de gagner l'eſtime du „ Cacique, & d'obtenir, avec le temps, „ qu'il daigne ſe fier à vous. --- Et lui „ avez-vous dit qui je ſuis, demanda „ Gonſalve ? --- Oui ſans doute. --- Je „ ſuis perdu. --- Non, vous ne l'êtes „ pas. Je vais vous mener devant lui ".

" Jeune homme, lui dit le Cacique „ en le voyant, adores-tu le Dieu qu'a- „ dore Las-Caſas ? --- Oui, répond „ Davila. --- Crois-tu que nous ſoyons „ enfans de ce Dieu, comme toi ? --- Je „ le crois. --- Nous ſommes donc fre- „ res ? Pourquoi venir tremper tes mains „ dans notre ſang ? --- J'obéiſſois. --- A

„ qui ? --- Vous le ſavez aſſez. --- Oui, „ je ſais que tu es né du plus méchant „ des hommes, & du plus cruel envers „ nous. Mais Las-Caſas me dit que ſon „ Dieu & le mien m'ordonne de te par- „ donner. Je te pardonne. Viens, em- „ braſſe ton ami ". Le jeune homme, à ces mots, tombe aux pieds du Ca- cique. " Que fais-tu, lui dit le Sau- „ vage ? Ne ſommes-nous pas freres ? „ N'es-tu pas mon égal " ? il dit ; & lui tendant la main, il le délivra de ſes chaînes. Barthelemi, témoin de ce ſpectacle, avoit le cœur ſaiſi de joie & d'attendriſſement. " Davila, dit-il au „ jeune homme, voilà, voilà de vrais „ Chrétiens " !

CHAPITRE XV.

GONSALVE fut, dès ce moment, parmi les Indiens, comme dans sa patrie, & comme au sein de sa famille. On le gardoit, mais sans contrainte; & la seule liberté qu'il n'eût pas, étoit celle de s'échapper. Las-Casas le voyoit sans cesse. Il eût voulu lui faire aimer la vie heureuse & simple de ce Peuple Sauvage; mais le jeune homme ne l'écoutoit qu'en poussant de profonds soupirs. « Me voilà, disoit-il, instruit „ par le malheur, par vos leçons, „ par leur exemple; qu'ils daignent „ se fier à moi, & me mettre en état „ de détromper mon pere, de le fléchir, de lui apprendre à les connoître, à les aimer. Ils m'ont déja „ laissé la vie; je leur devrai la liberté. Ces bienfaits toucheront un pere. „ Il cédera aux larmes de son fils „.

A cet âge on ne sait pas feindre avec tant d'art & de noirceur; & Las-Casas ne doutoit pas que Gonsalve ne fût sincere; mais il le connoissoit trop foible, pour oser compter sur sa foi. « Vous êtes sans doute à présent bien

„ déterminé, lui dit-il, à ne pas trahir ce bon Peuple; mais je prévois „ tout l'ascendant d'un pere; & je ne „ répondrai jamais qu'il ne vienne à „ bout de surprendre ou d'arracher votre secret. Ce que je vous dis là, „ je l'ai dit de même au Cacique. „ C'est lui que le péril regarde, c'est „ à lui de se consulter.

„ Je laisse, dit-il à Capana, ton „ captif dans l'affliction. Il soupire ardemment pour la liberté. Je t'ai „ fait voir tout le danger de le renvoyer à son pere; mais je ne dois „ pas te dissimuler l'avantage de ce „ bienfait. Il peut arriver que son pere vous découvre; & alors vous auriez pour appui ce jeune homme, „ à qui ta clémence auroit fait un devoir sacré de ne t'abandonner jamais. L'amour paternel a des droits „ sur les tyrans les plus farouches. „ C'est le dernier endroit sensible par „ où leur ame s'endurcit. Après cela, „ décide-toi sur le parti que tu dois „ prendre: j'ignore comme toi quel „ seroit le plus sage, & tu sais aussi „ bien de moi quel seroit le plus généreux.

„ Pour moi, dépourvu des moyens

„ de célébrer ici nos auguſtes myſteres, „ d'y établir le ſacerdoce, & d'y perpétuer le culte des autels, je vais „ vous chercher des Paſteurs, & peut-„ être vous aſſurer un repos plus tranquille. Adieu. Je demande au ciel, „ & j'eſpere de vous revoir, avant de „ deſcendre au tombeau ".

La déſolation du jeune Davila fut extrême, quand il apprit que Las-Caſas l'abandonnoit. Il alla ſe jetter aux pieds du Cacique. „ Ah! lui dit-il, „ pourquoi te défier d'un malheureux „ qui te doit tout? La nature m'a fait „ un cœur ſenſible comme à toi; mais „ eût-elle mis à la place le cœur du „ tigre que tu adorois, tes vertus l'auroient attendri. Tu m'as appellé ton „ ami; tu m'as embraſſé comme un „ frere; va, je ne l'oublierai jamais: „ je ne ſuis ingrat ni perfide. Il y va „ de ta vie & du ſalut de tes amis, „ que ton aſyle ſoit inconnu; il le ſera par mon ſilence. J'en atteſte mon „ Dieu, ce Dieu qui eſt devenu le „ tien ".

„ Oui, je te crois ſenſible & bon, „ dit le Cacique; mais tu es foible; & „ l'homme foible eſt toujours à la veille „ d'être méchant. Comment braverois-

„ tu l'autorité d'un pere? tu n'as pas „ ſu braver la mort. — La mort m'a „ cauſé de l'effroi, je l'avoue, dit le „ jeune homme en ſe levant avec fierté; mais ſi pour éviter la mort, tu „ m'avois propoſé un crime, tu aurois „ vu lequel des deux m'auroit le plus „ épouvanté. Puiſque je n'ai pas ton „ eſtime, je ne te demande plus rien. „ Je renonce à la liberté; je te diſpenſe même de me laiſſer la vie ". A ces mots il ſe retira.

Le Cacique, qui le ſuivoit des yeux, & qui le voyoit abattu de triſteſſe, ſentit lui-même, comme un poids dont ſon cœur étoit oppreſſé, la dureté de ſon refus. Il fit appeller Las-Caſas. „ Emmene avec toi ce jeune homme, „ lui dit-il! ſa douleur me peſe & „ me fatigue: la préſence d'un malheureux eſt inſupportable pour moi. „ --- As-tu bien réfléchi, lui dit le Solitaire? --- Oui, je ſais qu'un mot „ de ſa bouche nous perd, mon Peuple & moi, nous livre à nos tyrans; „ mais la pitié l'emporte ſur la crainte, je ne veux plus le voir ſouffrir ".

Si l'on a vu des enfans vertueux, aux funérailles de leur pere, d'un pere

tendre & bien aimé, c'eſt l'image de la douleur des Indiens, au départ de Las-Caſas. Le Cacique & ſon Peuple, le viſage abattu, les yeux baiſſés & pleins de larmes, l'accompagnerent en ſilence juſqu'au bord de la forêt. Là, il fallut ſe ſéparer.

Témoin de leurs triſtes adieux, Gonſalve renfermoit ſa joie. Le Cacique, ôtant ſon colier, le jeta au col du jeune homme, l'embraſſa, & lui dit : " Sois „ toujours notre ami ; & ſi jamais tu „ étois preſſé par nos tyrans de leur „ découvrir où nous ſommes, regar- „ de ce colier, ſouviens-toi de Las- „ Caſas, & demande à ton cœur ſi tu „ dois nous trahir ".

Les deux Eſpagnols, ſur la foi de leurs guides, s'en allant à travers les bois, ſe retraçoient les mœurs & le naturel des Sauvages. Vint un moment où Las-Caſas, regardant le jeune Davila : „ Vous voyez, lui dit-il, ſi, „ comme on le prétend, ils ſont in- „ dignes du nom d'hommes, & s'il eſt „ mal-aiſé d'en faire des Chrétiens. „ L'homme n'eſt indocile que pour ce „ qui répugne au ſentiment de la bon- „ té. Il ne ſe refuſe jamais aux vérités „ qui le conſolent, qui le ſoulagent

„ dans ſes peines, & qui lui ſont ché- „ rir ces deux préſens du ciel, la vie „ & la ſociété. Que ces vérités paſſent „ ſa foible intelligence, pourvu qu'el- „ les touchent ſon cœur, il en ſera „ perſuadé : il croit tout ce qu'il aime „ à croire. Toute la nature à ſes yeux „ eſt un myſtere aſſurément ; hé bien, „ voit-on qu'en jouiſſant de ſes bien- „ faits, il lui reproche l'obſcurité de „ ſes moyens ? Il en ſera de même „ de la Religion : plus elle ſera d'heu- „ reux, moins elle trouvera d'incré- „ dules ".

" Mais, reprit Gonſalve, peut-on „ diſſimuler ce qu'elle a d'affligeant, „ ce qu'elle a d'effrayant pour l'hom- „ me ? --- Elle n'a rien que d'attrayant, „ d'encourageant pour la vertu, de „ conſolant pour l'innocence, lui ré- „ pondit le Solitaire, & je n'en veux „ pas davantage pour la faire adorer „ par-tout. De bonnes loix gênent le „ vice, épouvantent le crime, affli- „ gent les méchans ; & l'on aime de „ bonnes loix, parce qu'il dépend de „ chacun d'en recueillir les fruits, & „ d'être heureux par elles. On aimera „ de même une Religion qui, comme „ ces loix ſalutaires, eſt favorable aux

„ gens de bien, rigoureuſe aux mé-
„ chans, & indulgente aux foibles.
„ Mais, en la profeſſant dans cette
„ pureté, on ne peut opprimer per-
„ ſonne; on ne s'abreuve point de
„ ſang; on eſt obligé d'être humain,
„ juſte, patient, ſecourable, & ſur-
„ tout déſintéreſſé; de joindre l'exem-
„ ple au précepte, d'inſtruire par ſes
„ bonnes œuvres, & de prouver par
„ ſes vertus. L'orgueil & la cupidité
„ ne peuvent ſe forcer à ces ménage-
„ mens; le droit du glaive eſt plus
„ commode; & avec d'odieux pré-
„ textes, dont les paſſions s'autoriſent,
„ on ſe permet la violence, la rapine
„ & le brigandage juſqu'aux excès les
„ plus crians ".... Le Solitaire, à ces mots, s'apperçut que le fils de Davila baiſſoit les yeux, & que la rougeur de la honte ſe répandoit ſur ſon viſage. " Pardonne, lui dit-il, jeune homme.
„ Je t'afflige. C'eſt le ciel qui te l'a
„ donné, ce pere rigoureux. Tout in-
„ juſte qu'il eſt, ne ceſſe jamais de
„ l'aimer, de le reſpecter, de le plain-
„ dre. Seulement ne l'imite pas ".

On arrive à Crucès. Les Indiens s'éloignent; Barthelemi & Gonſalve, au moment de ſe ſéparer, s'embraſſent

tendrement. " Adieu. Tu vas revoir
„ ton pere, dit le Solitaire au jeune
„ homme; ſouviens-toi du Cacique,
„ daigne penſer à moi. Je n'entendrai
„ point tes paroles; mais Dieu ſera
„ préſent; & ton cœur lui a juré d'ê-
„ tre fidele aux Indiens ".

Gonſalve retourne à Panama; & Las-Caſas deſcend le fleuve juſqu'à la côte orientale, où un navire le reçoit, & va le porter au rivage que baigne l'Ozama, en épanchant ſon onde dans le ſein du vaſte Océan.

CHAPITRE XVI.

DOM Pedre Davila pleuroit l'héritier de son nom, avec les larmes de l'orgueil, de la rage & du désespoir. En le voyant, il se livra à tous les transports de la joie. „ Le ciel, lui dit-„ il, ô mon fils, le ciel te rend aux „ vœux d'un pere. Mais tous ces bra-„ ves Castillans qui t'accompagnoient, „ que sont-ils devenus ? — Ils sont „ morts, répondit Gonsalve. Les In-„ diens poursuivis, nous ont enfin ré-„ sistés ; & nous avons succombé sous „ le nombre. Ils me tenoient captif ; „ ils ont su qui j'étois ; & leur Chef „ m'a laissé la vie, & m'a rendu la li-„ berté. O mon pere ! si vous m'aimez, „ qu'un procédé si généreux vous tou-„ che & vous désarme "... Le tyran ne l'écoutoit pas. Interdit, indigné de voir qu'après le vaste & long carnage qu'il avoit fait des Indiens, ils se défendissent encore, il ne cherchoit que le moyen d'achever leur ruine ; sans être sensible au bienfait qui auroit dû le toucher. „ Oui, dit-il, je reconoîtrai „ ce qu'ont fait pour toi les Sauvages.

„ Dis-moi où tu les a laissés, & où „ s'est passé le combat ".

„ Il seroit mal-aisé de retrouver mes „ traces dans ces déserts, lui répondit „ Gonsalve ; & je me suis laissé con-„ duire, sans savoir moi-même où j'al-„ lois, d'où je venois "....

„ J'entends, reprit le pere, en ob-„ servant son trouble : ils t'ont fait pro-„ mettre sans doute de ne pas m'indi-„ quer leur marche & leur retraite, & „ tu te crois lié par tes sermens "?

„ Si j'avois promis, je tiendrois pa-„ role, dit le jeune-homme ; & je leur „ dois assez pour ne pas les trahir ".

„ Des nœuds plus sacrés vous engagent „ à votre Dieu, à votre Roi, à votre pa-„ trie, à moi-même, insista le tyran. „ Vous avez vu tomber sous les coups „ des Sauvages la moitié des miens ; vou-„ lez-vous qu'ils en exterminent le reste ? „ En nous laissant la vie, ont-ils bri-„ sé leurs arcs ? ont-ils promis de ne „ plus tremper leurs traits dans ce ve-„ nin mortel qu'ils ont inventé, les „ perfides ? Obéissez à votre pere ; & „ demain soyez prêt à nous servir de „ guide ; car je veux marcher sur leurs „ pas ".

Gonsalve réduit au choix, ou de tra-

hir les Sauvages, ou de tromper ſon pere, ou de refuſer d'obéir, prit le parti de la franchiſe, & déclara que de ſa vie il ne contribueroit au mal qu'on feroit à ſes bienfaiteurs. Davila devint furieux; mais ſon fils, avec modeſtie, ſoutint ſa réſolution; & le reproche & la menace n'ayant pu l'ébranler, on eut recours à l'artifice.

Fernand de Luques fut choiſi pour ce Miniſtere odieux. Il alla trouver le jeune homme. „ Davila, lui dit-il, d'un „ ton affectueux & d'un air pénétré, „ vous ferez mourir votre pere. Il vous „ aime; j'ai vu couler pour vous ſes „ larmes paternelles; & vous ne lui „ êtes rendu que pour l'accabler de „ douleur. — Ah! répondit le jeune „ homme, qu'il me demande ma vie, „ & non pas une trahiſon. — Si c'é- „ toit une trahiſon, ſeroit-ce moi, dit „ le perfide, qui vous preſſeroit d'o- „ béir? Le ſort des Indiens me tou- „ che autant que vous. Mais, en ir- „ ritant votre pere, vous les perdez; „ & c'eſt ſur eux que ſa colere tom- „ bera. Il eſt mortellement bleſſé de „ votre réſiſtance. Mon fils me mépriſe „ & me hait, dit-il, plus attaché à ce „ Peuple barbare, qu'à ſon Prince, „ qu'à

„ qu'à moi & qu'à ſon Dieu lui-mê- „ me, il ne connoît plus qu'un devoir, „ celui de la rébellion: il n'oſe ſe fier „ à ma reconnoiſſance; & il me croit „ moins généreux qu'un miſérable In- „ dien. Non, Davila, ce n'étoit pas „ ainſi qu'il falloit ſervir les Sauvages. „ Touché de leur humanité, & plus „ ſenſible encore à votre confiance, je „ ſais que votre pere ſe fût laiſſé flé- „ chir. Mais ſi, par eux, il a perdu „ l'eſtime & l'amour de ſon fils, peut- „ il leur pardonner jamais"?

„ Non, il n'a rien perdu de ſes droits „ ſur mon cœur, reprit Gonſalve: mon „ reſpect, mon amour pour lui ſont „ les mêmes. Qu'il daigne ne me de- „ mander rien que d'innocent & de juſ- „ te, il eſt bien sûr d'être obéi. Mais „ que veut-il de moi? & pourquoi s'obſ- „ tiner à me rendre ingrat & perfide? „ S'il veut pourſuivre encore ce Peu- „ ple malheureux, ce n'eſt pas à moi „ d'éclairer ſes recherches impitoya- „ bles; & s'il conſent à l'épargner, il „ n'a pas beſoin de ſavoir en quels „ lieux il reſpire en paix. Pour prix „ du ſalut de ſon fils, les Sauvages „ ne lui demandent que de vivre éloi- „ gnés de lui, & inconnus, s'il eſt

„ possible. L'oubli sera pour eux le
„ plus grand de tous les bienfaits ".

„ Vous ne pensez donc pas, lui dit
„ Fernand, que répandus dans les fo-
„ rêts, on ne peut les instruire; qu'ils
„ vivent sans culte & sans loix ? — Ils
„ sont Chrétiens, dit le jeune homme.
„ Qu'on leur laisse adorer, dans leur
„ simplicité, un Dieu qu'ils servent
„ mieux que nous. — Ils sont Chré-
„ tiens! Ah! s'il est vrai, reprit le four-
„ be, doutez-vous qu'on n'use envers
„ eux d'indulgence & de ménage-
„ ment ? Reposez-vous sur moi du
„ soin du salut de nos freres. Je les
„ protégerai; je les porterai dans mon
„ sein. — Hé bien, protégez-les en ob-
„ tenant qu'on les oublie. Ils ne de-
„ mandent rien de plus".

„ Ah! Gonsalve, vous voulez donc
„ être chargé d'un parricide! Ils sor-
„ tiront de leurs forêts, ils nous dres-
„ seront des embûches; votre pere,
„ que sa valeur expose, y tombera:
„ ce sera vous qui l'aurez livré en
„ leurs mains. La fleche empoisonnée
„ qui percera son cœur, ce sera vous
„ qui l'aurez lancée".

A ces mots, Gonsalve frémit. Mais, se rappellant Las-Casas: „ M'auroit-il

„ conseillé un crime, dit-il en lui-mê-
„ me ? Ah! Je sens que la nature est
„ d'accord avec lui. Cessez de me ten-
„ ter, reprit-il; en parlant au fourbe.
„ La voix intime de mon cœur s'éleve
„ contre vos reproches, & me parle
„ plus haut que vous ".

Fernand, interdit & confus de l'inutilité de son odieuse entremise, dit à Davila que son fils étoit tombé dans l'endurcissement; qu'il falloit qu'on l'eût perverti; & que tant d'obstination étoit au-dessus de son âge.

Dès ce moment Gonsalve, odieux à son père, pleuroit nuit & jour son malheur.

„ Va-t-en, fils indigne de moi, lui
„ dit ce pere inexorable, après une
„ nouvelle épreuve; va-t-en. Fuis loin
„ de moi. Je ne veux plus souffrir tes
„ outrages, ni ta présence. Malheur à
„ ceux qui de mon fils, d'un fils obéis-
„ sant, respectueux, fidele, ont fait
„ un rebelle obstiné ".

„ Ah! mon pere, dit le jeune hom-
„ me, en tombant à ses pieds, tout
„ baigné de ses larmes, est-il possible
„ que le refus d'être ingrat, perfide &
„ parjure, m'attire un si dur traite-
„ ment? Qu'exigez-vous de moi ? Quel-

„ le haine obſtinée portez-vous à ces
„ malheureux ? Ah ! ſi vous aviez vu
„ leur Roi, briſer ma chaîne, m'em-
„ braſſer, m'appeller ſon ami, ſon fre-
„ re, me demander avec douceur quel
„ mal ils nous ont fait, & pourquoi
„ l'on oublie qu'ils ſont des hommes
„ comme nous ; vous-même, oui vous-
„ même, mon pere, vous me feriez un
„ crime de l'infidélité dont vous me fai-
„ tes une loi. Il m'eſt affreux de vous
„ déplaire ; mais il me ſeroit, je l'a-
„ voue, plus affreux de vous obéir.
„ Ne me réduiſez point à ces extré-
„ mités. Ayez pitié d'un fils que vo-
„ tre haine accable, & qui même, en
„ vous irritant, ſe croit digne de vo-
„ tre amour. — Non, je n'ai plus de
„ fils, & tu n'a plus de pere. Délivre-
„ moi d'un traître que je ne puis ſouf-
„ frir ".

Gonſalve, abbatu, conſterné, ſortit du palais de ſon pere, & lui fit demander quel lieu il lui marquoit pour ſon exil. „ Les forêts, les cavernes,
„ qui recellent ſans doute les lâches
„ qu'il m'a préférés, répondit le pere
„ inflexible ".

Le jeune homme reprit le chemin de Crucès ; & en s'en allant, à travers le

vaſte ſilence des bois, il pleuroit ; mais il ſe diſoit à lui-même : „ Je déſobéis à
„ mon pere, je l'afflige & l'irrite au
„ point qu'il m'éloigne à jamais de lui,
„ & je ne ſens dans ma douleur au-
„ cune atteinte de remords ; au lieu
„ qu'en lui obéiſſant, & en pourſui-
„ vant les Sauvages, mon cœur en étoit
„ dévoré. Il eſt donc des devoirs plus
„ ſaints que la ſoumiſſion aux volon-
„ tés d'un pere ? Notre premiere qua-
„ lité, ſans doute, eſt celle d'hom-
„ me : notre premier devoir eſt d'être
„ humain ".

L'abandon où il étoit réduit, la douleur où il étoit plongé, l'imprudence & la bonne-foi de ſon âge ne lui permirent pas de voir le piege qu'on lui avoit tendu. Les Sauvages, qui dans ce lieu même l'avoient vu avec Las-Caſas, ne ſe défioient pas de lui : il leur avoua ſon malheur, ſans en diſſimuler la cauſe. „ Eh bien, lui dirent-ils, pour-
„ quoi, ſi tu ne veux que vivre en
„ paix & ſans reproche, ne pas re-
„ tourner au vallon ? Une cabane, une
„ douce compagne, notre amitié, ton
„ innocence ſeront tes biens. Suis-nous :
„ le Cacique aura ſoin de te faire ou-
„ blier l'injuſtice d'un mauvais pere ".

Il ſuivit ce conſeil funeſte. Mais lorſqu'il eut percé l'obſcurité des bois, & qu'en revoyant le vallon, ſon cœur ſoulagé commençoit à ſentir renaître la joie, quels furent ſon étonnement & ſa douleur, de ſe voir tout-à-coup entouré d'Eſpagnols qui lui ordonnoient, au nom du Vice-Roi ſon pere, de retourner avec eux à Crucès. A la vue des Eſpagnols, deux Indiens, qu'il avoit pris pour guides, ſe ſauverent dans le vallon, & y répandirent l'allarme. Dès ce moment plus de ſûreté pour le Cacique & pour ſon peuple : leur aſyle étoit découvert.

Le malheureux jeune homme, remmené à Crucès, prenoit la terre & le ciel à témoins de ſon innocence. Il apprit qu'un navire alloit faire voile pour l'Iſle Eſpagnole. Il fit demander à ſon pere qu'il lui fût permis d'y paſſer, pour lui épargner, diſoit-il, le ſpectacle de ſa douleur. Le pere y conſentit, ſoit pour ſe délivrer d'un témoin dont la vue l'accuſeroit ſans ceſſe, ſoit pour lui laiſſer exhaler dans cet exil volontaire l'amertume de ſes regrets.

„ Ah! dit Gonſalve en quittant ce ri-
„ vage, je ne reverrai plus mon pere.
„ Il m'a ſurpris ; il m'a rendu parjure

„ & traître aux yeux de mes amis.
„ Non! je ne le reverrai plus ".

Il arrive à l'Iſle Eſpagnole ; il demande où eſt Las-Caſas ; il va ſe jetter dans ſon ſein, & lui dit ſon malheur, qu'il appelle ſon crime, avec tous les regrets d'un cœur coupable & conſterné.

„ Mon ami, lui dit Las-Caſas après
„ l'avoir entendu, vous avez fait une
„ imprudence : mais votre cœur eſt in-
„ nocent. Ce doit être un ſupplice af-
„ freux pour un fils honnête & ſenſi-
„ ble, de voir les maux que fait ſon
„ pere. Vous n'en ſerez plus le témoin.
„ Déſormais rendu à vous-même, c'eſt
„ en Eſpagne qu'il faut aller vous of-
„ frir à votre patrie, & ſi elle a be-
„ ſoin de votre ſang, le verſer pour
„ elle ſans crime contre de juſtes en-
„ nemis. Sollicitez votre départ ; & at-
„ tendez ici que le Roi y conſente ".

Gonſalve, après avoir épanché ſa douleur au ſein du pieux ſolitaire, ſentit ſon courage renaître, & il reſta auprès de ſon ami, en attendant que le Monarque lui eut permis de quitter ces bords.

CHAPITRE XVII.

CEPENDANT Pizarre avoit mis à la voile; & déja loin du rivage de l'Iſthme, il s'avançoit vers l'équateur. A travers les écueils d'une mer inconnue encore, ſa courſe étoit pénible & lente; la diſette le menaçoit; & il fallut bientôt riſquer l'abord de ces côtes ſauvages (*a*); mais il trouva par-tout des hommes aguerris. Dès qu'un village eſt attaqué, ſes voiſins accourent en foule, & ſe préſentent au combat. Le feu des armes les diſperſe; mais leur courage les raſſemble. On en fait tous les jours un nouveau carnage; & tous les jours ces malheureux, dans l'eſpérance de venger leurs amis, reviennent périr avec eux. Le fer des Eſpagnols s'émouſſe; leurs bras ſe laſſent d'égorger.

Un vieux Cacique, autrefois renommé par ſa valeur & ſa prudence, mais alors accablé par les travaux & les années, étoit couché au fond d'un antre, & n'attendoit plus que la mort. Les cris de rage, de douleur & d'effroi retentirent juſqu'à lui. Il vit revenir ſes deux fils, couverts de ſang & de pouſſiere, &

qui, s'arrachant les cheveux, lui dirent: " C'en eſt fait, mon pere, c'en „ eſt fait; nous ſommes perdus. --- Hé „ quoi! dit le vieillard, en ſoulevant „ ſa tête, ſont-ils en ſi grand nombre, „ ou ſont-ils immortels? Eſt-ce la race „ de ces géans (*b*) qui, du temps de „ nos peres, étoient deſcendus ſur ces „ bords? --- Non, lui répond l'un de „ ſes fils, ils ſont en petit nombre & „ ſemblables à nous, à la réſerve d'un „ poil épais, qui leur couvre à demi „ la face; mais ſans doute ce ſont des „ Dieux: car les éclairs les environnent, le tonnerre part de leurs mains: „ nos amis, écraſés, nous ont cou- „ verts de leur ſang: en voilà les „ marques fumantes ".

" Je veux demain les voir de près: „ portez-moi, dit le vieux Cacique, „ ſur cette roche eſcarpée, d'où j'ob- „ ſerverai le combat ".

Les Indiens, dès le point du jour, ſe raſſemblerent dans la plaine. Les Caſtillans les attendoient. Pizarre en parcouroit les rangs avec un air grave & tranquille; ſous lui commandoit Aléon, plus ſuperbe & plus menaçant; Molina étoit à la tête des jeunes Eſpagnols qu'il avoit amenés. Ses yeux

étoient baissés, son visage étoit abattu, non de crainte, mais de pitié : on croyoit entendre l'humanité gémir au fond du cœur de ce jeune homme.

Un cri formé de mille cris fut le signal des Indiens ; & à l'instant une nuée de fleches obscurcit l'air sur la tête des Castillans. Mais de ces fleches égarées, presque aucune, en tombant, ne porta son atteinte. Pizarre se laisse approcher, & fait sur eux un feu terrible, dont tous les coups sont meurtriers : ceux du canon font des vuides affreux dans la masse profonde des bataillons sauvages. Trois fois elle en est ébranlée ; mais la présence du vieux Cacique soutient le courage des siens. Ils s'affermissent, ils s'avancent, & se déployant sur les ailes, ils vont envelopper le petit nombre des Castillans. Pizarre fond sur eux avec son escadron rapide ; & ces flots épais d'Indiens sont entr'ouverts & dissipés. Leur fuite ne présente plus que le pitoyable spectacle d'un massacre d'hommes épars, qui, désarmés & supplians, tendent la gorge au coup mortel. Les bois & les montagnes servirent de refuge à tout ce qui put s'échapper.

Le vieillard, du haut du rocher,

contemple ce désastre d'un œil pensif & morne. Il a vu le plus jeune de ses fils brisé comme un roseau par la foudre des Castillans. Son cœur paternel en a été meurtri ; mais l'impression de ce malheur domestique est effacée par le sentiment plus profond de la calamité publique. Il fait rassembler autour de lui ses Indiens, & il leur dit : " Enfans du tigre & du lion, il faut „ avouer que ces brigands nous sur„ passent dans l'art de nuire. Ce feu „ meurtrier, ces tonnerres, ces ani„ maux rapides qui combattent sous „ l'homme, tout cela est prodigieux. „ Mais revenez de l'étonnement que „ vous causent ces nouveautés. L'a„ vantage du lieu & du nombre est à „ vous ; profitez-en. Qui vous presse „ d'aller vous jeter en foule au-devant „ de vos ennemis ? Pourquoi leur dis„ puter la plaine ? Est-elle couverte de „ moissons ? Ne voyez-vous pas la fa„ mine, avec ses dents aiguës & ses „ ongles tranchans, qui se traîne vers „ eux ? Elle va les saisir, sucer tout „ le sang de leurs veines, & les laisser „ étendus sur le sable, exténués & dé„ faillans. Tenez-vous en défense, mais „ dans l'étroit vallon qui serpente en-

» tre ces collines. Là, s'ils viennent » vous attaquer, nous verrons quel » uſage ils feront de ces foudres, & » de ces animaux qui combattent pour » eux ".

Le ſage conſeil du vieillard fut exécuté la nuit même; & quand le jour vint éclairer ces bords, les Eſpagnols, épouvantés du ſilence & de la ſolitude qui régnoient au loin dans la plaine, n'y trouverent plus d'ennemis, que la faim, le plus cruel de tous.

Pizarre à peine eut découvert la trace des Indiens, il réſolut de les pourſuivre. Les Indiens s'y attendoient. Dans tous les détours du vallon, le vieillard les avoit poſtés par intervalle, & en petit nombre. " Vous êtes aſſurés, dit-il, „ d'échapper à vos ennemis; & les fa- „ tiguer, c'eſt les vaincre. Protégés „ contre leurs tonnerres par les angles „ de ces collines, vous les attendrez „ au détour. Là, je vous demande, „ non pas de tenir ferme devant eux, „ mais de lancer de près votre pre- „ miere fleche, & de fuir juſqu'au „ poſte qui vous ſuccede & qui les at- „ tend au détour. Je me tiendrai au „ dernier défilé; & vous vous ralliez „ à moi ". Tel fut l'ordre qu'il établit.

Dès que la tête des Caſtillans ſe montre au premier détroit du vallon, il part une volée de fleches; & l'arc à peine eſt détendu, les Indiens ſont diſſipés. On les pourſuit; & on rencontre une nouvelle troupe, qui ſe diſſipe encore, après avoir lancé ſes traits.

Pizarre, frémiſſant de voir que l'ennemi & la victoire lui échappent à chaque inſtant, part avec la rapidité de l'éclair, & commande à ſon eſcadron de le ſuivre. Le vieillard avoit tout prévu. Les Indiens, dès qu'ils entendent la terre retentir ſous les pas des chevaux, gagnent les deux bords du vallon; & l'eſcadron, après une courſe inutile, eſt aſſailli de traits lancés comme par d'inviſibles mains.

Les Caſtillans s'irritent de voir couler leur ſang, moins furieux encore de leurs bleſſures que de celles de leurs courſiers. Celui de Pizarre, à travers ſa criniere épaiſſe & flottante, a ſenti le coup pénétrer. Impatient du trait qui lui eſt reſté dans la plaie, il agite ſes crins ſanglans; il ſe dreſſe, il écume, il bondit de douleur. Pizarre, en arrachant le trait, eſt renverſé ſur la pouſſiere. Mais, d'un cri menaçant, dont les forêts retentiſſent, il étonne

& rend immobile le courſier tremblant à ſa voix. En ſe relevant, il commande à la moitié des ſiens de mettre pied à terre, de gravir, l'épée à la main, ſur la pente des deux collines, & d'en chaſſer les Indiens. On lui obéit, on les attaque; & ſoudain ils ſont diſperſés.

On les pourſuivoit; & Pizarre recommandoit ſur-tout qu'on en prît un vivant, pour ſavoir de lui en quel lieu on trouveroit des ſubſiſtances; car ces Peuples avoient caché leurs moiſſons, leur unique bien.

Ceux des jeunes Sauvages qui portoient le vieillard, après une aſſez longue courſe, hors d'haleine, accablés par ce peſant fardeau, virent bientôt qu'ils alloient être pris. Le vieillard leur dit: " Laiſſez-moi. Sans me ſauver, „ vous vous perdriez vous-mêmes. „ Laiſſez-moi. Je n'ai plus que quelques jours à vivre. Ce n'eſt pas la „ peine de priver vos enfans de leurs „ peres, & vos femmes de leurs époux. „ Si mon fils demande pourquoi vous „ m'avez abandonné, répondez-lui „ que je l'ai voulu ".

" Tu as raiſon, lui dirent-ils. Tu „ fus toujours le plus ſage des hom-

„ mes ". A ces mots, l'ayant dépoſé au pied d'un arbre, ils l'embraſſerent en pleurant, & ſe ſauverent dans les bois.

Les Eſpagnols arrivent; le vieillard les regarde ſans étonnement ni frayeur. Ils lui demandent où eſt la retraite des Indiens? Il montre les bois. Ils lui demandent où eſt le toit qu'il habite? Il montre le ciel. Ils lui propoſent de le porter dans ſa demeure; & d'un coup-d'œil fier & moqueur, il fait ſigne que c'eſt la terre.

Pour l'obliger à rompre ce ſilence obſtiné, d'abord ils employerent les careſſes perfides; il n'en fut point ému. Ils eurent recours aux menaces; il n'en fut point épouvanté. Leur impatience à la fin ſe change en fureur. Ils dreſſent aux yeux du vieillard tout l'appareil de ſon ſupplice. Il y jette un œil de mépris. « Les inſenſés, diſoit-il » avec un ſourire amer & dédaigneux, » ils penſent rendre la mort effrayante » pour la vieilleſſe! Ils prétendent ima» giner un plus grand mal que de vieil» lir «! Les Caſtillans, outrés de ſes inſultes, l'attacherent à un poteau, & allumerent à l'entour un feu lent, pour le conſumer.

Le vieillard, dès qu'il sent les atteintes du feu, s'arme d'un courage invincible : son visage, où se peint la fierté d'une ame libre, devient auguste & radieux ; & il commence son chant de mort.

« Quand je vins au monde, dit-il, » la douleur se saisit de moi ; & je pleurois, car j'étois enfant. J'avois beau » voir que tout souffroit, que tout mouroit autour de moi, j'aurois voulu, » moi seul, ne pas souffrir ; j'aurois » voulu ne pas mourir ; & comme un » enfant que j'étois, je me livrois à » l'impatience. Je devins homme ; & la » douleur me dit : Luttons ensemble. » Si tu es le plus fort, je céderai ; mais » si tu te laisses abattre, je te déchirerai, je planerai sur toi, & je battrai » des ailes, comme le vautour sur sa » proie. S'il est ainsi, dis-je à mon » tour, il faut lutter ensemble ; & nous » nous prîmes corps à corps. Il y a » soixante ans que ce combat dure, & » je suis debout, & je n'ai pas versé » une larme. J'ai vu mes amis tomber » sous vos coups ; & dans mon cœur » j'ai étouffé la plainte. J'ai vu mon » fils écrasé à mes yeux ; & mes yeux » paternels ne se sont point mouillés.

» Que me veut encore la douleur ? Ne » sait-elle pas qui je suis ? La voilà » qui, pour m'ébranler, rassemble enfin » toutes ses forces ; & moi, je l'insulte, » & je ris de lui voir hâter mon trépas, » qui me délivre à jamais d'elle. Viendra-t-elle encore agiter ma cendre ? » La cendre des morts est impalpable » à la douleur. Et vous, lâches, vous, » qu'elle emploie à m'éprouver, vous » vivrez ; vous serez sa proie à votre » tour. Vous venez pour nous dépouiller ; vous vous arracherez nos misérables dépouilles. Vos mains, trempées dans le sang indien, se laveront » dans votre sang ; & vos ossemens & » les nôtres, confusément épars dans » nos champs désolés, feront la paix, » reposeront ensemble, & mêleront leur » poussiere, comme des ossemens amis. » En attendant, brûlez, déchirez, tourmentez ce corps, que je vous abandonne ; dévorez ce que la vieillesse » n'en a pas consumé. Voyez-vous ces » oiseaux voraces qui planent sur nos » têtes ? Vous leur dérobez un repas ; » mais vous leur engraissez une autre » proie. Ils vous laissent encore aujourd'hui vous repaître ; mais demain ce » sera leur tour ».

Ainſi chantoit le vieillard ; & plus la douleur redoubloit, plus il redoubloit ſes inſultes. Un Eſpagnol (c'étoit Moralès) ne put ſoutenir plus longtemps les invectives du Sauvage. Il ſaiſit l'arc qu'on lui avoit laiſſé, le tendit, & perça le vieillard d'une fleche. L'Indien, qui ſe ſentit mortellement bleſſé, regarda Moralès d'un œil fier & tranquille : « Ah ! jeune homme, dit-il, jeune homme, tu perds, » par ton impatience, une belle occaſion d'apprendre à ſouffrir « ! Il expira ; & les Eſpagnols, conſternés, paſſerent la nuit dans les bois, ſans pouvoir retrouver leur route. Ce ne fut qu'au lever du jour, & au bruit du ſignal que fit donner Pizarre, qu'ils ſe rallierent à lui. Mais on s'apperçut que la vengeance du ciel avoit choiſi ſa victime. Moralès, perdu dans les bois, ne reparut jamais.

NOTES.

(a) L'ABORD *de ces côtes Sauvages*]. On a donné à cette plage le nom de *Pueblo quemado*, peuple brûlé.

(b) *Eſt-ce la race de ces géants*]. Voyez Garcil. Liv. 9. chap. 9.

CHAPITRE XVIII.

PIZARRE, au milieu de ſes compagnons découragés, marquoit encore de la conſtance, & cachoit, ſous un front ſerein, les noirs chagrins qui lui rongeoient le cœur. Mais, ſe voyant réduits au choix de périr par la faim, ou par les fleches des Sauvages, il remontent ſur leur navire, &, à force de voile, ils cherchent des bords plus heureux.

Ils découvrent une campagne riante & cultivée, où tout annonce l'induſtrie & la paix : c'eſt la côte de Catamès, pays fertile & abondant, dont le Peuple eſt en petit nombre. Les Eſpagnols y deſcendent ; & ce Peuple exerce envers eux les devoirs naturels de l'hoſpitalité. Mais lui-même, expoſé ſans ceſſe aux ravages de ſes voiſins, il avoue à ſes hôtes que chez lui leur aſyle ſeroit mal aſſuré. „ Etran-„ gers, leur dit le Cacique, la nature „ qui nous a fait doux & paiſibles, „ nous a donné des voiſins féroces. „ Dites-nous ſi par-tout de même les „ bons ſont en proie aux méchans. --

„ Chez nous, lui dit Pizarre, le ciel „ a réuni la douceur avec l'audace, „ la force avec la bonté. -- Retournez „ donc chez vous, lui dit triſtement „ le Cacique ; car les bons, parmi „ nous, ſont foibles & timides, & les „ méchans, forts & hardis. " Pizarre l'en crut aiſément, & il ſe retira dans une île voiſine, (*) où, peu de temps après, Almagre vint lui porter quelques ſecours.

Mais tout avoit changé ſur l'iſthme, Davila n'avoit pu ſurvivre à la honte & à la douleur d'être abandonné par ſon fils. Il étoit mort dans les angoiſſes du remord & du déſeſpoir. Son ſucceſſeur (**) s'étoit laiſſé perſuader que les compagnons de Pizarre ne demandoient que leur retour, & que lui-même il ne s'obſtinoit dans ſa malheureuſe entrepriſe que par un orgueil inſenſé. Il fit donc partir deux vaiſſeaux ; ſous la conduite d'un Caſtillan, nommé Tafur, pour ramener les mécontens.

A la vue de ces vaiſſeaux, qui s'avançoient à pleines voiles, Pizarre treſſaillit de joie. Mais cette joie fit

(*) L'Iſle *del Gallo*.
(**) Pedre de Los-rios.

bientôt place à la plus profonde douleur.

„ Je ne ſais, dit-il à Tafur, qui lui „ déclaroit l'ordre dont il étoit chargé ; „ quel eſt le fourbe qui, pour me „ nuire, a fait parler mes compagnons ; „ mais, quel qu'il ſoit, il en impoſe. „ Ces nobles Caſtillans s'attendoient, „ comme moi, à des périls, à des „ travaux dignes d'éprouver leur conſ- „ tance. Si l'entrepriſe n'eût demandé „ que des cœurs lâches & timides, „ on l'auroit achevée avant nous, & „ ſans nous. C'eſt parce qu'elle eſt pé- „ nible, qu'elle nous eſt réſervée : „ les dangers en feront la gloire, „ quand nous les aurons ſurmontés. „ On a donc fait injure à mes amis, „ lorſqu'on a dit au Vice-Roi de l'Iſth- „ me qu'ils vouloient ſe déshonorer. „ Pour moi, je n'en retiens aucun. „ De braves gens, tels que je les crois „ tous, ne demanderont qu'à me ſui- „ vre ; & les hommes ſans cœur, s'il „ y en a parmi nous, ne méritent pas „ mes regrets. Faites tracer une ligne „ au milieu de mon vaiſſeau. Vous „ ſerez à la proue ; je ſerai à la poupe „ avec tous mes compagnons. Ceux qui „ voudront ſe ſéparer de moi, n'au-

„ ront qu'un pas à faire de la gloire „ à la honte. "

Tafur accepta ce défi ; & quels furent l'étonnement & la douleur de Pizarre, lorſqu'il vit preſque tous les ſiens paſſer du côté de Tafur ! Indigné, mais ferme & tranquille, il les regardoit d'un œil fixe. L'un d'eux le regarde à ſon tour ; & voyant ſur ſon front une noble triſteſſe, une froide intrépidité, il dit à ceux de qui l'exemple l'avoit entraîné : „ Caſtillans, voyez qui nous aban- „ donnons ! Je ne puis m'y réſoudre ; „ & j'aime mieux mourir avec cet „ homme-là, que de vivre avec des „ perfides. Adieu. " A ces mots, il repaſſe du côté de Pizarre, & jure, en l'embraſſant, de ne le plus quitter. Ce guerrier étoit Aléon. Quelques-uns l'imiterent ; ce fut le petit nombre ; mais leur malheureux chef n'en fut que plus ſenſible à ce dévouement généreux. Il ne lui étoit échappé contre les déſerteurs ni plainte, ni reproche ; mais, lorſqu'il vit que douze Caſtillans vouloient bien lui reſter fideles, réſolus à mourir pour lui, plutôt que de l'abandonner, ſon cœur ſoulagé s'attendrit ; il les embraſſe ; & la reconnoiſſance lui fait verſer des

larmes, que la douleur n'a pu lui arracher. „ Tu vois, dit-il à Tafur, „ que mon navire, briſé, s'entr'ouvre „ & va périr ; laiſſe-moi l'un des tiens. " Tafur lui refuſa durement ſa priere. „ Je puis vous ramener, dit-il ; mais „ je ne puis rien de plus. -- Ainſi, lui „ dit Pizarre, on met de braves gens „ dans la néceſſité du choix, entre „ leur déshonneur & leur perte inévi- „ table ! Va, notre choix n'eſt pas „ douteux. Laiſſe-nous ſeulement des „ munitions & des armes. Celui qui „ t'envoie aura honte de nous avoir „ abandonnés. "

Au moment fatal où Tafur mit à la voile & quitta le rivage, Pizarre fut prêt de tomber dans le plus affreux déſeſpoir. Il ſe vit preſque ſeul, ſur des mers inconnues, & dans un nouvel univers, abandonné de ſa patrie, foible jouet des élémens, en butte à des dangers horribles, en proie à ces peuples Sauvages, dont il falloit attendre ou la vie, ou la mort. Son ame eut beſoin de toutes ſes forces, pour ſoutenir la peſanteur du coup dont il étoit frappé. Ses compagnons, qui l'environnoient, gardoient un morne ſilence ; & le héros, pour relever leur

courage abattu, rappella tout le ſien.

Il commence d'abord par les éloigner du rivage, d'où ils ſuivoient des yeux les voiles de Tafur ; & s'enfonçant avec eux dans l'iſle : „ Mes amis, félicitons-nous, „ leur dit-il, d'être délivrés de „ cette foule d'hommes timides, qui „ nous auroient mal ſecondés. La for- „ tune me laiſſe ceux que j'aurois choi- „ ſis. Nous ſommes peu, mais tous „ déterminés, mais tous unis par l'ami- „ tié, la confiance & le malheur. Ne „ doutez pas qu'il ne nous vienne des „ compagnons jaloux de notre renom- „ mée ; car dès ce moment elle vole „ aux bords d'où nous ſommes partis : „ les déſerteurs vont l'y répandre. Oui, „ mes amis, quoi qu'il arrive, treize „ hommes qui, ſeuls, délaiſſés ſur des „ bords inconnus, chez des Peuples „ féroces, perſiſtent dans le grand deſ- „ ſein de les vaincre & de les domp- „ ter, ſont déja bien sûrs de leur gloire. „ Qui nous a raſſemblés ? La noble „ ambition de rendre nos noms immor- „ tels ? Ils le ſont : l'événement même „ eſt déſormais indifférent. Heureux ou „ malheureux, il ſera vrai du moins „ que nous aurons donné au monde „ un exemple encore inoui d'audace &

„ & d'intrépidité. Plaignons notre pa- „ trie d'avoir produit des lâches ; mais „ félicitons-nous de l'éclat que leur „ honte va donner à notre valeur. Après „ tout, que haſardons-nous ? La vie ? „ Et cent fois, à vil prix, nous en „ avons été prodigues. Mais, avant de „ la perdre, il eſt pour nous encore „ des moyens de la ſignaler. Commen- „ çons par nous procurer un aſyle „ moins expoſé aux ſurpriſes des In- „ diens. Ici nous manquerions de tout. „ L'île de la Gorgone eſt déſerte & „ fertile ; la vue en eſt terrible, & „ l'abord dangereux ; l'Indien n'oſe y „ pénétrer ; hâtons-nous d'y paſſer : „ c'eſt-là le digne aſyle de treize hom- „ mes abandonnés, & ſéparés de l'U- „ nivers ".

L'île de la Gorgone eſt digne de ſon nom. Elle eſt l'effroi de la nature. Un ciel chargé d'épais nuages, où mugiſſent les vents, où les tonnerres grondent, où tombent, preſque ſans relâche, des pluies orageuſes, des grêles meurtrieres, parmi les foudres & les éclairs ; des montagnes couvertes de forêts ténébreuſes, dont les débris cachent la terre, & dont les branches entrelacées ne forment qu'un épais tiſſu, im-

pénétrable à la clarté ; des vallons fangeux, où sans cesse roulent d'impétueux torrens ; des bords hérissés de rochers, où se brisent, en gémissant, les flots émus par les tempêtes ; le bruit des vents dans les forêts, semblable aux hurlemens des loups & au glapissement des tigres, d'énormes couleuvres qui rampent sous l'herbe humide des marais, & qui de leurs vastes replis embrassent la tige des arbres ; une multitude d'insectes, qu'engendre un air croupissant, & dont l'avidité ne cherche qu'une proie ; telle est l'île de la Gorgone, & tel fut l'asyle où Pizarre vint se refugier avec ses compagnons.

Ils furent tous épouvantés à l'aspect de ce noir séjour, & Pizarre en frémit lui-même ; mais il n'avoit point à choisir. Son vaisseau n'eût pas résisté à une course plus longue. En abordant, il déguisa donc, sous l'apparence de la joie, l'horreur dont il étoit saisi.

Son premier soin fut de chercher une colline, où la terre ne fut jamais inondée, & qui, voisine de la mer, permît de donner le signal aux vaisseaux. Malgré l'humidité des bois dont la colline étoit couverte, il s'y fit jour avec la flamme. Un vent rapide alluma l'incendie ; & le sommet fut dépouillé. Pizarre s'y établit, y éleva des cabanes, environnées d'une enceinte.

„ Amis, dit-il, nous voilà bien. Ici
„ la nature est sauvage, mais féconde.
„ Les bois y sont peuplés d'oiseaux ;
„ la mer y abonde en poissons ; l'eau
„ douce y coule des montagnes. Parmi
„ les fruits que la nature nous présente,
„ il en est d'assez savoureux pour te-
„ nir lieu de pain. L'air est humide
„ dans les vallons ; il l'est moins sur
„ cette éminence ; & des feux sans cesse
„ allumés vont le purifier encore. Sous
„ des toits épais de feuillage, nous
„ serons garantis de la pluie & des
„ vents. Quant à ces noirs orages, nous
„ les contemplerons comme un specta-
„ cle magnifique ; car les horreurs de
„ la nature en augmentent la majesté.
„ C'est ici qu'elle est imposante. Ce
„ désordre a je ne sais quoi de mer-
„ veilleux qui agrandit l'ame, & l'af-
„ fermit en l'élevant. Oui, mes amis,
„ nous sortirons d'ici avec un senti-
„ ment plus sublime & plus fort de la
„ nature & de nous-mêmes. Il man-
„ quoit à notre courage d'avoir été
„ mis à l'épreuve du choc de ces fiers
„ élémens. Du reste, n'imaginez pas

„ que leur guerre ſoit ſans relâche :
„ nous aurons des jours plus ſereins ;
„ & pendant le ſilence des vents &
„ des tempêtes, le ſoin de notre ſub-
„ ſiſtance ſera moins pour nous un tra-
„ vail qu'un exercice intéreſſant ".

Ce fut ainſi que d'un ſéjour affreux, Pizarre fit à ſes compagnons une peinture conſolante. L'imagination empoiſonne les biens les plus doux de la vie, & adoucit les plus grands maux.

Les Caſtillans eurent bientôt conſtruit un canot, dans lequel, quand la mer étoit calme, ils ſe donnoient, non loin du bord, l'utile amuſement d'une pêche abondante. La chaſſe ne l'étoit pas moins : car avant que les animaux d'un naturel doux & timide, aient appris à connoître l'homme, ils ſemblent le voir en ami. Dans cette confiance, ils tombent dans ſes pieges, & vont au-devant de ſes coups. Ce n'eſt qu'après avoir éprouvé mille fois ſa malice & ſa perfidie, qu'épouvantés de ſon approche, ils s'inſtruiſent l'un l'autre à fuir devant leur ennemi commun.

Trois mois s'écoulerent, ſans que Pizarre & ſes compagnons viſſent paroître aucun vaiſſeau. Leurs yeux, tournés du côté du nord, ſe fatiguoient à parcourir la ſolitude immenſe d'une mer ſans rivages. Tous les jours l'eſpérance renaiſſoit & mouroit dans leurs cœurs plus découragés. Pizarre ſeul les relevoit, les animoit à la conſtance.

„ Donnons à nos amis le temps de
„ pourvoir à tout, diſoit-il. Je crains
„ moins leur lenteur que leur impa-
„ tience. Le vaiſſeau que j'attends ſe-
„ roit trop tôt parti, s'il ne m'appor-
„ toit que des hommes levés à la hâte
„ & ſans choix. S'il eſt chargé de
„ braves gens, il mérite bien qu'on
„ l'attende ".

Il étoit loin d'avoir lui-même la confiance qu'il inſpiroit. La rigueur du climat de l'île, ſon influence inévitable ſur la ſanté de ſes amis, la ruine de ſon vaiſſeau, que la vague battoit ſans ceſſe, & qu'elle achevoit de briſer, l'incertitude & la foibleſſe du ſecours qu'il pouvoit attendre, ſon état préſent, l'avenir pour lui plus effrayant encore, tout cela formoit dans ſon ame un noir tourbillon de penſées, où quelques lueurs d'eſpérance ſe laiſſoient à peine entrevoir.

Ses amis, moins déterminés, ſe laſſoient de ſouffrir. L'air humide qu'ils

respiroient, & dont ils étoient pénétrés, dépoſoit dans leur ſein le germe d'une langueur contagieuſe, & leur courage, avec leur force, diminuoit tous les jours. „ Nous ne te demandons, „ diſoient-ils à Pizarre, qu'un climat „ plus doux & plus ſain. Fais-nous reſ„ pirer; ſauve-nous de cette maligne „ influence; allons chercher des hom„ mes qu'on puiſſe fléchir ou combat„ tre; oppoſe-nous des ennemis ſur qui „ du moins, en expirant, nous puiſ„ ſions venger notre mort".

Pizarre cede à leur inſtance; & des débris de leur navire, il leur fait conſtruire une barque, pour regagner le continent. Mais lorſqu'on y travaille avec le plus d'ardeur, l'un d'eux croit du haut du rivage, appercevoir dans le lointain les voiles d'un vaiſſeau. Il pouſſe un cri de ſurpriſe & de joie; & tous les yeux ſe tournent vers le nord. Ce n'eſt d'abord qu'une foible apparence: on craint de ſe tromper; on doute ſi ce qu'on a pris pour la voile, n'eſt pas un nuage léger; on obſerve long-temps encore, & peu-à-peu l'eſpérance, en croiſſant, affoiblit la crainte, comme la lumiere naiſſante pénetre l'ombre, & la diſſipe au crépuſ-

cule du matin. Toute incertitude enfin ceſſe: on diſtingue le voile, on reconnoît le pavillon; & ce rivage, qui n'avoit juſqu'alors répété que des plaintes & des gémiſſemens, retentit de cris d'allégreſſe. Mais le vaiſſeau, en abordant, étouffe bientôt ces tranſports. Les Matelots qui le conduiſent, ſont l'unique ſecours qu'on envoie à Pizarre; &, ce qui l'affige encore plus, lui-même on le rappelle, on l'oblige à partir. Il en eſt outré de douleur. „ Hé quoi! dit-il, on nous envie juſ„ qu'au triſte honneur de mourir ſur „ ces bords"! Et puis rappellant ſon courage: „ nous y reviendrons, repriſ„ il, & je ne veux m'en éloigner qu'a„ près avoir marqué moi-même le ri„ vage où nous deſcendrons". Avant de quitter la Gorgone, il voulut y laiſſer un monument de ſa gloire. Il écrivit ſur un rocher, au bas duquel les flots ſe briſent: „ *Ici treize hommes* „ (& ils étoient nommés) *abandonnés* „ *de la nature entiere, ont éprouvé qu'il* „ *n'eſt point de maux que le courage* „ *ne ſurmonte. Que celui qui veut tout* „ *oſer, apprenne donc à tout ſouffrir*".

Alors, montant ſur le navire qu'on leur amenoit, ils s'avancent juſqu'au rivage de Tumbès.

CHAPITRE XIX.

LA, tout ce qui s'offre à leurs yeux, annonce un Peuple induſtrieux & riche. Pizarre fait dire à ce Peuple qu'il recherche ſon amitié; & bientôt il le voit en foule ſe raſſembler ſur le rivage. Il voit ſon navire entouré de radeaux (*) chargés de préſens: ce ſont des grains, des fruits & des breuvages, dont les vaſes d'or ſont remplis. Senſible à la bonté, la magnificence de ce Peule doux & paiſible, Pizarre s'applaudit d'avoir enfin trouvé des hommes; mais ſes compagnons s'applaudiſſent d'avoir trouvé de l'or.

Les Indiens ſans défiance comme ſans artifice, ſollicitoient les Caſtillans à deſcendre ſur le rivage. Pizarre le permit, mais ſeulement à deux des ſiens, à Candie & à Molina. A peine ſont-ils deſcendus, qu'une foule empreſſée & careſſante les environne. Le Cacique lui-même les conduit dans ſa ville, les introduit dans ſon palais, & leur fait

(*) Ces radeaux s'appelloient des *balzes*.

parcourir les demeures tranquilles de ſes citoyens fortunés. Ces hommes ſimples les reçoivent comme des amis tendres reçoivent des amis; & avec l'ingénuité, la ſécurité de l'enfance, ils leur étalent ces richeſſes qu'ils auroient dû enſevelir.

„ Quoi de plus touchant, diſoit Molina, que l'innocence de ce Peuple? „ --- Il eſt vrai qu'il eſt ſimple, & „ facile à civiliſer, diſoit Candie " ; & cependant, le crayon à la main, au milieu des Sauvages, il levoit le plan de la ville & des murs qui l'environnoient. Les Indiens enchantés de l'art ingénieux avec lequel ſa main traçoit comme l'ombre de leurs murailles, ne ſe laſſoient pas d'admirer ce prodige nouveau pour eux. Ils étoient loin de ſoupçonner que ce fût une perfidie. „ Que faites-vous, lui demande Alonzo? --- J'examine, répond Candie, „ par où l'on peut les attaquer. --- Les „ attaquer? Quoi! dans le moment „ même qu'ils vous comblent de bien, „ qu'ils ſe livrent à vous ſans crainte „ & ſur la foi de l'hoſpitalité, vous „ méditez le noir projet de les ſurprendre dans leurs murs? Etes-vous aſſez „ lâche?.... --- Et vous, reprit Candie,

„ êtes-vous assez insensé pour croire „ qu'on passe les mers ; & qu'on vienne „ d'un monde à l'autre pour s'attendrir comme des enfans, sur l'imbécillité d'un Peuple de Sauvages? On „ feroit de belles conquêtes avec vos „ timides vertus. --- Peut-être, dit „ Alonzo. Mais est-ce bien Pizarre qui „ fait lever le plan de ces murs? --- „ C'est lui-même. --- J'en doute encore. --- Vous m'insultez. --- Je l'estime trop pour vous croire ". & à ces mots, l'impétueux jeune homme arrache des mains de Candie le dessin qu'il avoit tracé.

Tout-à-coup, se lançant l'un à l'autre un regard de colere, ils écartent la foule ; & l'épée étincelle comme un éclair dans leurs vaillantes mains. Les Sauvages, persuadés que ce combat n'étoit qu'un jeu, applaudissoient d'abord, avec les regards de la joie & les signes naïfs de l'admiration, à l'adresse dont l'un & l'autre paroient les coups les plus rapides. Mais, lorsqu'ils virent le sang couler, ils jeterent des cris perçans de douleur & d'effroi ; & leur Roi, se précipitant lui-même entre les deux „ épées, s'écrie : Arrête ! arrête ! C'est „ mon hôte, c'est mon ami, c'est le

„ sang de ton frere que tu fais couler ". On s'empresse, on les retient, on les désarme, on les mene sur le vaisseau.

Pizarre, instruit de leur querelle, les reprit tous les deux ; mais, quelqu'égalité qu'il affectât dans ses reproches, Alonzo crut s'appercevoir que Candie étoit approuvé. Un noir chagrin s'empara de son ame. Il se rappella les conseils du vertueux Barthelemi ; il se retraça le supplice du vieillard Indien qu'on avoit fait brûler, la guerre injuste & meurtriere qu'on avoit livrée à ces Peuples, l'avidité impatiente de ses compagnons à la vue de l'or. Enfin l'exemple du passé ne lui fit voir dans l'avenir que le meurtre & que le ravage ; & dès-lors il se repentit de s'être engagé si avant.

Comme il étoit chéri des Indiens, c'étoit lui que Pizarre chargeoit le plus souvent d'aller pourvoir aux besoins du navire. Un jour qu'il étoit descendu, il fut accueilli par ce peuple avec une amitié si naïve & si tendre, qu'il ne put retenir ses pleurs. „ Dans quel„ ques mois peut-être, disoit-il en lui„ même, les fertiles bords de ce fleu„ ve, ces champs couverts de moissons, „ ces valons peuplés de troupeaux,

» ſeront tous ravagés ; les mains qui » les cultivent ſeront chargées de chaî- » nes ; & de ces Indiens ſi doux & ſi » paiſibles, des milliers ſeront égorgés, » & le reſte, réduit au plus dur eſcla- » vage, périra miſérablement dans les » travaux des mines d'or. Peuple in- » nocent & malheureux ! Non, je ne » puis t'abandonner ; je me ſens atta- » ché à toi, comme par un charme » invincible. Je ne trahis point ma pa- » trie, en me déclarant l'ennemi des » brigands qui la déshonorent ; & en » cherchant moi-même à lui gagner les » cœurs ". Telle fut ſa réſolution ; & il écrivit à Pizarre ; » J'aime les In- » diens ; je reſte parmi eux, parce » qu'ils ſont bons & juſtes. Adieu. Vous » trouverez en moi un médiateur, un » ami, ſi vous reſpectez avec eux les » droits de la nature ; un ennemi, ſi, » par la force, le brigandage & la ra- » pine, vous violez ces droits ſacrés ".

Pizarre, affligé de la perte d'Alonzo, le fit preſſer de revenir. On le trouva au milieu des Sauvages, éclairant leur raiſon, & jouiſſant de leurs careſſes. » Racontez à Pizarre ce que vous avez » vu, dit-il à ceux qui venoient le cher- » cher ; & que mon exemple lui ap-

» prenne que le plus sûr moyen de » captiver ces peuples, c'eſt d'être » juſte & bienfaiſant. »

L'un des regrets de Pizarre, en quittant ces bords, fut d'y laiſſer ce vaillant jeune homme. Mais celui-ci n'avoit jamais été plus heureux que dans ce moment. Se voyant au milieu d'un peuple naturellement ſimple & doux, il jouiſſoit du calme des paſſions ; il reſpiroit l'air pur de l'innocence ; il prenoit plaiſir à l'entendre célébrer les vertus des Incas, enfans du Soleil, & mettre au rang de leurs bienfaits l'heureuſe révolution qui s'étoit faite dans ſes mœurs, lorſque, par la raiſon, plus que par la force des armes, les Incas l'avoient obligé de ſuivre leur culte & leurs loix. Alonzo, à ſon tour, leur donnoit une idée de nos mœurs & de nos uſages, des progrès de nos connoiſſances, & des prodiges de nos arts. Ce merveilleux les étonnoit. Le Cacique lui demanda ce qui l'avoit engagé à ſe ſéparer de ſes amis, & à demeurer ſur ces bords. » Ceux avec » qui je ſuis venu, lui répondit Alonzo, » m'ont dit : Allons faire du bien aux » habitans du nouveau Monde ; auſſi- » tôt je les ai ſuivis. J'ai vu qu'ils ne

» penſoient qu'à vous faire du mal ; & » je les ai abandonnés. « Il lui raconta le ſujet de ſa querelle avec Candie. L'Indien en fut pénétré de reconnoiſſance pour lui. Il le regardoit avec une admiration douce & tendre ; & il diſoit tout bas : » Il en eſt digne, il en eſt plus digne que moi. « L'heure du ſommeil approchoit ; le Cacique prit congé d'Alonzo ; mais, en s'en allant, il retournoit vers lui les yeux, & levoit les mains vers le ciel.

Le lendemain, il vient le trouver dès l'aurore. » Eveille-toi, Roi de Tum» bès, lui dit-il, en lui préſentant ſon » diadême & ſes armes, éveille-toi ; » reçois de ma main la couronne. J'y » ai penſé : je te la dois. J'ai ton cou» rage & ta bonté, mais je n'ai pas » tes lumieres. Prends ma place, regne » ſur nous. Je ſerai ton premier ſujet. » L'Inca l'approuvera lui-même. » Alonzo, confondu de voir dans un Sauvage cet exemple inoui de modeſtie & de magnanimité, ſentit ce que l'orgueil ignore, que la véritable grandeur & la ſimplicité ſe touchent, & qu'il eſt rare qu'un cœur droit ne ſoit pas un cœur élevé. Il rendit grace au Cacique, & lui dit : » Tu eſt juſte & bon : tu

» dois être aimé de ton peuple. Laiſ» ſons-lui ſon Roi. D'autres ſoins doi» vent occuper ton ami. "

Bientôt après, il vit venir les plus heureuſes meres, celles qui pouvoient s'applaudir d'avoir les filles les plus belles, & qui les menant par la main, les lui préſentoient à l'envi. „ Daigne „ agréer, lui diſoient-elles, cette jeune „ & douce compagne. Elle excelle à „ filer la laine ; elle en fait les plus „ beaux tiſſus. Elle eſt ſenſible ; elle „ t'aimera. Tous les matins, à ſon ré„ veil, elle ſoupire après un époux ; „ & du moment qu'elle t'a vu, tu es „ l'époux que ſon cœur deſire. Tous „ mes enfans ont été beaux ; les ſiens „ le ſeront encore plus. car tu ſeras „ leur pere ; & jamais nos campagnes „ n'ont rien vu de ſi beau que toi. "

Molina ſe fut livré ſans peine aux charmes de la beauté, de l'innocence & de l'amour. Mais, ſe donner une compagne, c'étoit lui-même s'engager ; & ſes deſſeins demandoient un cœur libre. Il avoit appris du Cacique qu'au-delà des montagnes, deux Incas, deux fils du Soleil, ſe partageoient un vaſte Empire ; & dès-lors il avoit formé la réſolution de ſe rendre à leur Cour. „ L'In-

„ ca, Roi de Cuſco, lui diſoit ſe „ Cacique, eſt ſuperbe, inflexible ; il „ ſe fait redouter. Celui de Quito, „ bien plus doux, ſe fait adorer de „ ſes Peuples. Je ſuis du nombre des „ Caciques que ſon pere a mis ſous „ ſes loix. " Alonzo, pour ſe rendre à la Cour de Quito, demanda deux fideles guides. Le Cacique auroit bien voulu le retenir encore. „ Quoi ! ſi- „ tôt, tu veux nous quitter, lui diſoit- „ il ! Et dans quel lieu ſeras-tu plus „ aimé, plus révéré que parmi nous ? „ -- Je vais pourvoir à ton ſalut, lui „ répondit Alonzo, & engager l'Inca „ à prendre avec moi ta défenſe : car „ vos ennemis vont dans peu revenir „ ſur ces bords. Mais ne t'allarme „ point. Je viendrai moi-même, à la „ tête des Indiens, te ſecourir. " Ce zele attendrit le Cacique ; & les larmes de l'amitié accompagnerent ſes adieux. Lui-même il choiſit les deux guides que ſon ami lui demandoit ; & avec eux Alonzo, traverſant les vallées, ſuivit la rive du Dolé, qui prend ſa ſource vers le nord.

CHAPITRE XX.

APRÈS une marche pénible, ils approchoient de l'équateur, & alloient paſſer un torrent qui ſe jette dans l'Emeraude ; lorſqu'Alonzo vit ſes deux guides interdits & troublés, ſe parler l'un à l'autre, avec des mouvemens d'effroi. Il leur en demande la cauſe. „ Regarde, lui dit l'un d'eux, au ſom- „ met de la montagne. Vois-tu ce point „ noir dans le ciel ? Il va groſſir, & „ former un affreux orage ". En effet, peu d'inſtans après, ce point nébuleux s'étendit ; & le ſommet de la montagne fut couvert d'un nuage ſombre.

Les Sauvages ſe hâtent de paſſer le torrent. L'un d'eux le traverſe à la nage, & attache au bord oppoſé un long tiſſu de liane (*a*), auquel Alonzo ſuſpendu dans une corbeille d'oſier, paſſe rapidement ; l'autre Indien le ſuit ; & dans le même inſtant, un murmure profond donne le ſignal de la guerre que les vents vont ſe déclarer. Tout-à-coup leur fureur s'annonce par d'effroyables ſifflemens. Une épaiſſe nuit enveloppe le ciel, & le confond avec la

terre ; la foudre, en déchirant ce voile ténébreux, en redouble encore la noirceur ; cent tonnerres qui roulent, & semblent rebondir sur une chaîne de montagnes, en se succédant l'un à l'autre, ne forment qu'un mugissement qui s'abaisse & qui se renfle comme celui des vagues. Aux secousses que la montagne reçoit du tonnerre & des vents, elle s'ébranle, elle s'entrouvre ; & de ses flancs, avec un bruit horrible, tombent de rapides torrens. Les animaux, épouvantés, s'élançoient des bois dans la plaine ; & à la clarté de la foudre, les trois voyageurs pâlissans voyoient passer à côté d'eux le lion, le tigre, le linx, le léopard, aussi tremblans qu'eux-mêmes. Dans ce péril universel de la nature, il n'y a plus de férocité ; & la crainte a tout adouci.

L'un des guides d'Alonzo, avoit, dans sa frayeur, gagné la cîme d'une roche. Un torrent, qui se précipite en bondissant, la déracine & l'entraîne ; & le Sauvage qui l'embrasse, roule avec elle dans les flots. L'autre Indien croyoit avoir trouvé son salut dans le creux d'un arbre ; mais une colonne de feu, dont le sommet touche à la nue, descend sur l'arbre, & le consume avec

le malheureux qui s'y étoit sauvé.

Cependant Molina s'épuisoit à lutter contre la violence des eaux : il gravissoit dans les ténebres, saisissant tour-à-tour les branches, les racines des bois qu'il rencontroit, sans songer à ses guides, sans autre sentiment que le soin de sa propre vie : car il est des momens d'effroi, où toute compassion cesse, où l'homme, absorbé en lui-même, n'est plus sensible que pour lui.

Enfin, il arrive, en rampant, au bas d'une roche escarpée ; & à la lueur des éclairs, il voit une caverne ténébreuse & profonde, dont l'horreur l'auroit glacé dans tout autre moment. Meurtri, épuisé de fatigue, il se jette au fond de cet antre ; & là, rendant graces au ciel, il tombe dans l'accablement.

L'orage enfin s'appaise ; les tonnerres, les vents cessent d'ébranler la montagne ; les eaux des torrens, moins rapides, ne mugissent plus à l'entour, & Molina sent couler dans ses veines le baume du sommeil. Mais un bruit plus terrible que celui des tempêtes, le frappe, au moment même qu'il s'alloit endormir.

Ce bruit, pareil au broiement des

cailloux, eſt celui d'une multitude de ſerpens (*), dont la caverne eſt le refuge. La voûte en eſt revêtue; & entrelacés l'un à l'autre, ils forment, dans leurs mouvemens, ce bruit qu'Alonzo reconnoît. Il ſait que le venin de ces ſerpens eſt le plus ſubtil des poiſons; qu'il allume ſoudain, & dans toutes veines, un feu qui dévore & conſume, au milieu des douleurs, les plus intolérables, le malheureux qui en eſt atteint. Il les entend; il croit les voir rampans autour de lui, ou pendus ſur ſa tête, ou roulés ſur eux mêmes, & prêts à s'élancer ſur lui. Son courage épuiſé ſuccombe; ſon ſang ſe glace de frayeur; à peine il oſe reſpirer. S'il veut ſe traîner hors de l'antre, ſous ſes mains, ſous ſes pas, il tremble de preſſer un de ces dangereux reptiles. Tranſi, friſſonnant, immobile, environné de mille morts, il paſſe la plus longue nuit dans une pénible agonie, déſirant, frémiſſant de revoir la lumiere, ſe reprochant la crainte qui le tient enchaîné, & faiſant ſur lui-même d'inutiles efforts pour ſurmonter cette foibleſſe.

(*) Serpens à ſonnettes.

Le jour qui vint l'éclairer, juſtifia ſa frayeur. Il vit réellement tout le danger qu'il avoit preſſenti; il le vit plus horrible encore. Il falloit mourir, ou s'échapper. Il ramaſſe péniblement le peu de forces qui lui reſtent; il ſe ſouleve avec lenteur, ſe courbe, & les mains appuyées ſur ſes genoux tremblans, il ſort de la caverne, auſſi défait, auſſi pâle qu'un ſpectre qui ſortiroit de ſon tombeau. Le même orage qui l'avoit jetté dans le péril, l'en préſerva: car les ſerpens en avoient eu autant de frayeur que lui-même; & c'eſt l'inſtinct de tous les animaux, dès que le péril les occupe, de ceſſer d'être malfaiſans.

Un jour ſerein conſoloit la nature des ravages de la nuit. La terre, échappée comme d'un naufrage, en offroit par-tout les débris. Des forêts, qui, la veille, s'élançoient juſqu'aux nues, étoient courbées vers la terre; d'autres ſembloient ſe hériſſer encore d'horreur. Des collines, qu'Alonzo avoit vu s'arrondir ſous leur verdoyante parure, entr'ouvertes en précipices, lui montroient leurs flancs déchirés. De vieux arbres déracinés, précipités du haut des monts, le pin, le palmier, le gayac,

le caobo, le cedre, étendus, épars dans la plaine, la couvroient de leurs troncs briſés & de leurs branches fracaſſées. Des dents de rochers détachées, marquoient la trace des torrens; leur lit profond étoit bordé d'un nombre effrayant d'animaux doux, cruels, timides, féroces, qui avoient été ſubmergés & revomis par les eaux.

Cependant ces eaux, écoulées, laiſſoient les bois & les campagnes ſe ranimer aux rayons du jour naiſſant. Le ciel ſembloit avoir fait la paix avec la terre, & lui ſourire en ſigne de faveur & d'amour. Tout ce qui reſpiroit encore, recommençoit à jouir de la vie, les oiſeaux, les bêtes ſauvages avoient oublié leur effroi; car le prompt oubli des maux eſt un don que la nature leur a fait, & qu'elle a refuſé à l'homme.

Le cœur d'Alonzo, quoique flétri par la crainte & par la douleur, ſentit un mouvement de joie. Mais, en ceſſant de craindre pour lui-même, il trembla pour ſes compagnons. Sa voix à grands cris les appelle; ſes yeux les cherchent vainement; il ne les revoit plus; & les échos ſeuls lui répondent. » Hélas! » s'écria-t-il, mes guides! mes amis!

» c'en eſt donc fait? Ils ont péri ſans » doute. Et moi, que vais-je deve» nir «? Le jeune homme, à ces mots, ſe croyant pourſuivi par un malheur inévitable, retomba dans l'abattement. Pour comble de calamité, il ne retrouva plus le peu de vivres qu'ils avoient pris, & dont il ſentoit le beſoin, par l'épuiſement de ſes forces. La nature y pourvut; les mangles, les bananes, l'oca furent ſes alimens (*b*).

Auſſi loin que ſa vue pouvoit s'étendre, il cherchoit des lieux habités; il n'en voyoit aucun indice; ſon courage étoit épuiſé. Enfin il découvre un ſentier pratiqué entre deux montagnes. Heureux de voir des traces d'hommes, l'eſpérance & la joie ſe raniment en lui; l'obſcurité de cette route, où des rochers ſuſpendus ſur ſa tête, laiſſent à peine un étroit paſſage à la lumiere, ne lui inſpire aucune horreur. L'inſtinct, qui ſembloit l'attirer vers un lieu où il eſpéroit de trouver ſes ſemblables, précipitoit ſes pas, & le rendoit inſenſible à la fatigue & au danger. Il ſort enfin de ce ſentier profond, & il découvre une campagne, ſemée çà & là de cabanes & de troupeaux. Il reſpire; & tendant les mains au ciel, il lui rend grace.

A peine a-t-il paru, que des Sauvages l'environnent avec des cris & des transports, qu'il prend pour des signes de joie. Il s'approche, & leur tend les bras. Il ne voit pas sur leurs visages la simple & naïve douceur des Peuples de Tumbès : leur sourire même est cruel ; leur regard lui paroît moins curieux qu'avide ; & leur accueil, tout caressant qu'il est, a je ne sais quoi d'effrayant. Cependant Alonzo s'y livre. « Indiens, leur dit-il, je suis un Etranger, mais un Etranger qui vous aime. Ayez pitié de l'abandon où je me vois réduit ». Comme il disoit ces mots, il se voit chargé de liens ; les cris d'allégresse redoublent ; & il est conduit au hameau. Les femmes sortent des cabanes, tenant par la main leurs enfans. Elles entourent le poteau où Molina est attaché ; & on le laisse au milieu d'elles.

Il vit bien qu'il étoit tombé chez un Peuple d'antropophages. En lui liant les mains, on l'avoit dépouillé, triste présage de son sort ! Il entendoit les Sauvages, répandus dans le hameau, s'inviter l'un l'autre à la fête ; & les chansons des femmes, qui se réjouissoient & qui dansoient autour de lui, ne

ne lui déguisoient pas ce qui alloit se passer. « Enfans, disoient-elles, chantez : vos peres sont tombés sur une bonne proie. Chantez ; vous serez du festin ».

Tandis qu'elles s'applaudissoient, le malheureux Alonzo, pâle, tremblant, les regardoit, de l'œil dont le cerf aux abois regarde la meute affamée. La nature fit un effort sur elle-même ; il rassembla le peu de forces que lui laissoit la peur dont il étoit saisi ; & s'adressant à ces femmes Sauvages : « Lorsque vos enfans, leur dit-il, sont suspendus à vos mamelles, & que leur pere les caresse & vous sourit avec amour, combien ne seroit pas cruel celui qui viendroit, dans vos bras, déchirer le fils & le pere, comme vous m'allez déchirer ? La nature vous a donné des ennemis dans les bêtes sauvages ; vous pouvez leur livrer la guerre, & vous abreuver de leur sang. Mais, moi, je suis un homme innocent & paisible, qui ne vous ai fait aucun mal. Une femme semblable à vous m'a porté dans ses flancs & m'a nourri de son lait. Si elle étoit ici, vous la verriez, tremblante, vous conjurer, par vos entrailles,

» d'épargner ſon malheureux fils. Ré-
» ſiſteriez-vous à ſes pleurs, & laiſſe-
» riez-vous égorger un fils dans les bras
» de ſa mere ? La vie eſt pour moi
» peu de choſe ; mais ce qui me tou-
» che bien plus, c'eſt le péril qui vous
» menace, & le ſoin de votre défen-
» ſe contre une puiſſance terrible, qui
» va venir vous attaquer. Je le ſavois ;
» j'allois, pour vous, implorer à Quito
» le ſecours des Incas. Pour vous, je
» me ſuis expoſé, dans ce pénible &
» long voyage, au danger d'être pris,
» d'être déchiré par vos mains. Fem-
» mes Indiennes, croyez que je ſuis vo-
» tre ami, celui de vos enfans, celui
» même de vos époux. Voulez-vous dé-
» vorer la chair de votre ami, boire
» le ſang de votre frere « ?

Ces femmes, étonnées, le contemploient en l'écoutant ; & par degrés, leur cœur farouche étoit ému, & s'amolliſſoit à ſa voix. La nature a pour tous les yeux deux charmes tout-puiſſans, lorſqu'ils ſe trouvent réunis : c'eſt la jeuneſſe & la beauté. Du moment qu'il avoit parlé, ſa pâleur s'étoit diſſipée ; les roſes de ſes levres & de ſon teint avoient repris tout leur éclat ; ſes beaux yeux noirs ne jetoient point ces traits

de feu dont ils auroient brillé, ou dans l'amour, ou dans la joie : ils étoient languiſſans ; & ils n'en étoient que plus tendres. Les ondes de ſes longs cheveux, flottantes ſur l'ivoire de ſes bras enchaînés, en relevoient la blancheur éclatante ; & ſa taille, dont l'élégance, la nobleſſe, la majeſté formoient un accord raviſſant, ne laiſſoit rien imaginer au-deſſus d'un ſi beau modele. Dans la Cour d'Eſpagne, au milieu de la plus brillante jeuneſſe, Molina l'auroit effacée. Combien plus rare & plus frappant devoit être, chez des Sauvages, le prodige de ſa beauté ? Ces femmes y furent ſenſibles. La ſurpriſe fit place à l'attendriſſement, l'attendriſſement à l'ivreſſe. Ces enfans qu'elles amenoient pour les abreuver de ſon ſang, elles les prennent dans leurs bras, les élévent à ſa hauteur, & pleurent en voyant qu'il leur ſourit avec tendreſſe, & qu'il leur donne des baiſers.

Dans ce moment, les Indiens ſe raſſemblent en plus grand nombre. Armés de ces pierres tranchantes, qu'ils ſavent éguiſer, ils ſe jettoient ſur la victime, impatiens de lui ouvrir les veines, & d'en voir ruiſſeler le ſang. Plus tremblantes qu'Alonzo même, les femmes

l'environnent avec des cris perçans, & tendant les mains aux Sauvages : „ Arrêtez ! épargnez ce malheureux „ jeune homme. C'eſt votre ami, c'eſt „ votre frere. Il vous aime ; il veut „ vous défendre d'un ennemi cruel, „ qui vient vous attaquer. Il alloit „ implorer pour vous le ſecours du „ Roi des montagnes. Laiſſez-le vivre : „ il ne vit que pour nous ". Ces cris, cet étrange langage étonnerent les Indiens. Mais leur inſtinct féroce les preſſoit. Ils dévoroient des yeux Alonzo, & tâchoient de ſe dégager des bras de leurs compagnes, pour ſe jeter ſur lui. „ " Non, tigres, non, s'écrierent-elles, „ vous ne boirez pas ſon ſang, ou vous „ boirez auſſi le nôtre ". Ces hommes farouches s'arrêtent. Ils ſe regardent entre eux, immobiles d'étonnement. " Dans „ quel délire, diſoient-ils, ce captif a „ plongé nos femmes ! Etes-vous inſenſées ? & ne voyez-vous pas que „ pour s'échapper, il vous flatte ? Eloi- " gnez-vous, & nous laiſſez dévorer en " paix notre proie. — Si vous y tou- " chez, dirent-elles, nous jurons tou- " tes, par le cœur du lion, dont vous " êtes nés, de maſſacrer vos enfans, de " les déchirer à vos yeux, & de les

" dévorer nous-mêmes ". A ces mots, les plus furieuſes, ſaiſiſſant leurs enfans par les cheveux, & d'une main les tenant ſuſpendus aux yeux de leurs maris, grinçoient les dents, & rugiſſoient. Ils en furent épouvantés. " Qu'il vi- " ve, dirent-ils, puiſque vous le vou- " lez " ; & ils dégagerent Alonzo.

" Nous voyons bien, lui dirent-ils, " que tu poſſedes l'art des enchante- " mens ; mais du moins, apprends-nous " quel ennemi nous menace ? — Un " Peuple cruel & terrible, leur répon- " dit Alonzo. — Et tu allois, diſent " nos femmes, demander au Roi des " montagnes de venir à notre ſecours ? " — Oui, c'eſt dans ce deſſein que je " ſuis parti de Tumbès ; mais j'ai per- " du mes guides. — Nous t'en donne- " rons un, qui te menera juſqu'au fleu- " ve, au bord duquel eſt un chemin qui " remonte juſqu'à ſa ſource. Mais aſ- " ſiſte à notre feſtin ".

A ce feſtin, où des béliers ſanglans étoient déchirés, dévorés, comme lui-même il devoit l'être, Alonzo friſſonnoit d'horreur. Il eut cependant le courage de demander au Cacique, s'il ne ſentoit pas la nature ſe ſoulever, lorſqu'il mangeoit de la chair, ou qu'il bu-

voit le sang des hommes ? « Par le lion ! » dit le Sauvage, un inconnu, pour » moi, n'est qu'un animal dangereux. » Pour m'en délivrer, je le tue ; quand » je l'ai tué, je le mange. Il n'y a » rien là que de juste ; & je ne fais tort » qu'aux vautours ».

Après le festin, le Cacique invitoit Alonzo à passer la nuit dans sa cabane, lorsque les femmes vinrent en foule, & lui dirent : « Va-t-en. Ils sont » assouvis ; ils s'endorment. N'attends » pas qu'ils s'éveillent & que la faim » les presse. Nous les connoissons. Fuis ; » tu serois dévoré ». Cet avis salutaire pressa le départ d'Alonzo. Il se mit en chemin avec son nouveau guide, non sans avoir baisé cent fois les mains qui l'avoient délivré.

NOTES.

(*a*) *Un long tissu de liane*]. Ces ponts s'appellent tarabites. La liane est une espece d'osier.

(*b*) *furent ses alimens*]. L'oca est une racine savoureuse ; les mangles & les bannanes sont des fruits.

CHAPITRE XXI.

EN arrivant au bord de l'Emeraude, il fut surpris de voir à l'autre rive un Peuple nombreux s'embarquer, avec ses femmes & ses enfans, sur une flotte de canots. Il ordonne à son guide de passer à la nage, & de demander à ce Peuple s'il descend vers Atacamès, ou s'il remonte l'Emeraude, & s'il veut recevoir sur l'un de ses canots un Etranger, ami des Indiens.

Le Chef de cette Colonie lui fit répondre qu'il remontoit le fleuve ; qu'il ne refusoit point un homme qui s'annonçoit en ami ; & qu'il lui envoyoit un canot pour venir lui parler lui-même.

Le jeune homme, après les périls auxquels il venoit d'échapper, ne voyoit plus rien à craindre. Il prend congé de son guide, entre sans défiance dans le canot, & passe à l'autre bord.

« Tu es Espognol, & tu t'annonces » comme l'ami des Indiens, lui dit, » en le voyant, le Chef de cette troupe » de Sauvages ! --- Je suis Espagnol, » lui répondit Alonzo ; & je donnerois » tout mon sang pour le salut des In-

diens. C'eſt leur intérêt qui m'engage «... Comme il diſoit ces mots, ſes yeux furent frappés d'une figure que les Indiens portoient à côté du Cacique. A cette vue, Alonzo ſe trouble; la ſurpriſe, la joie & l'attendriſſement ſuſpendent ſon récit, & lui coupent la voix. Dans cette image, il entrevoit les traits, il reconnoît du moins le vêtement & l'attitude de Las-Caſas. » Ah! » dit-il, d'une voix tremblante, eſt-ce » Las-Caſas? eſt-ce lui qu'on révere » ici comme un Dieu »? Et il embraſſe la ſtatue. « C'eſt lui-même, dit le Cacique. Eſt-il connu de toi? --- S'il „ eſt connu de moi! lui, dont les ſoins, „ l'exemple & les leçons ont formé ma „ jeuneſſe! Ah! vous êtes tous mes „ amis, puiſque ſes vertus vous ſont „ cheres, & que vous en gardez le „ ſouvenir ". A ces mots, il ſe jette dans les bras du Cacique. « D'où venez-„ vous? ajouta-t-il; où l'avez-vous „ laiſſé? & quel prodige nous raſſem-„ ble »? Deux freres, qu'une amitié ſainte auroit unis dès le berceau, n'auroient pas éprouvé des mouvemens plus doux, en ſe réuniſſant, après une cruelle abſence.

" Peuple, dit Capana, c'eſt l'ami de

„ Las-Caſas, que je rencontre ſur ces „ bords ". Auſſi-tôt le Peuple s'empreſſe à témoigner au Caſtillan le plaiſir de le poſſéder. « Tu es l'ami de Las-„ Caſas! viens, que nous te ſervions », lui diſent les femmes Indiennes; & d'un air ſimple & careſſant, elles l'invitent à ſe repoſer. Cependant l'une va puiſer, au bord du fleuve, une eau plus fraîche & plus pure que le cryſtal, & revient lui laver les pieds; l'autre démêle, arrange, attache ſur ſa tête les ondes de ſes longs cheveux; l'autre, en eſſuyant la pouſſiere dont ſon viſage eſt couvert, s'arrête & l'admire en ſilence.

Alonzo attendrit le Cacique en lui faiſant l'éloge de Las-Caſas; & le Cacique lui raconta le voyage de l'homme juſte dans le vallon qui leur ſervoit d'aſyle. " Hélas! ajouta le Sauvage, „ le crois-tu? Cet Eſpagnol que nous „ avions ſauvé, à la priere de Las-„ Caſas, c'eſt lui qui nous a perdus. --- „ Lui? --- Lui-même. --- Le malheu-„ reux vous a trahis! --- Oh non: ce „ jeune homme étoit bon. Mais ſon „ pere étoit un perfide. Il l'a fait épier, „ comme il revenoit parmi nous; & „ notre aſyle découvert, il a fallu l'a-„ bandonner. Las d'être pourſuivis,

„ nous cherchons un refuge dans le
„ royaume des Incas. C'eſt à Quito
„ que nous allons ; & pour éviter les
„ montagnes, nous avons pris ce long
„ détour. --- C'eſt auſſi à Quito que
„ j'ai deſſein d'aller, dit Molina " ;
& il lui apprit comment, ayant quitté Pizarre, touché des maux qui menaçoient les Peuples de ces bords, il avoit réſolu d'aller trouver Ataliba, pour l'appeller à leur ſecours. " Ah !
„ lui dit le Cacique, je reconnois en
„ toi le digne ami de l'homme juſte :
„ il me ſemble voir dans tes yeux
„ une étincelle de ſon ame. Sois notre
„ guide ; préſente-nous à l'Inca comme
„ tes amis, & réponds-lui de notre
„ zele ".

La Colonie s'embarque ; on remonte le fleuve ; & lorſqu'affoibli vers ſa ſource, il ne porte plus les canots, on ſuit le ſentier qui pénetre à travers l'épaiſſeur des bois. Les racines, les fruits ſauvages, les oiſeaux bleſſés dans leur vol par les fleches des Indiens, le chevreuil & le daim timides, atteints de même dans leur courſe, ou pris dans des liens tendus & cachés ſous leurs pas, ſervent de nourriture à ce Peuple nombreux.

Après avoir franchi cent fois les torrens & les précipices, on voit les forêts s'éclaircir, & la ſtérilité ſuccede à l'excès importun de la fécondité. Au lieu de ces bois ſi touffus, où la terre, trop vigoureuſe, prodigue & perd les fruits d'une folle abondance, l'œil ne découvre plus au loin que des ſables arides & que des rochers calcinés. Les Indiens en ſont épouvantés ; Alonzo en frémit lui-même. Mais à peine ils ſont arrivés ſur la croupe de la montagne, il ſemble qu'un rideau ſe leve, & ils découvrent le vallon de Quito, les délices de la nature. Jamais ce vallon ne connut l'alternative des ſaiſons ; jamais l'hiver n'a dépouillé ſes rians côteaux ; jamais l'été n'a brûlé ſes campagnes. Le laboureur y choiſit le temps de la culture & de la moiſſon. Un ſillon y ſépare le printemps de l'automne. La naiſſance & la maturité s'y touchent ; l'arbre, ſur le même rameau, réunit les fleurs & les fruits.

Les Indiens, Molina à leur tête, marchent vers les murs de Quito, l'arc pendu au carquois, & tenant par la main leurs enfans & leurs femmes, ſignes naturels de la paix. Ce fut aux portes de la ville un ſpectacle nouveau,

que de voir tout un Peuple demander l'hoſpitalité. L'Inca, dès qu'il lui eſt annoncé, ardonne qu'on l'introduiſe, & qu'on l'amene devant lui. Il ſort lui-même, avec la dignité d'un Roi, de l'intérieur de ſon palais, ſuivi d'une nombreuſe Cour, s'avance juſqu'au veſtibule, & y reçoit ces Etrangers.

Le jeune Eſpagnol, qui marchoit à côté du Cacique, ſaluoit le Monarque, & alloit lui parler; mais il fut prévenu par les frémiſſemens & par les cris des Mexicains. " Ciel! dirent-ils, un de „ nos oppreſſeurs! Oui, pourſuivit Oro- „ zimbo, je reconnois les traits, les „ vêtemens de ces barbares. Inca, cet „ homme eſt Caſtillan. Laiſſez-moi ven- „ ger ma patrie ". En diſant ces mots, il avoit l'arc tendu, & alloit percer Molina. L'Inca mit la main ſur la fleche. " Cacique, lui dit-il, modérez cet „ emportement. Innocent ou coupable, „ tout homme ſuppliant mérite au moins „ d'être entendu. Parle, dit-il à Mo- „ lina; dis-nous qui tu es, d'où tu „ viens, ce qui t'amene, ce que tu „ veux de moi. Garde ſur-tout d'en „ impoſer; & ſi tu es Caſtillan, ne „ ſois point étonné de l'horreur que ta „ vue inſpire à la famille de Monte- „ zume ".

" Ah! s'il eſt vrai, lui dit Alonzo, „ leur reſſentiment eſt trop juſte; & „ ce ſeroit peu de mon ſang pour tout „ celui qu'on a verſé. Oui, je ſuis „ Caſtillan; je ſuis l'un des barbares „ qui ont porté la flamme & le fer ſur „ ce malheureux continent; mais je „ déteſte leurs fureurs. Je viens d'a- „ bandoner leur flotte. Je ſuis l'ami „ des Indiens. J'ai traverſé des déſerts „ pour venir juſqu'à toi, & pour t'a- „ vertir des malheurs dont ta patrie „ eſt menacée. Inca, ſi, comme on „ nous l'aſſure, la juſtice regne avec „ toi, ſi l'humanité bienfaiſante eſt l'a- „ me de tes loix & la vertu de ton „ empire, je t'offre le cœur d'un ami, „ le bras d'un guerrier, les conſeils „ d'un homme inſtruit des dangers que „ tu cours. Mais ſi je trouve, dans ces „ climats, la nature outragée par des „ loix tyranniques, par un culte impie „ & ſanglant, je t'abandonne, & je „ vais vivre dans le fond des déſerts, „ au milieu des bêtes farouches, moins „ cruelles que les humains. Quant au „ Peuple que je t'amene, je ne con- „ nois de lui que ſa vénération pour „ un Caſtillan, mon ami, & le plus „ vertueux des hommes. Je l'ai trouvé

„ portant l'image de ce reſpectable mor-
„ tel. La voilà : je l'ai reconnue ; &
„ dès-lors j'ai été l'ami d'un Peuple
„ vertueux lui-même, puiſqu'il adore
„ la vertu. C'eſt par ſes ſecours géné-
„ reux que je ſuis venu juſqu'à toi. Je
„ te réponds qu'il eſt ſenſible, inté-
„ reſſant, digne de l'appui qu'il im-
„ plore. Il fuit ſon pays qu'on ravage ;
„ & voilà ſon Cacique, homme géné-
„ reux, ſimple & juſte, dont tu te
„ feras un ami, ſi tu ſens le prix d'un
„ grand cœur ".

La franchiſe & la grandeur d'ame ont un caractere ſi fier & ſi impoſant par lui-même, qu'en ſe montrant, elles écartent la défiance & les ſoupçons. Dès que Molina eut parlé, Ataliba lui tendit la main. " Viens, lui
„ dit-il ; le guerrier & l'ami, le cou-
„ rage de l'un, les conſeils de l'autre,
„ tout ſera bien reçu de moi. Ton
„ eſtime pour ce Cacique & pour
„ ſon Peuple, me répond de leur
„ foi ; & je n'en veux point d'autre
„ gage ".

Il ordonna qu'on eût ſoin de pourvoir à tous les beſoins de ſes nouveaux Sujets. Un hameau s'éleva pour eux dans une fertile vallée ; & Molina & le Cacique, reçus, logés dans le palais des enfans du Soleil, partagerent la confiance & la faveur du Monarque, avec les Héros Mexicains.

CHAPITRE XXII.

PIZARRE, de retour sur l'Isthme, n'y avoit trouvé que des cœurs glacés, & rebutés par ses malheurs. Il vit bien que, pour imposer silence à l'envie, & pour inspirer son courage à des esprits intimidés, sa voix seule seroit trop foible ; il prit la résolution de se rendre lui-même à la Cour d'Espagne, où il seroit mieux écouté.

Ce long voyage donna le temps à un rival ambitieux de tenter la même entreprise.

Ce fut Alvarado, l'un des compagnons de Cortès, & celui de ses Lieutenans qui s'étoit le plus signalé dans la conquête du Mexique.

La province de Gatimala étoit le prix de ses exploits ; il la gouvernoit, ou plutôt il y dominoit en Monarque. Mais, toujours plus insatiable de richesse & de gloire, il regardoit d'un œil avide les régions du midi.

Dans son partage étoient tombés Amazili & Télasco, la sœur & l'ami d'Orozimbo : amans heureux, dans leur malheur, de vivre & de pleurer ensemble,

de partager la même chaîne, & de s'aider à la porter. Il les tenoit captifs ; & il avoit appris, par un Indien, qu'Orozimbo & les neveux de Montezume, échappés au fer des vainqueurs, alloient chercher une retraite chez ces Monarques du midi, dont on lui vantoit les richesses. Il en conçut une espérance qui alluma son ambition.

Il avoit près de lui un Castillan appellé Gomès, homme actif, ardent, intrépide, aussi prudent qu'audacieux. " J'ai formé, lui dit-il, un grand dessein : c'est à toi que je le confie. " Nous n'avons encore travaillé l'un " & l'autre que pour la gloire de Cortès. Nos noms se perdent dans l'éclat du sien. Il s'agit, pour nous, " d'égaler l'honneur de sa conquête, " & peut-être de l'effacer. Au midi de " ce Nouveau Monde, est un Empire " plus étendu, plus opulent que celui " du Mexique : c'est le Royaume des " Incas. Les neveux de Montezume " ont espéré d'y trouver un asyle ; " c'est par eux que je veux gagner la " confiance du Monarque dont ils vont " implorer l'appui. Le jeune & vaillant " Orozimbo est à leur tête ; sa sœur & " l'amant de sa sœur sont au nombre

„ de mes eſclaves; rien de plus vif & „ de plus tendre que leur mutuelle „ amitié; & celui qui leur promettra „ de les réunir, en obtiendra tout aiſément. Un vaiſſeau t'attend au rivage, avec cent Caſtillans des plus „ déterminés. Emmene avec toi mes „ captifs, Amazili & Télaſco; emploie „ avec eux la douceur, les ménagemens, les careſſes; aborde aux côtes „ du midi; envoie à la Cour des Incas „ donner avis à Orozimbo que la liberté de ſa ſœur & de ſon ami dépend de toi, & de lui-même; qu'ils „ l'attendent ſur ſon navire; & que la „ faveur des Incas, l'accès de leur „ pays, l'heureuſe intelligence qu'il „ peut établir entre nous, eſt le prix „ que je lui demande pour la rançon „ des deux eſclaves que tu es chargé „ de lui rendre. Tu ſens bien de quelle „ importance eſt l'art de ménager cette „ négociation, & avec quel ſoin les „ ôtages doivent être gardés juſqu'à „ l'événement. Je m'en repoſe ſur ta „ prudence; & dès demain tu peux „ partir ".

Il fit venir les deux amants. " Allez „ retrouver Orozimbo, leur dit-il; je „ vous rends à lui. Votre rançon eſt „ dans ſes mains ".

La ſurpriſe d'Amazili & de Télaſco fut extrême: elle tint leur ame un moment ſuſpendue entre la joie que leur cauſoit cette étrange révolution, & la frayeur que ce ne fût un piege. Ils tremblaient; ils ſe regardoient; ils levoient les yeux ſur leur maître, cherchant à lire dans les ſiens. Amazili lui dit: „ Souverain de nos deſtinées, que tu „ es cruel, ſi tu nous trompes! Mais „ que ton cœur eſt généreux, ſi c'eſt „ lui qui nous a parlé! — Je ne vous „ trompe point, reprit le Caſtillan. Il „ n'appartient qu'à des lâches d'inſulter à la foibleſſe, & de ſe jouer du „ malheur; je ſais reſpecter l'un & „ l'autre. Je plains le ſort de cet Empire, & je vous plains encore plus, „ vous, de qui la fortune paſſée rend „ la chûte plus accablante. Oſez donc „ croire à mes promeſſes, que vous „ allez voir s'accomplir. — Ah! lui dit „ Télaſco, je t'ai vu porter la flamme „ dans le palais de mes peres; j'ai vu „ tes mains rougies du ſang de mes „ amis; enfin tu m'as chargé de chaînes, & c'eſt le comble de l'opprobre: „ mais quelques maux que tu m'aies „ faits, ils ſeront oubliés; je te par- „ donne tout; & ce qu'on ne croira

„ jamais, je te chéris & te révere.
„ Vois à quel point tu m'attendris.
„ Moi, qui jamais ne t'ai demandé que
„ la mort, je tombe à tes pieds, je
„ les baise, je les arrose de mes pleurs ".

Alvarado les embrassa avec une apparence de sensibilité. " Si vous êtes
„ reconnoissans de mes bienfaits, leur
„ dit-il, le seul prix que j'ose en at-
„ tendre, c'est que vous m'en soyez
„ témoins auprès du vaillant Orozimbo.
„ Dites-lui que, si je sais vaincre, je
„ sais aussi mériter la victoire, & mé-
„ nager mes ennemis, quand la paix
„ les a désarmés ". Alors les deux captifs, emmenés au rivage, s'embarquerent sur le vaisseau qui leva l'ancre au point du jour.

La course fut assez paisible (*a*) jusques vers les îles Galapes; mais là, on sentit s'élever, entre l'orient & le nord, un vent rapide, auquel il fallut obéir, & se voir pousser sur des mers qui n'avoient point encore vu de voiles. Dix fois le soleil fit son tour, sans que le vent fût appaisé. Il tombe enfin; & bientôt après un calme profond lui succede. Les ondes, violemment émues, se balancent long-temps encore après que le vent a cessé. Mais insensible-

ment leurs sillons s'applanissent; & sur une mer immobile, le navire, comme enchaîné, cherche inutilement dans les airs un souffle qui l'ébranle; la voile, cent fois déployée, retombe cent fois sur les mâts. L'onde, le ciel, un horizon vague, où la vue a beau s'enfoncer dans l'abîme de l'étendue, un vuide profond & sans bornes, le silence & l'immensité, voilà ce que présente aux matelots ce triste & fatal hémisphere. Consternés, & glacés d'effroi, ils demandent au ciel des orages & des tempêtes; & le ciel, devenu d'airain comme la mer, ne leur offre de toutes parts qu'une affreuse sérénité. Les jours, les nuits s'écoulent dans ce repos funeste. Ce soleil, dont l'éclat naissant ranime & réjouit la terre; ces étoiles, dont les nochers aiment à voir briller les feux étincelans; ce liquide cristal des eaux, qu'avec tant de plaisir nous contemplons du rivage, lorsqu'il réfléchit la lumiere & répete l'azur des cieux, ne forment plus qu'un spectacle funeste; & tout ce qui, dans la nature, annonce la paix & la joie, ne porte ici que l'épouvante, & ne présage que la mort.

Cependant les vivres s'épuisent. On

les réduit, on les diſpenſe d'une main avare & ſévere. La nature, qui voit tarir les ſources de la vie, en devient plus avide; & plus les ſecours diminuent, plus on ſent croître les beſoins. A la diſette enfin ſuccede la famine, fléau terrible ſur la terre, mais plus terrible mille fois ſur le vaſte abîme des eaux : car au moins ſur la terre quelque lueur d'eſpérance peut abuſer la douleur & ſoutenir le courage; mais au milieu d'une mer immenſe, écartée, ſolitaire, & environnée du néant, l'homme, dans l'abandon de toute la nature, n'a pas même l'illuſion pour le ſauver du déſeſpoir : il voit comme un abîme l'eſpace épouvantable qui l'éloigne de tout ſecours; ſa penſée & ſes vœux s'y perdent; la voix même de l'eſpérance ne peut arriver juſqu'à lui.

Les premiers accès de la faim ſe font ſentir ſur le vaiſſeau : cruelle alternative de douleur & de rage, où l'on voyoit des malheureux étendus ſur les bancs, lever les mains vers le ciel, avec des plaintes lamentables, ou courir éperdus & furieux de la proue à la poupe, & demander au moins que la mort vînt finir leurs maux. Gomès, pâle & défait, ſe montre au milieu de

ces ſpectres, dont il partage les tourmens. Mais, par un effort de courage, il fait violence à la nature. Il parle à ſes ſoldats, les encourage, les appaiſe, & tâche de leur inſpirer un reſte d'eſpérance, que lui-même il n'a plus.

Son autorité, ſon exemple, le reſpect qu'il imprime, ſuſpend un moment leur fureur. Mais bientôt elle ſe rallume comme le feu d'un incendie; & l'un de ces malheureux, s'adreſſant au Capitaine, lui parle en ces terribles mots :

« Nous avons égorgé, ſans beſoin, ſans crime, ou du moins ſans remords, des milliers de Mexicains : Dieu nous les avoit livrés, diſoit-on, comme des victimes, dont nous pouvions verſer le ſang. Un Infidele, une bête farouche, ſont égaux devant lui; on nous l'a répété cent fois. Tu tiens en tes mains deux Sauvages; tu vois l'extrêmité où nous ſommes réduits; la faim dévore nos entrailles. Livre-nous ces infortunés, qui n'ont plus, comme nous, que quelques moments à vivre, & auxquels ta Religion t'ordonne de nous préférer ».

« Si cette reſſource pouvoit vous ſau-

„ ver, leur répondit Gomès, je n'hé-
„ siterois pas; je céderois, en frémis-
„ sant, à l'affreuse nécessité; mais ce
„ n'est pas la peine d'outrager la na-
„ ture, pour souffrir quelques jours de
„ plus. Mes amis, ne nous flattons
„ point: à moins d'un miracle évident,
„ il faut périr. Dieu nous voit; l'heure
„ approche; implorons le secours du
„ ciel ". Cette réponse les consterna; & chacun s'éloignant, dans un morne silence, alla s'abandonner au désespoir qui lui rongeoit le cœur.

Dans un coin du vaisseau languissoient en silence Amazili & Télasco. Plus accoutumés à la souffrance, ils la supportoient sans se plaindre; seulement ils se regardoient d'un œil attendri & mourant, & ils se disoient l'un à l'autre: " Je ne verrai plus mon frère, je
„ ne verrai plus mon ami ".

Les Castillans, d'un air sombre & farouche, errans sans cesse autour d'eux, les regardoient avec des yeux ardens, & suivoient impatiemment les progrès de leur défaillance. A l'approche des Castillans, à leurs regards avides, à leurs frémissemens, aux mouvemens de rage qu'ils retenoient à peine, Télasco qui croyoit les voir, comme des tigres affamés,

affamés, prêts à déchirer son amante, se tenoit près d'elle avec l'inquiétude de la lionne qui garde ses lionceaux. Ses yeux étincelans étoient sans cesse ouverts sur eux, & les observoient sans relâche. Si quelquefois il se sentoit forcé de céder au sommeil, il frémissoit, il serroit dans ses bras sa tendre Amazili.
„ Je succombe, lui disoit-il; mes yeux
„ se ferment malgré moi; je ne puis
„ plus veiller à ta défense. Les cruels
„ saisiront peut-être l'instant de mon
„ sommeil, pour se saisir de leur proie.
„ Tenons-nous embrassés, ma chere
„ Amazili; que du moins tes cris me
„ réveillent ".

Gomès, qui lui-même observoit les mouvemens des Espagnols, leur fit donner quelque soulagement, du peu de vivres qui restoient, & les contint pendant ce jour funeste. La nuit vint, & ne fut troublée que par des gémissemens. Tout étoit consterné, tout resta immobile.

Amazili, d'une main défaillante, pressant la main de Télasco: " Mon
„ ami, si nous étions seuls, je te de-
„ manderois, dit-elle, de m'épargner
„ une mort lente, de me tuer pour
„ te nourrir, heureuse d'avoir pour

„ tombeau le sein de mon amant, &
„ d'ajouter mes jours aux tiens ! Mais
„ ces brigands t'arracheroient mes mem-
„ bres palpitans ; &, à ton exemple,
„ ils croiroient pouvoir te déchirer toi-
„ même, & te dévorer après moi. C'est
„ là ce qui me fait frémir. — O toi,
„ lui répondit Télasco, ô toi, qui me
„ fais encore aimer la vie, & résister
„ à tant de maux, que t'ai-je fait, pour
„ desirer que je te survive un moment ?
„ Si je croyois que ce fût un bien de
„ prolonger les jours de ce qu'on aime,
„ en lui sacrifiant les siens, crois-tu
„ que j'eusse tant tardé à me percer le
„ sein, à me couper les veines, & à
„ t'abreuver de mon sang ? Il faut mou-
„ rir ensemble : c'est l'unique douceur
„ que notre affreux destin nous laisse.
„ Tu es la plus foible, & sans doute
„ tu succomberas la premiere ; alors
„ s'il m'en reste la force, je colerai
„ mes levres sur tes levres glacées,
„ &, pour te sauver des outrages de
„ ces barbares affamés, je te traînerai
„ sur la poupe, je te serrerai dans
„ mes bras, & nous tomberons dans
„ les flots, où nous serons ensevelis «.

Cette pensée adoucit leur peine ; & l'abîme des eaux, prêt à les engloutir,

devint pour eux comme un port assuré.

Avec le jour, enfin se leve un vent frais, qui ramene l'espérance & la joie dans l'ame des Castillans. Quelle espérance, hélas ! Ce vent s'oppose encore à leur retour vers l'orient, & va les pousser plus avant sur un océan sans rivages. Mais il les tire de ce repos, plus horrible que tout le reste ; & quelque route qu'il faille suivre, elle est pour eux comme une voie de délivrance & de salut.

On présente la voile à ce vent si desiré ; il l'enfle ; le vaisseau s'ébranle, & sur la surface ondoyante de cette mer, si long-temps immobile, il trace un vaste sillon. L'air ne retentit point de cris : la foiblesse des matelots ne leur permit que des soupirs & que des mouvemens de joie. On vogue, on fend la plaine humide, les yeux errans sur le lointain, pour découvrir, s'il est possible, quelque apparence de rivage. Enfin, de la cime du mât, le matelot croit appercevoir un point fixe vers l'horizon. Tous les yeux se dirigent vers ce point éminent, & qui leur paroît immobile. C'est une île ; on l'ose espérer ; le Pilote même l'assure. Les cœurs, flétris, s'épanouissent ; les lar-

mes de la joie commencent à couler ; & plus la distance s'abrege, plus la confiance s'accroît.

Tout occupé du soin de ranimer ses soldats défaillans, Gomès leur fait distribuer le peu de vivres qu'on réservoit pour le soutien des matelots. « Amis, » dit-il, avant la nuit nous aurons em» brassé la terre, & nous oublierons » tous nos maux «.

Ces secours furent inutiles au plus grand nombre des Espagnols. Les organes, trop affoiblis, avoient perdu leur activité. Les uns mouroient en dévorant le pain dont ils étoient avides ; les autres, en frémissant de rage de ne pouvoir plus engloutir l'aliment qu'on leur présentoit, & en maudissant la pitié qui les avoit fait s'abstenir de la chair & du sang humain. Quelques-uns, adoucis par la foiblesse & la souffrance, libres de passions, rendus à la nature, guéris de ce délire affreux où le fanatisme & l'orgueil les avoient plongés, détestoient leurs erreurs, leurs préjugés barbares ; & devenus humains, voyoient enfin des hommes dans ces malheureux Indiens, qu'ils avoient si cruellement & si lâchement tourmentés. Ceux-là tendant les mains au ciel, imploroient sa

miséricorde ; ceux-ci tournoient leurs yeux mourans vers les esclaves Mexicains ; & les traits douloureux du repentir étoient empreints sur leur visage. L'un d'eux, faisant un dernier effort, se traîne aux pieds de Télasco, & d'une voix entrecoupée par les sanglots de l'agonie : « Pardonne-moi, mon frere, » lui dit-il «; & à ces mots il expira.

NOTE.

(*a*) LA *course fut assez paisible*], Dans un conte très-intéressant, intitulé *Ziméo*, imprimé à la suite du Poëme des Saisons, se trouve une description assez semblable à celle-ci. Mais j'ai pris soin de constater que cette partie de mon Ouvrage étoit écrite, & connue de mes amis, avant que le conte de Ziméo fût fait. L'Auteur l'a reconnu lui-même, & m'a permis de l'en prendre à témoin.

CHAPITRE XXIII.

CEPENDANT le rivage approche. On voit des forêts verdoyantes s'élever au-deſſus des eaux : c'étoient les iſles, qui depuis ſont devenues célebres ſous le nom de Mendoce. On aborde, & on voit ſortir d'un canal qui ſépare ces iſles fortunées, une multitude de barques qui environnent le vaiſſeau. Ces barques ſont remplies de Sauvages, d'une gaieté & d'une beauté raviſſante, preſque nuds, déſarmés, & portant dans la main des rameaux verds, où flotte un voile blanc, en ſigne de paix & de bienveillance.

Le malheur avoit amolli le cœur des Caſtillans, & briſé leur orgueil farouche. L'éloignement & l'abandon leur avoient appris à aimer les hommes ; car le ſentiment du beſoin eſt le premier lien de la ſociété. Pour être humain, il faut s'être reconnu foible. Attendris de l'accueil plein de bonté, que leur font les Sauvages, ils y répondent par les ſignes de la joie & de l'amitié. Les Inſulaires ſans défiance, s'élancent à l'envi de leurs barques ſur le vaiſſeau ;

& voyant ſur tous les viſages la langueur & la défaillance, ils en paroiſſent attendris : leur empreſſement & leurs careſſes expriment la compaſſion, & le deſir de ſoulager leurs hôtes.

Le Capitaine n'héſita point à ſe livrer à leur bonne foi. Un port formé par la nature, ſervit d'aſyle à ſon vaiſſeau ; & lui & les ſiens deſcendirent dans celle de ces iſles (*a*) dont le bord leur parut le plus riche & le plus riant.

Les Inſulaires enchantés les conduiſent dans leur village, au bas d'une colline, ſur le bord d'un ruiſſeau, qui d'un rocher coule avec abondance, & ſerpente dans un vallon, dont la nature a fait le plus riant verger. Les cabanes de ce hameau ſont revêtues de feuillages ; l'induſtrie, éclairée par le beſoin, y a réuni tous les agrémens de la ſimplicité. Le nœud fragile, qui, pendant la nuit, ferme l'entrée de ces cabanes, eſt le ſymbole heureux de la ſécurité, compagne de la bonne foi. La lance, l'arc & le carquois ſuſpendus ſous ces toits paiſibles, n'annoncent qu'un peuple chaſſeur : la guerre lui eſt inconnue.

D'abord les Sauvages invitent leurs hôtes à ſe repoſer ; & à l'inſtant, de

jeunes filles, belles comme les nymphes, & comme elles à demi nues, apportent dans des corbeilles les fruits que leurs mains ont cueillis. Il en eſt un (*) que la nature ſemble avoir deſtiné, comme un lait nourriſſant, à ranimer l'homme affoibli par la vieilleſſe ou par la maladie. Ce fruit ſi délicat, ſi ſain, ſembla faire couler la vie dans les veines des Caſtillans. Un doux ſommeil ſuivit ce repas ſalutaire; & le peuple autour des cabanes ſe tint dans le ſilence, tandis que ſes hôtes dormoient.

A leur réveil, ils virent ce bon peuple, ſe raſſemblant le ſoir ſous les palmiers plantés au milieu du hameau, les inviter à ſon repas. Des légumes, d'excellens fruits, une racine ſavoureuſe dont ils font un pain nourriſſant, des tourterelles, des palombes, les hôtes des bois & des eaux, que la fleche a bleſſés, qu'a ſéduit l'hameçon; une eau pure, quelques liqueurs qu'ils ſavent exprimer des fruits, & dont ils font un doux mêlange: tels ſont les mets & les breuvages dont ce peuple heureux ſe nourrit.

Tandis que le repos, l'abondance,

(*) Les voyageurs l'appellent *blanc-manger*.

la ſalubrité du climat réparoient les forces des Caſtillans, Gomès obſervoit à loiſir les mœurs, ou plutôt le naturel des Inſulaires; car ils ne connoiſſoient de loix que celles de l'inſtinct. L'affluence de tous les biens, la facilité d'en jouir, ne laiſſoit jamais au deſir le temps de s'irriter dans leurs ames. S'envier, ſe haïr entre eux, vouloir ſe nuire l'un à l'autre, auroit paſſé pour un délire. Le méchant parmi eux étoit un inſenſé, & le coupable un furieux. De tous les maux dont ſe plaint l'humanité dépravée, le ſeul qui fut connu de ce peuple, étoit la douleur. La mort même n'en étoit pas un; ils l'appelloient *le long ſommeil*.

L'égalité, l'aiſance, l'impoſſibilité d'être envieux, jaloux, avare, de concevoir rien au-delà de ſa félicité préſente, devoient rendre ce peuple facile à gouverner. Les vieillards, réunis, formoient le conſeil de la République; & comme l'âge diſtinguoit ſeul les rangs entre les citoyens, & que le droit de gouverner étoit donné par la vieilleſſe, il ne pouvoit être envié.

L'amour ſeul auroit pu troubler l'harmonie & l'intelligence d'une ſociété ſi douce; mais paiſible lui-même, il y

étoit soumis à l'empire de la beauté. Le sexe fait pour dominer par l'ascendant du plaisir, avoit l'heureux pouvoir de varier, de multiplier ses conquêtes, sans captiver l'amant favorisé, sans jamais s'engager soi-même. La laideur, parmi eux, étoit un prodige; & la beauté, ce don par-tout si rate, l'étoit si peu dans ce climat, que le changement n'avoit rien d'humiliant ni de cruel : sûr de trouver à chaque instant un cœur sensible & mille attraits, l'amant délaissé n'avoit pas le temps de s'affliger de sa disgrace, & d'être jaloux du bonheur de celui qu'on lui préféroit. Le nœud qui lioit deux époux, étoit solide ou fragile à leur gré. Le goût, le desir le formoit; le caprice pouvoit le rompre; sans rougir on cessoit d'aimer, sans se plaindre on cessoit de plaire; dans les cœurs la haine cruelle ne succédoit point à l'amour; tous les amans étoient rivaux; tous les rivaux étoient amis; & chacune de leur compagne voyoit en eux, sans nul ombrage, autant d'heureux qu'elle avoit faits, ou qu'elle feroit à son tour. Ainsi la qualité de mere étoit la seule qui fut personnelle & distincte : l'amour paternel embrassoit toute la race naissante, & par-

là les liens du sang, moins étroits & plus étendus, ne faisoient de ce Peuple entier qu'une seule & même famille.

Les Espagnols ne cessoient d'admirer des mœurs si nouvelles pour eux. La nuit, ce peuple hospitalier, leur cédant ses cabanes, n'en avoit réservé que quelques-unes pour les vieillards, pour les enfans & pour les meres. La jeunesse, au bord du ruisseau qui serpentoit dans la prairie, n'eut pour lit que l'émail des fleurs, pour asyle que le feuillage du platane & du peuplier. On les vit dans leurs danses, se choisir deux à deux, s'enchaîner de fleurs l'un à l'autre; & quand le jour cessa de luire, quand l'astre de la nuit, au milieu des étoiles, fit briller son arc argenté, cette foule d'amans, répandue sur un beau tapis de verdure, ne fit que passer doucement de la joie à l'amour, & des plaisirs au sommeil.

Le lendemain, ce fut un nouveau choix, qui, dès le jour suivant, fit place à des amours nouvelles. La marque d'amour le plus tendre qu'une jeune Insulaire put donner à son amant, étoit d'engager ses compagnes à le choisir à leur tour. Il eut été humiliant pour elle de le posséder seule; & plus, en

vantant ſon bonheur elle lui procureroit de nouvelles conquêtes, plus il étoit enchanté d'elle, & lui revenoit glorieux.

Quelle eſpece de culte pouvoit avoir ce Peuple ? On deſiroit de s'en inſtruire ; on crut enfin le démêler. On vit dans une enceinte que l'on prit pour un temple, quelques ſtatues révérées. Gomès voulut ſavoir quelle idée ces Inſulaires y attachoient. Le vieillard qu'il interrogeoit, lui répondit :

„ Tu vois nos cabanes ; voilà l'image
„ de celui qui nous apprit à les élever.
„ Tu vois cet arc & ce carquois ; voilà
„ l'inventeur de ces armes. Tu nous
„ a vus tirer du feu du froiſſement du
„ bois, & du choc des cailloux ; voilà
„ celui qui le premier découvrit à nos
„ peres ce ſecret merveilleux. Regarde
„ ces tiſſus d'écorce, dont nous ſommes à demi vêtus ; l'art de les travailler nous eſt venu de celui-ci.
„ Celui-là nous apprit à nouer les filets
„ où les oiſeaux & les poiſſons s'engagent. Près de lui ſe préſente l'induſtrieux mortel qui nous a montré
„ l'art de creuſer les canots, & de
„ fendre l'onde à la rame. Cet autre
„ imagina de tranſplanter les arbres,

„ & il forma ce beau portique, dont
„ le hameau eſt ombragé. Enfin tous
„ ſe ſont ſignalés par quelque bienfait
„ rare ; & nous honorons les images
„ qui nous repréſentent leurs traits. “

NOTE.

(a) DANS *celle de ces iſles.*) On l'a nommée depuis l'Iſle Chriſtine. A neuf degrés de latitude méridionale. Cet épiſode étoit écrit longtemps avant la découverte de l'iſle Ataïti, d'après les anciennes relations des voyages faits dans la mer du Sud.

CHAPITRE XXIV.

DEs malheureux, à peine échappés aux dangers les plus effroyables, ayant trouvé dans cette île enchantée le repos, l'abondance, l'égalité, la paix, devoient être peu disposés à la quitter, pour traverser les mers, où les mêmes horreurs les attendoient peut-être encore. Un nouveau charme vint s'offrir, & acheva de les captiver.

On les invita aux danses nuptiales, à ces danses, qui, sur le soir, rassembloient dans la prairie les jeunes amans du hameau, & dans lesquelles un nouveau choix varioit tous les jours les nœuds & les charmes de l'hymenée. Gomès s'opposa vainement aux instances des Indiens : il vit qu'il les affligeroit, & qu'il révolteroit sa flotte, s'il obligeoit les siens à résister aux plaisirs qui les appelloient. Tout ce qu'il put lui-même, fut de se refuser à cet attrait si dangereux, & de ne pas donner l'exemple.

Amazili & Télasco, depuis leur séjour dans cette île, rappellés à la vie, chéris des Indiens, libres parmi les Espagnols, ne respiroient que pour s'aimer. Ils ne se quittoient pas ; ils jouissoient ensemble des douceurs de ce beau climat, des délices de leur asyle : il ne manquoit à leur bonheur que de posséder Orozimbo. Ils furent aussi conviés aux danses de la prairie. Jamais Amazili ne voulut consentir à s'y mêler.

„ S'il n'y avoit que des Sauvages, dit-
„ elle à Télasco, je n'hésiterois pas.
„ Ils laissent à leurs femmes la liberté
„ du choix ; & tu serois bien sûr du
„ mien. Si une plus belle que moi te
„ choisissoit aussi, je serois préférée, je
„ le crois ; & s'il arrivoit qu'elle fût
„ plus belle à tes yeux, je reviendrois
„ pleurer dans la cabane, & je dirois :
„ il est heureux avec une autre que
„ moi. Mais non, cela n'est pas possi-
„ ble, & ce n'est pas la crainte de te
„ voir infidele qui m'inquiete & me re-
„ tient ; c'est l'orgueil jaloux de nos
„ maîtres, que je ne veux pas irriter.
„ Quelqu'un d'eux prétendroit peut-
„ être au choix de ton amante : ils
„ sont fiers, violens ; ils seroient offen-
„ sés de voir préférer leur esclave. Ah !
„ leur esclave sera toujours le maître
„ absolu de mon cœur. Fais donc en-
„ tendre aux Insulaires que notre choix

„ est fait, que nous sommes heureux
„ d'être uniquement l'un à l'autre ; ou,
„ si quelqu'une de ces beautés te tou-
„ che plus que moi, va te montrer
„ au milieu d'elles : tous leurs vœux
„ se réuniront ; tu n'auras qu'à choisir ;
„ & moi je te serai fidelle, &, en pleu-
„ rant, je dirai au sommeil de me lais-
„ ser songer à toi". Cette seule pensée
„ faisoit couler ses larmes. Le Cacique
„ les essuya par mille baisers conso-
„ lans. „ Qui, moi, dit-il, que je res-
„ pire, que mon cœur palpite un ins-
„ tant pour une autre qu'Amazili ! Ne
„ le crains pas ; ce seroit une injure.
„ J'ai voulu, je l'avoue, assister à ces
„ danses, pour me voir préférer par
„ toi : car tu sais que j'aime la gloi-
„ re ; & il est doux d'être envié. Mais,
„ puisque tu crains d'exciter la jalou-
„ sie des Castillans, je cede à tes rai-
„ sons. Soyons fidellement unis ; & lais-
„ sons à ces malheureux, qui ne con-
„ noissent point l'amour, les vains plai-
„ sirs de l'inconstance". On fut surpris de leur refus ; mais on n'en fut point offensé.

L'enchantement des Espagnols, dans cette fête voluptueuse, se conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer. Environnés

d'une foule de jeunes femmes, belles de leurs simples attraits, sans parure presque sans voile, faites par les mains de l'amour, douées des graces de la nature, vives, légeres, animées par le feu de la joie & l'attrait du plaisir, souriant à leurs hôtes, & leur tendant la main avec des regards enflammés, ils étoient comme dans l'ivresse ; & leur ravissement ressembloit au délire du plus délicieux sommeil.

Les Indiennes, dans leurs danses, sembloient toutes se disputer la conquête des Castillans : ainsi l'exigeoit le devoir de l'hospitalité. Ils firent donc un choix eux-mêmes ; mais, le jour suivant, la beauté reprit ses droits, & choisit à son tour. Alors, ce caprice bizarre que notre orgueil a engendré, & que nous appellons l'amour, cette passion triste, inquiete, & jalouse commence à verser ses poisons dans l'ame des Castillans. Ils prétendent détruire la liberté du choix, en usurper les droits eux-mêmes. Ils menacent les Insulaires ; ils intimident leurs compagnes ; ils effarouchent les plaisirs.

Gomès reçut, à son réveil les justes plaintes des Indiens. " Tu nous a amené, „ lui dirent-ils, des bêtes féroces, &

„ non pas des hommes. Nous les rap-
„ pellons à la vie ; nous partageons
„ avec eux les dons que nous fait la
„ nature ; nous les invitons à nos jeux,
„ à nos feſtins, à nos plaiſirs ; & les
„ voilà qui nous menacent & qui nous
„ glacent de frayeur. Ils veulent, en-
„ tre nos compagnes, choiſir, & ſe
„ voir préférés. Qu'ils ſachent que le
„ premier droit de la beauté c'eſt d'ê-
„ tre libre. Nos femmes ſont toutes
„ charmantes ; & c'eſt leur faire injus-
„ re, que de vouloir gêner leur choix.
„ Si tes compagnons veulent vivre en
„ bonne intelligence avec nous, qu'ils
„ tâchent de nous reſſembler ; qu'ils
„ ſoient bienfaiſans & paiſibles. S'ils
„ ſont méchans, remmene-les ".

Gomès ſentit tout le danger de la licence qu'il avoit donnée, & vit les ſuites qu'elle auroit, s'il tardoit à les prévenir. Mais l'ivreſſe, l'égarement où les eſprits étoient plongés, rendit ſes efforts inutiles. Au mépris de la diſcipline, le déſordre alloit en croiſſant. Les Soldats ſe diſoient entre eux, que leur retour étoit impoſſible vers le rivage Américain ; que le vent d'orient, qui régnoit ſur ces mers, s'oppoſeroit à leur paſſage ; que par un miracle viſible, le ciel les avoit conduits dans un aſyle fortuné, où l'on vivoit exempt de fatigue & de ſoins, & au milieu de l'abondance, que, réſolus de s'y fixer, ils n'avoient plus d'autre patrie, & ne connoiſſoient plus de Chef auquel ils duſſent obéir. C'en étoit fait, ſi les Inſulaires, révoltés de l'ingratitude & de l'orgueil des Caſtillans, n'avoient pris eux-mêmes la réſolution & le moyen de s'en délivrer.

Une nuit, forcés de céder à l'arrogance impérieuſe de leurs hôtes, & les laiſſant s'abandonner aux charmes des plaiſirs, aux douceurs du ſommeil, ils ſe ſaiſirent de leur armes, & les jeterent dans la mer.

Gomès, inſtruit de ce déſaſtre, aſſembla les ſiens, & leur dit : „ Nos ar-
„ mes nous ſont enlevées. Ce Peu-
„ ple ſe venge : il s'eſt laſſé de vos mé-
„ pris. Plus adroit que nous, plus agi-
„ le, il ſeroit auſſi courageux. Mieux
„ que nous il feroit uſage de la fleche
„ & du javelot. Il connoît les retran-
„ chemens de ſes bois & de ſes mon-
„ tagnes ; & des îles voiſines, les Peu-
„ ples ſes amis l'aideroient à nous ac-
„ cabler. Laiſſez-moi donc vous ména-
„ ger une retraite aſſurée ; &, en atten-

„ dant, évitez tout ce qui peut troubler „ la paix.

A ce discours, les Castillans furent interdits & troublés. Les plus intrépides pâlirent; les plus impétueux se sentirent glacés. Alors un vieillard se présente, & parle ainsi aux Castillans: „ Il „ y eut, du temps de nos peres, un „ méchant parmi eux : il vouloit do„ miner; il vouloit que tout lui cédât, „ que tout ne fût fait que pour lui. „ Nos peres le saisirent, quoiqu'il fût „ fort & vigoureux, ils lui lierent les „ pieds & les mains avec la branche du „ saule, & le jeterent dans la mer. „ Nous n'y avons jeté que vos armes. „ Éloignez-vous, & nous laissez en „ paix. Nous voulons être heureux & „ libres. Vous avez cette plaine im„ mense de l'océan à traverser; nous „ vous donnerons, pour le voyage, du „ bois, de l'eau, des vivres; mais ne „ différez pas. Pour vous, dit-il aux „ deux Mexicains, vous avez le choix „ de rester avec nous, ou de partir „ avec eux : car tout ce qui respire „ l'air que nous respirons, devient li„ bre comme nous-mêmes. Ici la force „ n'est employée qu'à protéger la li„ berté ".

Les Castillans, indignés de s'entendre faire la loi, se plaignirent, & accuserent les Indiens de trahison. „ Nous „ ne vous avons point trahis, reprit le „ vieillard Indien. Vos armes vous don„ noient sur nous trop d'avantage; & „ vous en avez abusé. Nous vous avons „ réduits, comme il est juste, à l'éga„ lité naturelle. A présent, voulez„ vous la paix? Nous l'aimons; & „ vous partirez de ces bords, sans avoir „ reçu de nous la plus légere offense. „ Voulez-vous la guerre? Nous la dé„ testons; mais la liberté nous est plus „ chere que la vie. Vous aurez le choix „ du combat. Nous partagerons avec „ vous nos fleches & nos javelots; & „ nous nous détruirons, jusqu'à ce qu'il „ ne reste aucun de vous pour nous „ faire injure, ou aucun de nous pour „ la souffrir ".

Ce courage vulgaire, qui n'est dans l'homme qu'un sentiment de supériorité, abandonna les Castillans. Ils se repentirent d'avoir aliéné un Peuple si brave & si juste; & ils supplierent Gomès de les réconcilier ensemble. Gomès n'eut garde d'engager les Indiens à se laisser fléchir; & dès-lors toute liaison fut rompue entre les deux

Peuples. Mais les devoirs de l'hoſpitalité n'en étoient pas moins obſervés. La même abondance régnoit dans les cabanes des Caſtillans; & leur navire fut pourvu de tout ce qu'exigeoit la longueur du voyage.

Amazili & Télaſco n'eurent pas longtemps à ſe conſulter. „ Renoncerons-„ nous à revoir ton frere & mon ami, „ dit Télaſco à ſon amante? Non, dit-„ elle; je ne puis vivre ſur des bords „ où je ſerois sûre de ne le revoir ja-„ mais. Gomès nous donne l'eſpérance „ de nous rejoindre à lui; partons ".

Rien de plus rare, ſur ces mers, que de voir les vents de l'aurore céder à celui du couchant (*a*). Gomès fut longtemps à l'attendre; & lorſqu'il le vit s'élever, il en rendit graces au ciel, comme d'un prodige opéré pour favoriſer ſon retour. Il aſſemble les ſiens. „ Compagnons, leur dit-il, n'attendons „ pas que l'on nous chaſſe. Le vent „ nous ſeconde; partons, & partons „ ſans regret: cette terre inconnue „ n'eût été pour nous qu'un tombeau. „ Vivre ſans gloire, ce n'eſt pas vi-„ vre. Être oublié, c'eſt être enſe-„ veli. Allons chercher des travaux qui „ laiſſent de nous quelque trace. L'in-

„ fluence de l'homme ſur le deſtin du „ monde, eſt la ſeule exiſtence hono-„ rable pour lui, la ſeule au moins di-„ gne de nous ".

L'homme ſe fait par habitude un cercle de témoins, dont la voix eſt pour lui l'organe de la renommée. Il exiſte dans leur penſée; il vit de leur opinion. Rompre à jamais, entre eux & lui, ce commerce qui l'agrandit, qui le répand hors de lui-même, c'eſt l'environner d'un abîme, c'eſt le plonger dans une nuit profonde. Auſſi ces mots que prononça Gomès, frapperent-ils les Caſtillans d'un trait foudroyant de lumiere; & ils ne purent, ſans frayeur, ſe voir, pour le reſte du monde, au rang des morts, dont le nom même & la mémoire avoient péri.

Ce moment étoit favorable; & Gomès le ſaiſit pour précipiter ſon départ. On le ſuit; on s'embarque, on dégage les ancres, on livre les voiles au vent. Les Indiens, triſtement raſſemblés ſur le rivage, voyant le vaiſſeau s'éloigner, diſoient en ſoupirant: „ Que vont-ils „ devenir? Ils étoient ſi bien parmi „ nous! Pourquoi ne pas y vivre en „ paix? Ils nous appelloient leurs amis, „ & nous ne demandions qu'à l'être.

„ Mais non : ils ſont méchans ; qu'ils „ partent. Ils nous auroient rendus mé- „ chans “.

Les Caſtillans, de leur côté, regrettoient cette île charmante. Tous les yeux y étoient attachés ; tous les cœurs gémiſſoient de la voir s'éloigner. Enfin elle échappe à leur vue ; & les ſoucis d'un long & pénible voyage viennent ſe mêler aux regrets d'avoir quitté ce beau ſéjour.

NOTE.

(a) L*Es vents de l'aurore céder à celui du couchant*]. Cela n'arrive qu'au décours de la lune.

CHAPITRE XXV.

BIENTÔT l'inconſtance des vents ſe fit ſentir, & tant la flotte dans de continuelles allarmes ; mais ils ne firent que décliner alternativement vers l'un ou l'autre pôle ; & l'art du Pilote ne s'exerça qu'à diriger ſa courſe vers l'aurore, ſans s'écarer de l'équateur.

Le trajet fut long, mais tranquille, juſqu'à la vue du Pérou. Le naufrage les attendoit au port ; & le Ciel voulut qu'Orozimbo fût témoin du déſaſtre qui vengeoit ſa patrie ſur ces malheureux Caſtillans.

Alonzo, dans l'attente du retour de Pizarre, avoit preſſé l'Inca, Roi de Quito, de ſe mettre en défenſe. „ Il „ n'eſt pas beſoin, diſoit-il, d'élever „ des ramparts ſolides ; des murs de „ ſable & de gazon ſuffiſent pour re- „ buter les Caſtillans. De tous les dan- „ gers de la guerre ils ne craignent que „ les lenteurs. C'eſt à Tumbès qu'ils „ vont deſcendre ; c'eſt ce port qu'il „ faut protéger ”.

Ce plan de défenſe approuvé, Alonzo ſe chargea lui-même d'aller préſider

aux travaux. Orozimbo voulut le suivre; & par les champs de Tumibamba, ils se rendirent à Tumbès. Le retour du jeune Espagnol chez ce Peuple, son premier hôte, fut célébré par des transports de reconnoissance & d'amour. „ Eh quoi! lui dit le bon Ca-
„ cique, tu ne m'as donc pas oublié?
„ Tu as bien raison! Mon Peuple &
„ moi, nous n'avons cessé de parler
„ du généreux & cher Alonzo. Ils
„ m'ont demandé que le jour où tu
„ vins parmi nous, fût célébré, tous
„ les ans, comme une fête. Tu crois
„ bien que j'y ai consenti. C'en est
„ une de te revoir; & les larmes de
„ joie que tu nous vois répandre en
„ sont de fideles témoins ".

Les travaux, qu'Alonzo dirige, commencent dès le jour suivant, & sont poussés avec ardeur. Ils s'avançoient; le fort qui dominoit la plaine, & qui menaçoit le rivage, excitoit l'admiration des Indiens qui l'avoient élévé. Un soir, qu'avec Orozimbo & le Cacique de Tumbès, Alonzo parcouroit l'enceinte du fort, & s'entretenoit avec eux de cette fureur de conquête qui avoit saisi les Espagnols, & qui dépeuploit leur pays pour dévaster un

nouveau monde, il apperçut de loin le vaisseau de Gomès, qui s'avançoit à voiles déployées. Il regarde; & ne doutant pas que ce ne fût le vaisseau de Pizarre: „ Les voilà, les voilà, dit-il.
„ Quelle diligence incroyable a si fort
„ pressé leur retour? Le ciel les se-
„ conde; les vents semblent leur obéir".
Comme il disoit ces mots, tout-à-coup, au milieu d'une sérénité perfide, un tourbillon de vent s'éleve sur la mer. Les flots, qu'il roule sur eux-mêmes, s'enflent en écumant, & semblent bouillonner. Dans le même instant, un nuage, roulé comme les flots, s'abaisse, s'arondit, se prolonge en colonne; & cette colonne fluide, dont la base touche à la mer, forme une pompe, où l'onde émue, cédant au poids de l'air qui la presse à l'entour, monte jusqu'au nuage, & va lui servir d'aliment.

Molina reconnut ce prodige, si redouté des matelots, qui lui ont donné le nom de *trompe*; &, à la vue du danger qui menaçoit les Castillans, il oublia leurs crimes, les maux qu'ils avoient fait, les maux qu'ils alloient faire encore; il se souvint seulement que leur patrie étoit la sienne; & son cœur fut saisi de crainte & de compassion.

Gomès eut beau se hâter de faire ployer les voiles, pour ne pas donner prise au tourbillon rapide qui enveloppoit son vaisseau, le vent le saisit, l'entraîna jusques sous la colonne d'eau, qui, rompue par les antennes, tomba, comme un déluge, sur le navire, & l'engloutit.

„ Le ciel est juste, s'écria Orozimbo. Ainsi périssent tous les brigands „ qui ont ravagé mon pays. — Cacique, „ lui dit Molina, réservez votre haine „ & vos malédictions pour les heureux „ coupables. Le malheur a le droit sacré de purifier ses victimes; & celui „ que le ciel punit, devient comme innocent pour nous". Orozimbo rougit de la joie inhumaine qu'il venoit de faire éclater. „ Pardon, dit-il. J'ai „ tant souffert! j'ai tant vu souffrir ma „ patrie"!

Le calme renaît. La colonne & le navire ont disparu. Mais, peu d'instans après, on apperçut de loin deux malheureux échappés du naufrage, qui nageoient à l'aide d'un banc, dont ils s'étoient saisis. „ Ah! s'écrie Orozimbo, „ ils respirent encore: il faut les secourir. Cacique, hâtez-vous; détachez des canots, pour les sauver,

„ s'il est possible. Je vais au-devant „ d'eux". Il dit, & soudain se jette à la nage. Un canot le suivit de près, & le joignit avant qu'il eût atteint le bois flottant au gré de l'onde, que ces malheureux embrassoient.

Ces malheureux étoient sa sœur & son ami, qui prévoyant la chûte de la trombe, s'étoient élancés dans les eaux, plus hardis que les Castillans, & plus exercés à la nage. „ On vient à „ nous; courage, ma chere Amazili, „ disoit Télasco: soutiens-toi; nous „ touchons au salut. — Ah! je succombe, disoit-elle; ma foiblesse est extrême; mes défaillantes mains vont „ abandonner leur appui. Si l'on tarde „ un moment encore, c'en est fait, tu „ ne me verras plus".

Cependant leur libérateur, monté sur le canot, fait redoubler l'effort des rames. Il arrive, il se panche, il tend les bras: „ Venez, dit-il, ô qui que vous „ soyez, vous êtes nos amis, puisque „ vous êtes malheureux". Le péril, le trouble, l'effroi, l'image de la mort présente, empêcha de le reconnoître. Amazili saisit la main qu'il lui tendoit. Il la prend dans ses bras, l'enleve, & reconnoît sa sœur, une sœur ado-

rée. Il jette un cri. „ Ciel ! eſt-ce toi ! „ ma ſœur ! ma chere Amazili ! Ah ! „ laiſſe-moi, dit-elle, d'une voix ex- „ pirante, & ſauve Télaſco “. A ce nom, Orozimbo la laiſſant étendue au milieu des rameurs, s'élance dans les flots, où ſon ami ſurnage encore ; il le ſaiſit par les cheveux, dans le moment qu'il enfonçoit, regagne la barque, y remonte, & y enleve ſon ami.

Télaſco, qui l'a reconnu, ſuccombe à ſa joie ; il l'embraſſe ; & ſentant ſes genoux ployer, il tombe auprès d'Amazili. Orozimbo, qui croit les voir expirer l'un & l'autre, les appelle à grands cris. Télaſco revient le premier d'un long évanouiſſement, mais c'eſt pour partager la crainte & la douleur de ſon ami. Livide, glacée, étendue entre ſon frere & ſon amant. Amazili reſpire à peine. Orozimbo ſur ſes genoux ſoutient ſa tête languiſſante, dont les yeux ſont fermés encore ; & ſur ce viſage, où ſe peint la pâleur de la mort, il verſe un déluge de larmes. Télaſco cherche inutilement, à travers ſa paupiere, quelques étincelles de vie. „ Tu reſpires, lui diſoit-il ; mais tu as „ perdu le ſentiment. Tu n'entends plus „ ma voix ! Ton ame va-t-elle s'éteindre, & ton cœur ſe glacer ? Après „ tant de périls, après t'avoir ſauvée, „ ô moitié de mon ame ! la mort, la „ mort cruelle te ſaiſit dans nos bras ! „ O mon cher Orozimbo, le jour qui „ nous raſſemble ſera-t-il le plus mal- „ heureux de tes jours & des miens ! „ N'as-tu revu ta ſœur que pour l'en- „ ſevelir ? N'as-tu embraſſé ton ami, „ ne l'as-tu retiré des flots que pour „ le voir déſeſpéré, s'y précipiter pour „ jamais “ ?

Cependant le canot avoit abordé au rivage ; & le Cacique & Molina ne ſavoient que penſer de cet événement. „ Ah ! vous voyez le plus heureux „ des hommes, ſi je puis ranimer cette „ femme expirante, leur dit Orozim- „ bo : c'eſt ma ſœur ; voilà cet ami „ dont je vous ai tant de fois parlé. Le „ ciel réunit dans mes bras ce que „ j'ai de plus cher au monde. Ah ! s'il „ eſt poſſible, aidez-moi à rendre la „ vie à ma ſœur ”.

Lorſqu'Amazili, ranimée, ouvrit les yeux à la lumiere, elle crut, au ſortir d'un pénible ſommeil, être abuſée par un ſonge. Elle regarde autour d'elle ; elle n'oſe en croire ſes yeux. „ Quoi ! dit-elle, eſt-ce vous ? mon

„ frere ! mon ami ! Parlez, raſſurez-
„ moi. — Oui, tu revois Télaſco. —
„ Tous mes ſens ſont troublés ; mon
„ ame eſt égarée ; je ne ſais encore
„ où je ſuis ! Télaſco ! j'étois avec toi,
„ & nous allions périr enſemble. Mais
„ mon frere ! — Il eſt dans tes bras.
„ Notre bonheur eſt un prodige. —
„ Hélas ! je ſuis trop foible pour l'ex-
„ cès de ma joie. Viens, Télaſco, re-
„ tiens mon ame ſur mes levres. Je
„ ſens qu'elle va s'échapper ". Elle acheve à peine ces mots ; ſans un déluge de larmes qui ſoulagea ſon cœur, elle alloit expirer. Télaſco recueillit ces larmes. „ Rends le calme à tes
„ ſens, reſpire, ô mon unique bien !
„ lui diſoit-il, vis, pour aimer, pour
„ rendre heureux un frere, un époux
„ qui t'adorent. ---- Mon ami ! mon
„ frere ! c'eſt vous ! rediſoit-elle mille
„ fois en leur tendant les mains ; je
„ retrouve tout ce que j'aime ! Dites-
„ moi ſur quels bords, & quel pro-
„ dige nous raſſemble. Sommes-nous
„ chez un Peuple ami ? ---- Vraiment
„ ami, lui dit Alonzo ; & je vous ré-
„ pons de ſon zele. Voilà ſon Roi
„ qui nous eſt dévoué ; & plus loin,
„ par-delà ces hautes montagnes, re-

„ gne un Monarque plus puiſſant, qui
„ nous comble de ſes bienfaits ".

La joie & le raviſſement de ces trois Mexicains ne peut ſe concevoir. Ils ne ſe laſſoient point d'entendre mutuellement leurs aventures ; & le ſouvenir retracé des dangers qu'ils avoient courus, les faiſoit frémir tour-à-tour.

Cependant le rempart s'éleve ; Alonzo le voit achever. Il inſtruit, il exerce le Cacique & ſon Peuple à la défenſe de leurs murs ; & après avoir tout prévu, tout diſpoſé pour leur défenſe, il retourne auprès de l'Inca, ſuivi de ſes trois Mexicains.

Ataliba reçut avec tant de bonté la ſœur & l'ami d'Orozimbo, qu'en ſe voyant dans ſon Palais, ils croyoient être au ſein de leur patrie, dans la Cour des Rois leurs aïeux.

Mais ce Monarque généreux étoit loin de jouir lui-même du repos qu'il leur procuroit. Une profonde mélancolie s'eſt emparée de ſon ame. Puiſſant, aimé, révéré de ſon Peuple, il fait des heureux, & il ne l'eſt point. La fortune, envieuſe de ſes propres dons, a mêlé l'amertume des chagrins domeſtiques aux douceurs apparentes de la proſpérité.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CHAPITRES
DU PREMIER VOLUME.

PRÉFACE. Page ix

CHAPITRE PREMIER. *Etat des choſes dans le Royaume des Incas. Fête du Soleil à l'équinoxe d'Automne. Lever du Soleil le jour de ſa fête. Hymne au Soleil.* 1

CHAPITRE II. *Le même jour, fête de la Naiſſance. Ataliba, Roi de Quito, reçoit les enfans nouveaux nés, ſous la tutelle des Loix.* 8

CHAPITRE III. *Adoration du Soleil à ſon midi. Préſentation des trois Vierges conſacrées au Soleil. Cora, l'une des trois, ſe dévoue à regret. Sacrifice au Soleil. Feſtin donné au Peuple après le Sacrifice.* 19

CHAPITRE IV. *Jeux célébrés après le Feſtin.* 26

CHAPITRE V. *Coucher du Soleil. Préſages funeſtes. Arrivée des Mexiquains, neveux de Montezume, qui viennent demander un aſyle à l'Inca.* 33

CHAPITRE VI. *Orozimbo, l'un des Ca-*

ciques Mexiquains, raconte à l'Inca les malheurs de sa Patrie. 40

CHAPITRES VII, VIII, IX, X. *Suite de ce récit.* 50, 58, 70, 79

CHAPITRE XI. *Les Espagnols étendent leurs ravages vers le midi de l'Amérique. Caractere de Pizarre, & son entreprise. Cent jeunes Castillans partent de l'Isle Espagole, pour s'aller joindre à lui. Alonzo de Molina est à leur tête. Il emmene avec lui Barthelemi de Las-Casas. Leur voyage, leur arrivée à Panama.* 92

CHAPITRE XII. *Conseil tenu avant le départ de Pizarre. Las-Casas y défend les droits de la nature & la cause des Indiens.* 106

CHAPITRE XIII. *En retournant à l'île Espagnole, Las-Casas va voir les Sauvages réfugiés dans les montagnes de l'Isthme.* 125

CHAPITRES XIV, XV, XVI. *Suite de ce voyage.* 134, 144, 152

CHAPITRE XVII. *Pizarre part du Port de Panama. Il aborde à la côte appellée* Puélo quémado. *Guerre avec les Sauvages. Chant de mort d'un vieillard Indien que les Espagnols font brûler.* 162

CHAPITRE XVIII. *Descente de Pizarre sur la côte de Catamès. Il passe à l'île* Del gallo. *Presque tous ses compagnons l'abandonnent. Il ne lui en reste que douze, avec lesquels il se retire dans l'île de la Gorgone, pour y attendre du secours; mais il est rappellé lui-même.* 173

CHAPITRE XIX. *Avant de s'en retourner, il va reconnoître la côte & le port de Tumbès. Accueil qu'il y reçoit. Molina se sépare de lui & reste parmi les Indiens. Molina prend la résolution d'aller à Quito, pour avertir Ataliba du danger qui le menace, & l'aider à s'en garantir.* 186

CHAPITRE XX. *Voyage de Molina de Tumbès à Quito.* 195

CHAPITRE XXI. *Suite de ce voyage. Arrivée de Molina à Quito.* 209

CHAPITRE XXII. *Pizarre de retour à Panama, prend la résolution de se rendre en Espagne, pour faire autoriser & seconder son entreprise. Pendant son voyage, Alvarado, Gouverneur de la Province de Gatimala dans le Mexique, forme le dessein de tenter la conquête du Pérou. Il y envoie un vaisseau avec deux Mexiquains, la sœur & l'ami d'Orozimbo. Ce vaisseau est poussé sur la mer du Sud, & il y*

éprouve un long calme. 218
CHAPITRE XXIII. *Il aborde à l'île Christine.* 232
CHAPITRE XXIV. *Séjour des Espagnols & des deux Mexiquains dans cette île.* 240
CHAPITRE XXV. *Le vaisseau retourne vers le Pérou. Il fait naufrage à la vue du port de Tumbès. Les deux Mexiquains se sauvent à la nage & retrouvent Orozimbo.* 251

Fin de la Table du Tome premier.